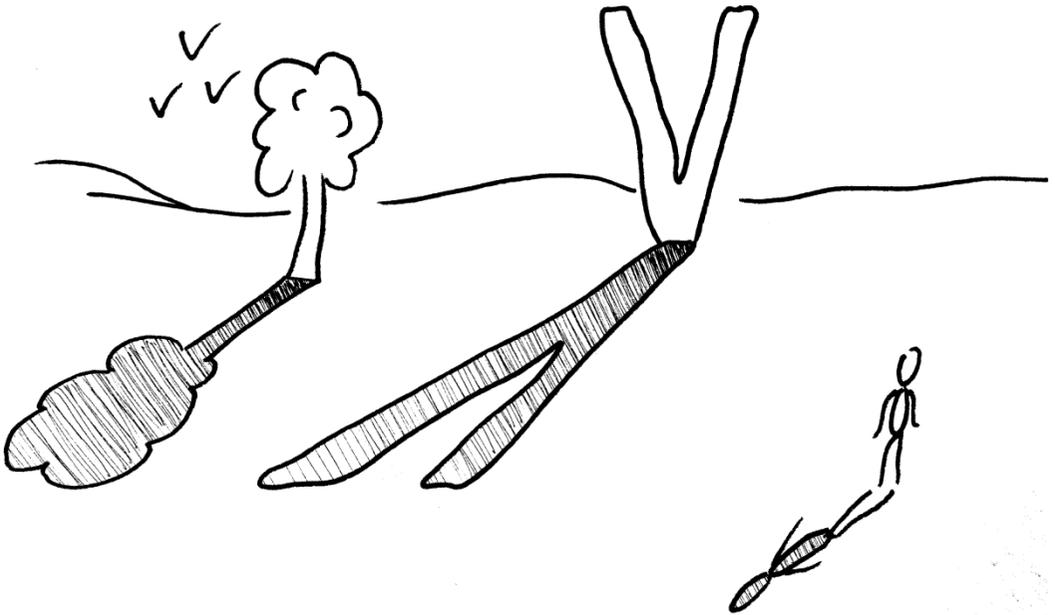


Voyage

en

Famille



Olivier Tempèreau

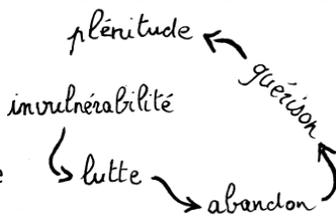
Introduction générale

1. Contenu de ce livre

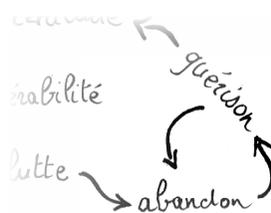
Ce livre développe une réflexion sur le thème de la vulnérabilité. Puisqu'il se base surtout sur mon expérience, je me dois de commencer par quelques mots sur moi :

- En 2015, des événements personnels me submergent, à tel point que je traverse une phase de dépression aigüe.
- A partir de 2017 (et jusqu'à présent), la joie coule de nouveau à peu près normalement dans mes veines, mais je ne me remets pas : une intense fatigue et un brouillard mental tenace et détestable réduisent, sur de longues périodes, ma vie sociale à quasi-rien. La maladie de Lyme est diagnostiquée... Les progrès, longtemps poussifs deviennent substantiels ces derniers mois. Encourageant ! 😊

Théoriquement, les différentes étapes qui jalonnent la traversée d'une période de turbulences se terminent par la case « plénitude », et tout est bien qui finit bien.



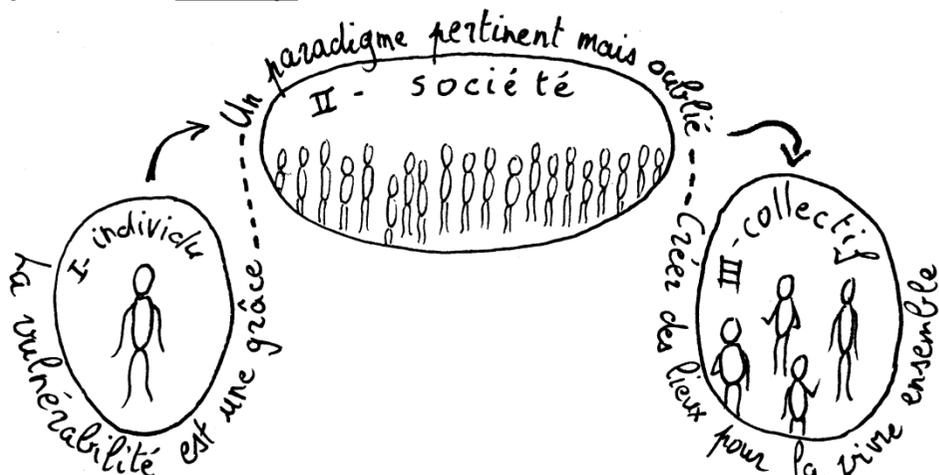
Mais étant donné que je reste coincé durablement dans le ventre de la maladie, j'ai eu besoin de donner du sens à ce qui m'arrive...



Cette réflexion a engendré le livre que tu as entre les mains. Trois parties se sont naturellement dégagées :

- I. « **Appris en chemin** » : résumé des apprentissages de ma traversée de la maladie.
- II. « **D'un paradigme à l'autre** » : appréciation des décalages féconds que l'irruption de la vulnérabilité pourrait apporter dans notre monde... Bon, je suis bien content de ces réflexions, mais qu'en faire ? Comment faire pour qu'elles rejouent dans ma vie ? Comment les rendre opérantes ?
- III. « **La cordée** » : une réflexion plus appliquée sur la création d'un écolieu où tout ça pourrait s'incarner...

Ça s'enchaîne comme ça :



2. Au sujet de ce travail particulier

Ce document n'a pas été écrit en une fois : des petites notes, griffonnées au fil de ces dernières années. Frustré par le manque de lien entre tout ça, j'ai entrepris de rassembler le tout dans un même document. Inévitablement, il y a des répétitions et des passages pas très bien ajustés (ceci est également amplifié par le brouillard mental qui m'accompagne : je ne sais pas très bien ce que je fais, je me sens comme un sculpteur aveugle !). C'est ainsi !

Ayant passé tant de temps à l'écart du monde, dans mon petit appart, il est bien possible que les pensées qui m'ont traversé et que tu t'apprêtes à lire sentent un peu le renfermé. Le premier réflexe, alors, est de balayer d'un revers de main ces élucubrations saugrenues. Mon invitation : passer outre mes exaltations excessives, pardonner mes rancœurs enracinées, supporter mes utopies naïves et, bonne pâte, se laisser simplement interroger...

Note pour faciliter la lecture :

- les parties soulignées indiquent le bon moment pour regarder l'illustration qui se trouve à proximité !
- pour respecter la façon dont ce travail m'est venu, le texte est parsemé d'encarts qui approfondissent ou illustrent différents sujets. Ils sont repérés par les marques ci-contre : 
- et enfin, pour le lecteur pressé,
 - les parties les plus importantes sont repérées par un trait dans la marge, comme ça :
 - et quand c'est super important, le trait est épais, comme ça :

3. Livres (et autres) auxquels je fais référence

Dans le texte, on pourra trouver des {CC}, des {SR} ou autres {CV}. C'est dans le tableau qui suit que ces références prennent sens.

Réf	Titre	Auteur	Commentaire
AA	Aliénation et accélération	Hartmut Rosa	https://www.lemonde.fr/idees/article/2023/09/10/hartmut-rosa-la-logique-moderne-est-intrinsequement-agressive_6188676_3232.html
BD	<i>Le bréviaire de la décroissance</i>	Père Brétéché	Fonde spirituellement la décroissance
CC	<i>Laudato si', chemin de conversion</i>	Olivier Tempéreau (c'est moi !)	Méditations sur l'encyclique <i>Laudato si'</i>
CJ	<i>En chemin avec Jésus-Christ</i>	Danièle Bouchart de Wambrechies	Danièle entendait des messages du Christ. Retranscription de ces messages
CV	<i>Ce qui ne peut être volé</i>	Cynthia Fleury & Antoine Fenoglio	Un tract Gallimard assez déconcertant. Je ne me risque pas à le décrire ; lis-le donc !
DE	Rien ne nous est donné pour nous écraser	Christiane Singer	https://www.youtube.com/watch?v=KblNMwREw5E&t=115s) interview filmée de Christiane Singer
EB	<i>La traversée de l'en-bas</i>	Maurice Bellet	Approche spirituelle de la souffrance
EI	<i>L'écologie intégrale à hauteur d'homme</i>	O. Tempéreau (encore moi !)	Pour parler de l'écologie au monde chrétien, souvent un peu réfractaire au concept
EH	Etty Hillesum	KTO TV 30 juin 2019	https://www.youtube.com/watch?v=evP7e_b_Y7M Etty Hillesum a vécu en camp de concentration
FC	<i>A flanc de colline</i>	O. Tempéreau (... !)	Travail plus consistant sur la traversée de la maladie
FG	<i>La fragilité et la grâce</i>	Olivier Turbat	Journal spirituel d'un prêtre, cadre de la Communauté du Chemin Neuf

FO	Revue FOI n°79	Chemin Neuf	Thème du numéro : « Pauvreté et vulnérabilité » https://revue-foi.chemin-neuf.org/
IS	<i>Vulnérabilité et innovation sociale</i>	G. Danroc, M.-C. Monnoyer	Réflexions universitaires et spirituelles sur la vulnérabilité
ML	<i>Y'aurait pas un malentendu à dissiper</i>	O. Tempéreau (... dernière fois !)	Pour parler de la foi au monde militant écolo, souvent athée
PO	<i>Voyage apostolique au Portugal</i>	Benoît XVI	Texte lu lors d'une bénédiction des malades
PH	<i>Le Prophète</i>	Khalil Gibran	Plein de belles pensées spirituelles
RC	<i>Radicalement chrétien !</i>	Stuart Murray (anabaptiste)	Présentation du courant anabaptisme
SR	<i>Vivre comme un simple radical</i>	Shane Claiborne	Radicalité évangélique et militantisme. L'auteur a vécu auprès d'un camp de lépreux, aux côtés de mère Térésa
TI	<i>L'espérance, ou la traversée de l'impossible</i>	Corine Pelluchon	J'l'ai pas lu... merci Eve-Marie pour tes notes !
TH	Exhortation apostolique sur sainte Thérèse de Lisieux	Pape François	Je cite {TH}, mais ce sont en réalité presque toujours des citations de Thérèse. Se référer à {TH} pour en trouver la source
VE	<i>La vulnérabilité - une énergie à convertir</i>	Cercle Vulnérabilités et société	Des chercheurs qui creusent la question de la vulnérabilité. Angle sociétal et économique

Les textes dont je suis l'auteur sont tous accessibles à l'adresse : <https://oliviertempereau.wixsite.com/seletolivier>.

I – Appris en chemin...

A. Introduction

La double page suivante présente une carte symbolique de la traversée d'une épreuve. Commençons par quelques mots pour situer sur cette carte le chapitre qui s'ouvre¹. Notre héros (c'est-à-dire moi-même) :

- a dû abdiquer devant des événements douloureux, non sans avoir lutté longtemps ;
- est, de ce fait, tombé de son illusion de toute puissance ;
- s'est abandonné, se laissant dériver, à demi-conscient ;
- s'est échoué un peu plus loin, a peu à peu repris ses esprits...

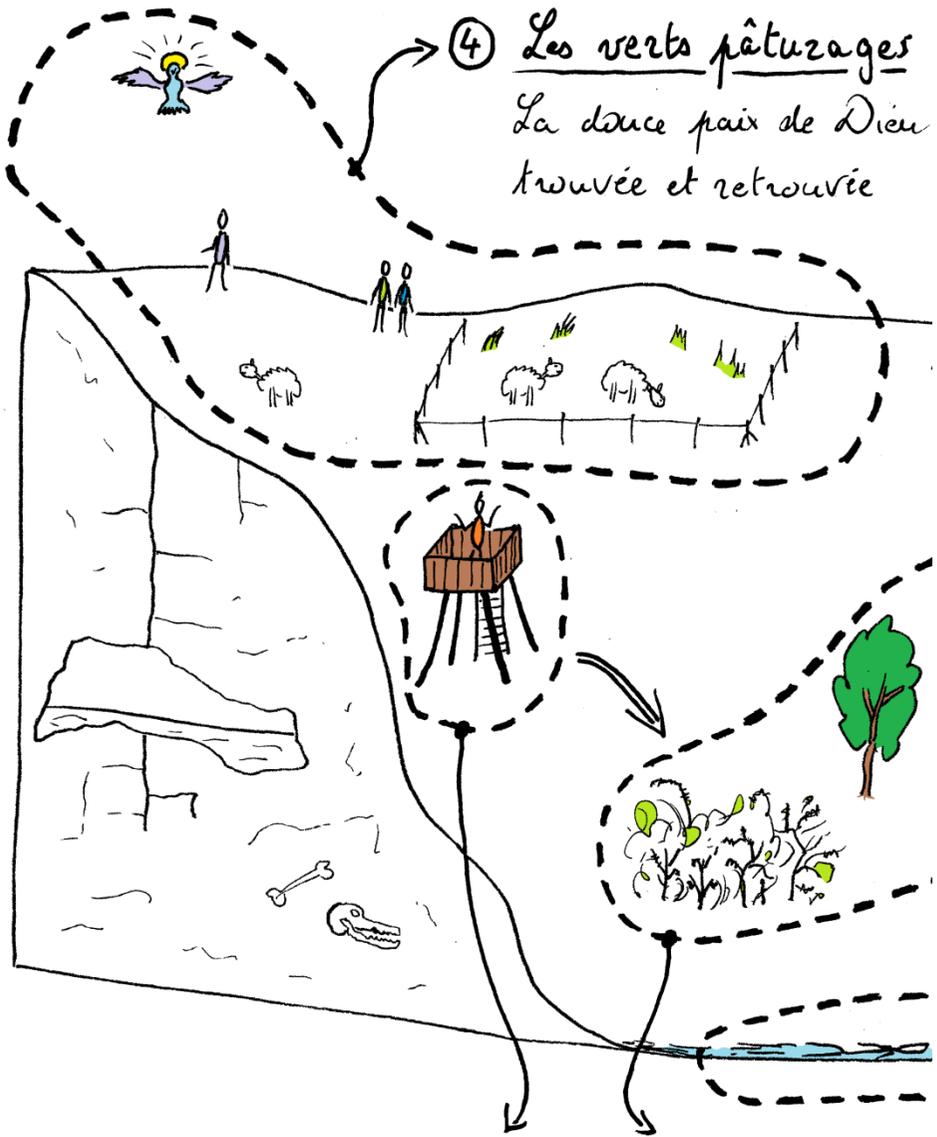
Nous le retrouvons, à l'orée de ce chapitre, alors qu'il s'apprête à parcourir un long chemin de recommencement, riche de nombreux apprentissages ; apercevant au loin un espace de quiétude et d'horizons dégagés....

Je n'étais pas du bois dont on fait de bons malades : stoïques, résilients, pragmatiques, optimistes. Du coup, j'ai beaucoup appris ! Ce sont ces apprentissages que je vous livre dans ce chapitre.

Il est possible qu'à travers ces lignes, je renvoie l'image d'un sage apaisé (limite arrogant ? J'espère pas !). C'est seulement que j'ai voulu transmettre des messages clairs et aboutis plutôt que des hésitations incertaines. Mais dans la réalité, je suis bien loin d'avoir métabolisé quoi que ce soit, et je reviens convoquer mes écrits à chaque fois qu'une brise de contrariété me fait chanceler. Parfois l'impression de tourner en rond... Mais, on progresse peu à peu, non ? Alors, une sorte de spirale ? J'ajouterais l'image d'un feu représentant nos combats intérieurs. Passant périodiquement à la verticale du brasier, peut-être pouvons-nous espérer – voire constater – que les flammes nous brûlent un peu moins ?



¹ on pourra trouver dans {FC} le développement de chacune des autres étapes, et ainsi mieux comprendre les détails de cette carte symbolique



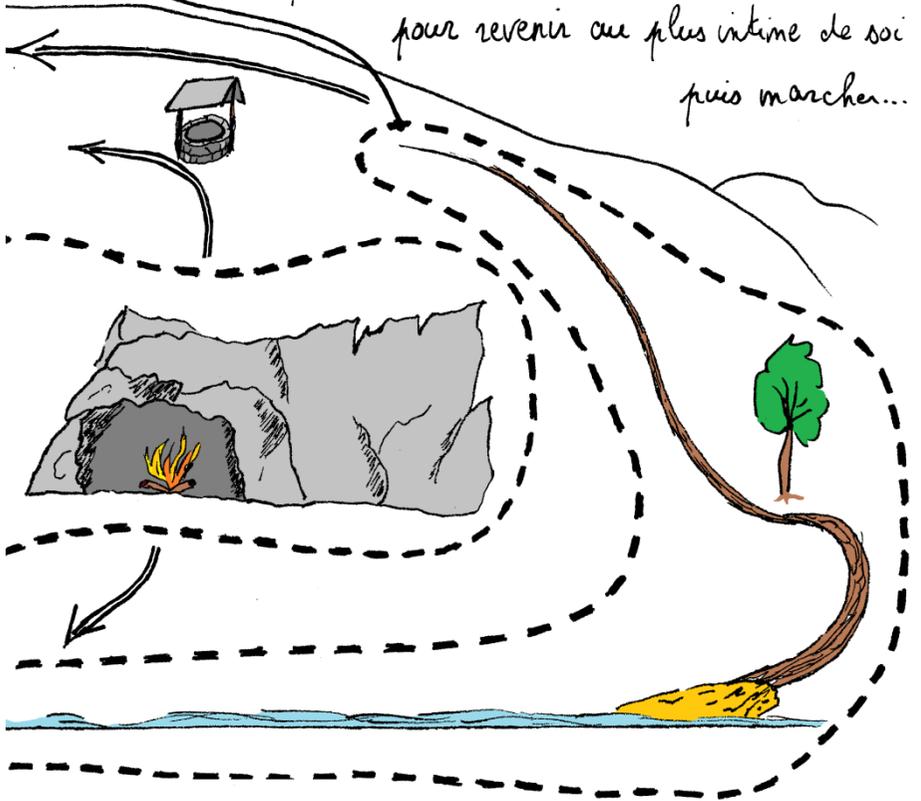
① La tour d'invulnérabilité
Lieu de l'illusion de toute puissance initiale

② La zone de turbulences

À FLANC DE COLLINE

③ Le chaos et la résurrection

Curieux paradoxe : consentir à l'abandon de soi pour revenir au plus intime de soi puis marcher...



Le débattre, vouloir maîtriser ...
à appliquer ses réflexes d'invulnérable
à une situation de vulnérabilité,
on finit dans le ruisseau !

B. Le paradoxe fondamental

1. *Le paradoxe de l'Évangile*

Il faut commencer par parler du *paradoxe*, car c'est bien de cela que procède tout ce qui suit. Pour se mettre dans l'ambiance, quelques phrases pêle-mêle, qui relèvent toutes, à leur manière, d'un esprit de paradoxe :

- 1 Co 1,18-25 : « Le langage de la croix est folie pour ceux qui vont à leur perte, mais pour ceux qui vont vers leur salut, il est puissance de Dieu. L'Écriture dit en effet : Je mènerai à sa perte la sagesse des sages, et l'intelligence des intelligents, je la rejetterai. [...] Le monde, avec toute sa sagesse, n'a pas su reconnaître Dieu » ;
- 1 Co 1,27-28 : « ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi, pour couvrir de confusion les sages ; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi, pour couvrir de confusion ce qui est fort ; ce qui est d'origine modeste, méprisé dans le monde, ce qui n'est pas, voilà ce que Dieu a choisi, pour réduire à rien ce qui est » ;
- Mt 11,25 : « Jésus prit la parole et dit : "Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits" » ;
- Ph 2,7-9 : « Le Christ s'est anéanti jusqu'à la mort sur la croix, c'est pourquoi Dieu l'a exalté » ;
- Mt 5,4 : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés » ;
- Mt 5,44 : « Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent ».

Bref, comme il est écrit dans {SR}, « Dans ce royaume, tout était à l'envers : les derniers sont les premiers, les pauvres sont bénis ». Des Béatitudes à Nicodème, de Noël (une étable pour le fils de Dieu) à Pâques (une croix pour le fils de Dieu), l'Évangile est essentiellement un énorme paradoxe qui « secoue » la raison du monde !

Et Christiane Singer de déplorer : « C'est le nerf du réel, le paradoxe ! C'est ce que nous avons le plus de mal à ressentir dans notre imaginaire collectif. Dans cette société technique, industrialisée, nous n'avons pas d'antenne pour percevoir le paradoxal de l'existence... Cette dimension, on n'y comprend plus rien ».

Et s'il y avait une résonance entre le paradoxe de l'Évangile et ce que révèle l'expérience de la vulnérabilité ?

2. *La fêlure et la lumière*

Dans toute cette matière paradoxale, focalisons-nous sur ce qui entremêle les ténèbres et la lumière, la lutte et la grâce, la vulnérabilité et la fécondité...

De partout et de tous temps, l'idée que la traversée d'une épreuve est féconde semble faire consensus :

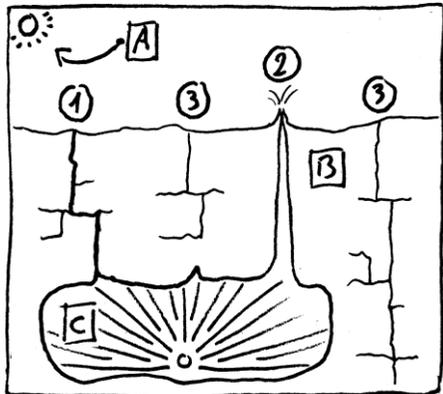
- Léon Bloy : « L'homme a des endroits de son pauvre cœur qui n'existent pas encore et où la douleur entre afin qu'ils soient » ;
- Confucius : « On a deux vies. La deuxième commence quand on réalise qu'on n'en a qu'une » ;
- {DE} : « C'est souvent un mal être qui va faire obliquer notre chemin, vers une direction qui répondra davantage à notre appel. Je plains les personnes qui n'ont ni maladie, ni crise, ni difficulté parce qu'elles flottent à la surface des choses. [...] Cela est irrecevable par quelqu'un qui est dans l'intensité de la confrontation avec la souffrance. Mais par la suite, quand on cesse d'être totalement identifié à la souffrance, cette autre dimension s'introduit » ;
- Simone Weil : « La vie les vend chers, les progrès qu'elle fait faire ! » ;
- Henry David Thoreau : « Il faut être perdu, il faut avoir perdu le monde, pour se trouver soi-même » ;
- Pape François (03-12-2022, Journée internationale des personnes handicapées) : « Sans vulnérabilité, sans limites, sans obstacles à surmonter, il n'y aurait pas de véritable humanité » ;
- {PH} : « Comme le noyau du fruit doit se briser pour offrir son cœur au soleil, ainsi devez-vous connaître la douleur » ;
- {PH} : « Plus la tristesse creusera profond dans votre être, plus vous pourrez contenir de joie » ;
- Léonard Cohen : « Il y a une fissure dans toute chose c'est ainsi qu'entre la lumière » ;
- Elisabeth de la Trinité (citée dans {FG}) : « Si tu savais combien la souffrance est nécessaire pour faire l'œuvre de Dieu dans l'âme » ;
- {FG} : « La souffrance humaine constitue presque le huitième sacrement : elle bouleverse les consciences davantage que le meilleur sermon » ;
- Mauriac (cité dans {FG}) : « Le choix ne nous est pas laissé de la croix particulière qui nous est destinée [...]. Elle émerge peu à peu de la brume des passions. La voici tout à coup telle que nous n'osions la nommer. Il nous reste de nous y étendre avec amour » ;
- {PO} : « Les sources de la puissance divine jaillissent précisément au milieu de la faiblesse humaine » ;
- Boris Cyrulnik : « Quiconque a côtoyé la mort est condamné à la poésie » ;
- Goethe (*Selige Sehnsucht – (Bienheureuse nostalgie)*)
« Et tant que tu n'as pas cela, ces simples mots : « meurs et deviens »,
Tu n'es qu'un hôte sans éclat sur cette terre de chagrin ».

• La nuit d'octobre (Alfred de Musset)

Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
 Enfant ; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
 L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
 Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
 C'est une dure loi, mais une loi suprême,
 Vieille comme le monde et la fatalité,
 Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
 Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
 Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée ;
 Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin des pleurs ;
 La joie a pour symbole une plante brisée,
 Humide encor de pluie et couverte de fleurs.

Restent trois petites choses à dire sur le rapport entre la fêlure et la lumière :

- ce n'est pas la fêlure en elle-même qui importe. Il ne s'agit pas
 - de virer doloriste/ masochiste : valoriser ce que permet la souffrance (① : accéder à l'Essentiel) ne revient pas à valoriser la souffrance ;
 - de vénérer l'échec², mais bien d'aller vers l'articulation « humilité-force » de l'Évangile (on en reparle plus loin³).
- Peut-on faire sans fêlure ?
 - La souffrance n'est pas un passage obligé pour faire de telles découvertes ②.
 - Cela pourrait d'ailleurs être une interprétation du « Heureux celui qui croit sans avoir vu » du Christ (Jn 20,29) : heureux celui qui saura percevoir toute la profondeur de son humanité sans avoir connu la souffrance.
- Parfois, la fêlure est stérile... ③ Emile Marolleau⁴, au sujet de la traversée de la fêlure : « Certains "traversent le mur", mais d'autres restent derrière



A : lumière connue du monde
 B : ténèbres (souvent) à traverser
 C : lumière de l'Essentiel

² cf. chapitre « II – E.5.a - Se glorifier en tant que vulnérables ??? Nan ! »

³ cf. chapitre « II – D.3.b - La position forte : 100 % vulnérable »

le mur. Pourquoi eux restent dans l'angoisse, dans quelque chose de lourd à porter, je ne sais pas ». Mystérieusement, oui, pour certains, la fêlure initiale ne se solde par rien : voire par l'irruption d'autres fêlures qui amènent toujours plus loin dans la souffrance... Mystère... Prière...

3. *Peine et joie sont consubstantielles*

Il y a un tel lien entre fêlure et lumière que de nombreux chercheurs de vérité en sont venus à les voir comme les deux rives d'un même fleuve. Quelques précieuses pensées à ce sujet :

- {DE} : « Les deux visages du Janus de toute chose : l'obscurité/la lumière, la maladie/la santé, les larmes/le rire... Quand tous ces opposés apparaissent comme les deux visages d'une même unité. C'est l'éveil ! Tout est le visage voilé d'une unité intangible ; là, nous sommes tout près du réel, où tout ce qui est séparé est dans cette unité première de la création » ;
- Etty Hillesum : « La vie et la mort, la souffrance et la joie, les ampoules des pieds meurtris, le jasmin derrière la maison, les persécutions, les atrocités sans nombre, tout, tout est en moi et forme un ensemble puissant, je l'accepte comme une totalité indivisible » ;
- {IS} : « La double valence d'une vulnérabilité négative et positive renvoie à tous les grands symboles de l'humanité, comme l'eau qui fait vivre et qui noie, ou le feu qui réchauffe et qui brûle » ;
- La nuit d'octobre (Alfred de Musset) (la suite ! 😊)

Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre,
Si tu n'avais senti le prix de la gaîté ?
Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,
Michel-Ange et les arts, Shakespeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots ?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos ?

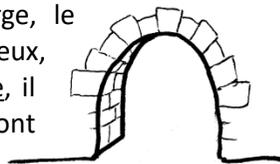
Le paradoxe, c'est la matrice des apprentissages qui suivent. Maintenant qu'il est posé au centre, voyons les apprentissages proprement dits. Ils sont au nombre de cinq. Le premier ? « Les grâces de la limite »...

⁴ cf. documentaire *Sur un fil de soie* (Printemps des fragilités 2021, à Nantes)

C. Les grâces de la limite

1. La grande porte et la porte étroite

Mt 7,13-14 : « Elle est grande, la porte, il est large, le chemin qui conduit à la perdition ; et ils sont nombreux, ceux qui s’y engagent. Mais elle est étroite, la porte, il est resserré, le chemin qui conduit à la vie ; et ils sont peu nombreux, ceux qui le trouvent ».



Et si, justement, la fêlure était l’ingrédient souvent nécessaire pour parcourir l’inconfortable chemin vers la porte étroite dont parle l’Evangile ?

- le large chemin qui mène à la grande porte est confortable, si bien qu’il est difficile d’envisager l’autre chemin avec la seule force de la volonté ;
- la fêlure, rendant inconfortable le large chemin, lui fait perdre son attrait. On est alors libre de regarder en face le paradoxe des béatitudes, et de l’embrasser pleinement.

2. Quitter la grande au profit de l’étroite

Notre monde moderne occidental semble avoir transformé le chemin de la grande porte en une autoroute ! Sans nécessairement en avoir conscience (Péguy disait : « Nous sommes tous des modernes »), tout nous stimule à l’emprunter :

- son confort lisse, sa sécurité optimale, l’ivresse de la vitesse ;
- l’envie de se mesurer aux autres, dans une course égotique effrénée.

Tous ne gagnent pas la course, mais, magnanime, l’autoroute laisse une place à chacun :

- les forts, qui jouissent du prestige de la file de gauche,
- les moins forts,
 - cantonnés à la file de droite un peu trop encombrée,
 - mais obnubilés par le rêve d’accéder un jour à la file de gauche.

Lorsque l’accident survient, mettant ma voiture hors service, je ne PEUX PLUS rester dans la course. Depuis la bande d’arrêt d’urgence, le volant dans les mains comme un Bourvil déconfit, j’accuse le coup...

Tout bascule quand mon regard envieux tourné vers l’impeccable asphalte se change en regard curieux vers la campagne environnante.

C’est ça : fermant l’accès à l’autoroute, la fêlure :

- offre la grâce de la limite, en posant une saine impossibilité,
- extrait du « monde », cantonnant à un quotidien autre,
- et... oriente vers la porte étroite.

I. Décentré du monde, on goûte au spirituel

C'est finalement un mécanisme très logique, pragmatique, même, sous son apparence mystique :

- nous sommes composés d'un corps physique et d'un corps spirituel, qui alimentent notre corps psychique ;
- en bonne santé, le corps physique donne satisfaction et nourrit en contentement le corps psychique (il ne ressent pas de douleurs, il permet de réaliser des œuvres qui apportent satisfaction et reconnaissance) ;
- lorsque le corps physique dysfonctionne, c'est tout naturellement que nous partons en quête d'une autre nourriture, et souvent, c'est le corps spirituel que nous sollicitons.

3. En être réduit à l'Essentiel

Être sorti de route est finalement une grâce, car :

- c'est du périssable, du futile, du temporel dont l'automobiliste accidenté est détourné :
 - Jc 5,2-3 : « Vos richesses sont pourries, vos vêtements sont mangés des mites, votre or et votre argent sont rouillés » ;
- c'est à l'Essentiel que le désormais piéton est contraint :
 - 2 Co 4,16 : « même si en nous l'homme extérieur va vers sa ruine, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour » ;
 - Sg 7,1-16 : « j'ai prié, et le discernement m'a été donné. J'ai supplié, et l'esprit de la Sagesse est venu en moi. [...] Plus que la santé et la beauté, je l'ai aimée ; je l'ai choisie de préférence à la lumière, parce que sa clarté ne s'éteint pas » ;

La sortie de route révèle ce qui échappait à la perception de l'automobiliste, comme l'exprime crûment Pierre Lyonnet (*Ecrits spirituels*) : « Mon amour est un ridicule semblant d'amour, et le plus ridicule, le plus humiliant, c'est qu'il y a des moments où j'en suis satisfait. Peu à peu, la maladie me fait descendre au fond de ma misère. Ce que je croyais autrefois de la vertu n'était que de la bonne santé, et ce contentement intérieur que je prenais pour la paix divine n'était peut-être que la satisfaction d'un homme comblé. Je portais en moi un égoïsme inconscient. Ce terrible révélateur qu'est la maladie, en attaquant et en usant, a fait en moi apparaître un dessin si clair que je ne puis hélas m'y tromper : j'ai devant moi mon égoïsme, et tout le reste, tout ce que je croyais être ma charité, est parti au lavage ».

Dans {RC}, l'auteur creuse aussi cette voie de la limite qui amène à l'Essentiel :

- « La richesse et la sécurité peuvent empêcher la croissance spirituelle » ;
- « Il est beaucoup plus facile de prier en prison qu'à l'extérieur » ;
- « La crainte de la torture et de l'exécution, la faim et la soif faisait naître une prière fervente et désespérée et un sentiment de proximité de Dieu » ;
- « Des pasteurs payés par l'État et vivant dans le confort peuvent-ils véritablement discerner et prêcher la Parole de Dieu ? » ;
- « Des niveaux de vie plus bas et une sécurité réduite pourraient-ils contribuer au moins autant à une vraie croissance spirituelle que d'écouter des sermons et de participer à des célébrations ? ».

C'est édifiant comme Olivier Turbat, lorsqu'il était valide, noircissait des pages et des pages de lamentations face à son incapacité à cesser de cultiver son orgueil, sa maîtrise, sa puissance, son culte de l'image. Sa volonté ne suffisait pas à convertir son âme ({FG} : « Je suis radicalement incapable de vivre cette étape de conversion »). Et puis, d'un coup, un AVC l'a « guéri » ! Préface de {FG} : « Le handicap devient l'occasion de réaliser encore plus radicalement l'offrande à laquelle il aspire depuis le début de sa vie spirituelle : ne pas résister, capituler, prononcer, avec l'aide de la grâce, son "oui" à Dieu ».

Cette notion de limite qui libère est également abordée dans {IS} : « La vulnérabilité n'est plus un vis-à-vis de la liberté, mais une propriété de celle-ci. Elle ne s'oppose donc plus à elle comme la passivité à l'activité, mais elle la qualifie du dedans [...]. Plus positivement encore, on pourrait dire qu'elle est la vraie liberté, car elle coupe de la dangereuse valorisation de l'ego. Celui qui ne peut que prier est absolument libre ».

Un petit frère de la Communauté de l'Agneau parle sobrement de déception : « Qu'est-ce qui nous pousse dans cette immersion d'amour qu'est Dieu ? Je crois que souvent ce qui nous pousse, c'est la déception. C'est la déception par rapport à la joie de ce monde, la déception des choses dans lesquelles on avait mis notre cœur. Grâce à cette déception, on passe ailleurs et on est poussé dans la réalité de cet Amour qui est tout autre. Cette déception peut venir par nos misères, souvent par nos péchés, ou par d'autres événements. Saint François, après une maladie, lui qui était quelqu'un de très joyeux et qui aimait beaucoup la nature, est sorti dehors, plein de joie de revoir les couleurs, la nature, la lumière et il a senti un vide car il ne recevait plus la vie qu'il espérait recevoir. Il s'est alors dit : "ô créatures ! Étant donné que vous ne pouvez pas me donner ce que seul le Créateur peut me donner, je me tourne à présent vers le Créateur". Je pense que chacun de nous connaît ce

lieu de déception. Cela peut être à différents niveaux et souvent quand on pense que tout est fini, c'est à ce moment-là que tout commence ».

Dans *Mounier et sa génération* (Paulette Mounier-Leclerc), les paroles du philosophe Emmanuel Mounier sont retranscrites, évoquant la souffrance :

- « Je suis heureux d'être d'une famille modeste. Je suis heureux d'avoir eu une carrière oscillante. [...] Je remercie d'avoir souffert quand il était temps. [...] Il y a encore que la souffrance pour vous réconcilier avec les choses et avec la vie elle-même ».
- « Je ne rayerais rien maintenant que je sais tout ce qu'on retire de communier à la souffrance ».



II. La porte de l'infini en soi

Jn 3,3-5 : « A moins de naître d'en haut, nul ne peut voir le Royaume de Dieu [...] à moins de naître d'eau et d'Esprit, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. ».

A cette invitation,

- qui prend toute une vie (et encore...) ;
- oubliée par le monde et que j'oublierais aussi si j'étais valide ;
- la maladie m'atèle chaque matin ; non parce qu'elle la rend directement attrayante, mais parce qu'elle prive des circuits de récompense du monde.

Déchirement, d'abord, puis, tout doucement, l'âme se rappelle qu'elle est faite pour l'eau et l'esprit et qu'elle se sent bien à son contact. Elle apprend à connaître l'essence de l'Essentiel !

Oui, c'est ça : la vulnérabilité ouvre la porte vers l'infini en soi.

Et c'est vachement bon !



4. *La joie ressentie*

Ce qui est merveilleux, c'est ce qui se dévoile au cœur de celui qui goûte à la nourriture spirituelle de la petite porte. Ce qu'on pensait être une nourriture de substitution, se révèle, avec le temps, une savoureuse vérité. Ça résonne avec notre être profond, et ça le dilate⁵ !

On dirait bien que différents aspects de la fêlure (pauvreté financière, problèmes de santé, etc.) ouvrent à différents aspects de l'Essentiel, suivant un certain nombre de grands principes :

- la souffrance enfante le bon⁶,
- le peu inspire l'intense⁷
- le vide ouvre à Dieu⁸,
- etc.

5. *Fuir le monde ?*

Il n'est pas inutile de rappeler que ce n'est pas la souffrance qui est recherchée (FG) : « Ce n'est pas la souffrance qui m'attire : c'est cette intimité avec Jésus, cette douceur de sa présence que je ne trouve nulle part ailleurs que dans la souffrance acceptée et vécue avec lui »).

Cependant, si cette douceur ne se trouve nulle part ailleurs, ne risque-t-on pas d'en arriver à un recroquevillement dans le monde spirituel où tout est grâce ?

Bon, il ne faut pas se leurrer non plus : « tout est grâce », c'est vite dit ! Tout n'est pas si grâce que ça. Les luttes sont fréquentes et intenses... Le monde spirituel non plus n'est pas de tout repos !

Et puis, je suis aussi un corps, et puisque ce corps est la spécificité de mon passage sur Terre, il est bon que je lui accorde sa place. Alors, je garde, côté corps, la conscience des choses terrestres : l'inconfort, souvent, et le bien-être, parfois ; le froid, le doux et le trop chaud, la mélodie et le vacarme...

⁵ cf. encart « XVI - Vivre une grâce que le monde ne connaît pas »

⁶ cf. « B.2 - La fêlure et la lumière », dans ce chapitre

⁷ cf. « G.4 - Sobriété et conscience », dans ce chapitre

⁸ cf. « F.4 - La joie dans le vide, preuve de Dieu », dans ce chapitre

D. Un nouveau point fixe

1. *Vulnérable : la foi est nécessaire !*

Quelle joie, quand même, de connaître Dieu ! Pour toutes les raisons listées ici, pour toutes les autres de ce livre, pour celles que je n'évoque pas et pour les innombrables que je ne connais pas... Depuis ma vulnérabilité, vraiment, je ne sais pas bien comment je ferais si je ne connaissais pas Dieu...

Je devine ce que peut penser un athée en lisant la phrase qui précède : voyant Dieu si vital à la personne vulnérable, il en vient à se dire que Dieu est la béquille des faibles, un ersatz qui supplée l'intérieur défaillant. Mais c'est tout l'inverse ! Dieu est nos os, et ce sont les appuis du monde (les appuis technologiques, le divertissement, etc.) qui sont les béquilles, les artefacts, les artifices.

Vital, oui, mais attention, qu'on me comprenne bien : on en a vu vriller parce qu'ils ont confondu nécessaire et suffisant ! Dieu n'est qu'un des sommets du tétraèdre « moi, les autres, la nature et Dieu », et chaque sommet mérite son attention...

Dernière remarque : je parle ici de Dieu tel que je le connais, selon l'inspiration chrétienne. Je n'ai pas l'intention de limiter le divin à l'expérience que j'en ai et je reconnais bien volontiers que d'autres religions, spiritualités et sagesse mènent à d'autres précieuses facettes du mystère divin.

Mais décrivons sans attendre ce fameux *point fixe*. On déclinera les conséquences de la conscience de ce *point fixe* dans quatre domaines : l'être, l'action, la fécondité et l'avenir.

2. *L'être : la divine libération de l'abandon*

a) Roc pour fonder sa vie

On peut avoir envie de se constituer une base solide, qui nous serve de rempart dans les tempêtes : une bonne santé, une situation professionnelle stable, des liens familiaux et amicaux forts, etc. C'est très bien, mais n'oublions pas que rien n'est acquis. Rien n'est sous notre entier contrôle. Rien n'est établi pour toujours. Tout est fragile et précaire.

Jc 4,13-15 : « Vous autres, maintenant, vous dites : "Aujourd'hui ou demain nous irons dans telle ou telle ville, nous y passerons l'année, nous ferons du commerce et nous gagnerons de l'argent", alors que vous ne savez même pas

ce que sera votre vie demain ! Vous n'êtes qu'un peu de brume, qui paraît un instant puis disparaît. Vous devriez dire au contraire : "Si le Seigneur le veut bien, nous serons en vie et nous ferons ceci ou cela". »

Il n'y a qu'un seul roc qui soit infaillible : Dieu. Toutes les choses de ma vie peuvent bien passer (et elles passeront) ; le monde peut bien passer (et il passera), il restera Dieu. De là, il n'y a plus besoin de s'évertuer à conserver toutes ces choses terrestre, et la peur de les perdre peut s'éclipser. « Que rien ne te trouble, que rien ne t'effraie [...] : Dieu seul suffit », nous conseille sainte Thérèse d'Avila.



Habitant en leur Dieu, qui Lui habite en eux,
Les errants sans logis le sont-ils vraiment ?
Habitant des maisons, mais dédaigneux de Dieu,
Les logés, les douilletés sont précaires en-dehors.

b) Cours conjoncturel et cours supérieur

Non pas que Dieu garantisse d'avoir tout le reste⁹ : plutôt que Dieu relativise tout le reste ! Cécilia Dutter, parlant d'Etty Hillsum, exprime très bien cela ({EH}) : « Elle a conscience que le cours conjoncturel, c'est une chose, mais qu'il y a un cours supérieur des choses, qu'elle appelle Dieu. Elle se place au-dessus de la conjoncture épouvantable qu'on lui fait vivre et elle sent que, dans ce non sens, il existe un sens supérieur ».

Pendant ma dépression, alors que j'avais le sentiment d'avoir des choses à exprimer, j'étais incapable de penser ni d'écrire. J'étais incapable d'aller devant des élèves pour leur parler d'écologie intégrale, alors que j'avais ressenti un appel à le faire. Ma plus grande peur était de ne jamais pouvoir mettre en œuvre ce que je ressentais comme ma vocation. Je conditionnais la réussite de ma vie à ma capacité à faire. Et puis, j'ai pris conscience du *cours supérieur*. J'ai compris qu'il primait sur le *cours conjoncturel* de ma vie. Et alors, j'ai pu m'abandonner, me déposséder de mon œuvre (comme dans *Sagesse d'un pauvre* (Eloi Leclerc), saint François brûle son travail : « L'homme n'est grand que lorsqu'il s'élève au-dessus de son œuvre pour ne plus voir que Dieu » ou Abraham s'appêtant à sacrifier son fils). Alors, ayant désamorcé ma plus grande peur, j'étais devenu libre ! Je savais que ce qui se présentait à moi quand mes certitudes humaines se dérobaient sous mes pieds n'étaient pas une chute dans le néant, mais la substance même de Dieu.

⁹ cf. « F.6 - Quand la prière de demande dérape », dans ce chapitre

Le « cours conjoncturel » de ma vie n'est pas devenu miraculeusement féérique : c'est toujours chaotique, éprouvant et frustrant... Et parfois, mes yeux ne savent voir que cela. Mais... quand le « cours supérieur » se rappelle à mon cœur, c'est doux !

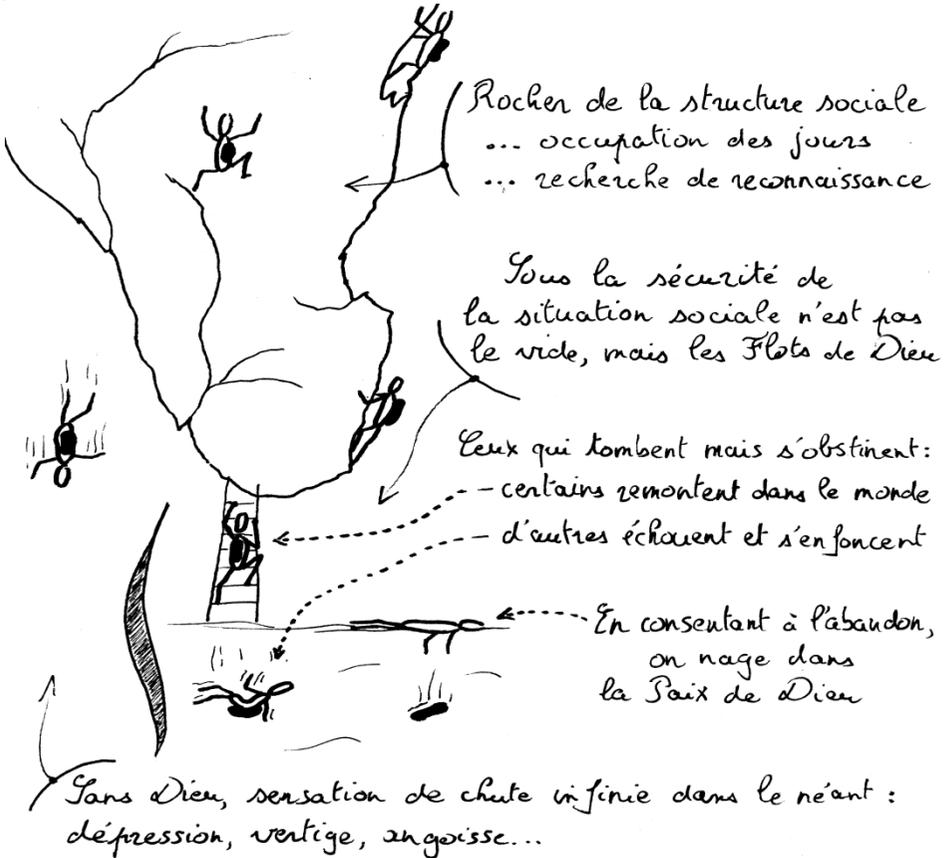
Voilà peut être le « joug facile à porter » que propose Jésus ? Mt 11,28-30 : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour votre âme. Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger ». Le joug du Christ serait le joug humain délesté des contingences terrestres ?

Pour Etty Hillsum, le détachement va jusqu'à intégrer l'idée de la mort. Elle témoigne de l'élargissement de la vie qu'elle reçoit alors : « L'éventualité de la mort est intégrée à ma vie ; regarder la mort en face et l'accepter comme partie intégrante de la vie, c'est élargir cette vie. A l'inverse, sacrifier dès maintenant à la mort un morceau de cette vie, par peur de la mort et refus de l'accepter, c'est le meilleur moyen de ne garder qu'un pauvre petit bout de vie mutilée, méritant à peine le nom de vie. Cela semble un paradoxe : en excluant la mort de sa vie, on se prive d'une vie complète, et en l'accueillant on élargit et on enrichit sa vie ».

Tout cela amène à une certaine équanimité en tout : se savoir aimé de Dieu, voilà qui suffit ! On retrouve ce même consentement détaché chez sainte Thérèse (TH) : « Ah ! Si toutes les âmes faibles et imparfaites sentaient ce que sent la plus petite de toutes les âmes, l'âme de votre petite Thérèse, pas une seule ne désespérerait d'arriver au sommet de la montagne de l'amour, puisque Jésus ne demande pas de grandes actions, mais seulement l'abandon et la reconnaissance ».

La langue anglaise propose un néologisme intéressant pour décrire cette équanimité : là où « hopeful » et « hopeless » nous font voyager perpétuellement entre l'optimisme et le désespoir, « hopefree » évoque le détachement et l'équanimité vis-à-vis de toute affaire terrestre.

III. Nager dans les flots de Dieu



Marie-Laure Choplin (*Un cœur sans rempart*): « Déplions nos mains et laissons se défaire la corde qui nous suspend hors de la vie. Laissons-nous déposer au sol de la vie telle qu'elle est. Ce n'est pas dans le vide que nous allons tomber. Ce n'est pas dans la boue de la résignation. C'est dans l'infinie terre aimante de Dieu ».

David (un ami inspiré ! 😊): « La non-puissance est un abandon. C'est le doux abandon de nos attachements aux branches de nos vies, à nos volontés de fruits. La non-puissance c'est un pétale de cerisier qui, tombant dans le vide de sens, est emporté par une danse improvisée dont on ignore tout. On ne sait plus et qu'importe, on danse. On ne sait plus et tant mieux, on se laisse danser, ensemble. On dépose notre prétention à vouloir vivre, enfin ! On se laisse vivre ».

IV. Libération : rien n'est grave !

Quand je me connecte à plus grand que moi, que je détourne mon regard de mes soucis pour le regarder Lui, il me vient que rien sur terre n'est grave.

Et ça n'est pas quelque chose de théorique : la joie vient effectivement colorer joyeusement des soucis très concrets de ma vie.

C'est ça : ancré non plus sur le monde, ses succès et ses échecs, mais sur la vie en Dieu, plus rien n'est grave. Et alors, on peut être libre. Ha ! Cette libération !

Et la libération se répand : à mesure que je viens dilater la parcelle de moi-même qui est d'essence divine, je réclame les appuis terrestres avec moins d'agitation...

c) La portée mystique de l'instant de la libération

Le cours supérieur, éternel, qui libéra Etty Hillsum de l'enfer qu'elle vivait, il est consubstantiel à la « petite flamme qui ne peut s'éteindre » dont parle Maurice Bellet.

Cette libération, il la présente comme le fait décisif de l'expérience humaine :

- {EB} : « C'est en bas que se fait le décisif. Prodigueuse découverte. Car c'est dans le lieu de ténèbre impénétrable que commence la primitive lumière. En deçà de tout, en amont de, l'imperceptible grâce qui fait que la destruction n'a pas triomphé » ;
- {EB} : « Lorsque l'humain de l'humain émerge de la grande mort, prodigieuse naissance. C'est un genre d'hommes littéralement revenus de la mort ; ils y ont goûté ; elle les a transpercés ; quelque chose est advenu, qui est impérissable » ;
- {EB} : Jusqu'à toucher ce point où, désormais, rien ne pourra plus défaire l'espérance. Rien n'aura plus le pouvoir de défaire l'homme, qui est né au milieu des terreurs de l'en-bas » ;

Ce que Bellet appelle l' « en-bas » recouvre toutes les formes de souffrance que l'être humain peut endurer. Notamment, les angoisses existentielles, les blessures psychologiques, les addictions diverses, les haines ressenties, les solitudes pesantes, etc. Pour Bellet, il ne s'agit pas de sortir de l' « en-bas », car l'en-bas est notre condition, mais d'y demeurer autrement :

- « Ce que pourrait être une vie humaine délivrée, toute entière de lumière et d'amour, capable de bien plus fort que d'éliminer l'en-bas : de le traverser, le transmuier, en sorte que même l'horrible de notre condition devienne Verbe d'un passage prodigieux ».

Ce *demeurer autrement*, Jésus lui-même nous en montre l'exemple :

- « [Jésus], que tout désigne comme le juste, le sage, le prophète et même le roi, il descend dans l'en-bas, jusqu'au monstrueux avilissement, bafoué, couvert de crachat, couronné d'épines, crucifié entre deux bandits. Il devient l'un d'eux. Et pourtant quelque chose en lui est demeuré intact, inentamé, invulnérable ».

V. *La traversée*

Emile Marolleau¹⁰ :

- « On a peur d'approcher les limites de l'angoisse, de la mort, de l'isolement parce que c'est dangereux. On préfère fuir. On est comme devant un mur et on a l'impression qu'il vaut mieux contourner par la droite ou par la gauche...
- Mais quand on est devant le mur souvent on n'a comme pas le choix : il faut rester là. Et quand on reste là, il arrive quelque chose de surprenant [...] : c'est comme si on faisait une traversée.
- On arrive sur une autre rive, sur un ailleurs qui est une forme de liberté intérieure : les relations deviennent libres, l'échange avec l'autre devient gratuit, je ne suis plus en train de chercher à me battre pour mon existence ».

Cette traversée inspire une joie intense :

- {EB} : « Quand on sort de l'enfer, le plus humble des petits oiseaux, un brin d'herbe, un caillou, c'est merveille, c'est beau à en pleurer. Goûter et tâter toute la joie des sens ! Le foisonnement des sèves et des sucres ! Vie, je t'adore ! » ;
- la longue tirade de Philippe Noiret dans le film « Uranus », de Claude Berri, la décrit également très bien :

¹⁰ cf. documentaire *Sur un fil de soie*

« Le débarquement avait déjà eu lieu, la guerre était presque finie, j'allais revoir mon fils prisonnier en Allemagne. C'était une belle nuit du mois d'août, [...] j'étais couché dans mon lit [...] ; la première vague est arrivée... Alors les murs vacillent, les carreaux tombent, la lumière s'éteint ! Une explosion plus proche, plus violente, arrache la maison, déchire les murs de la chambre sous une pluie de pierres et de gravats ! Moi je... Je reste recroquevillé, les deux mains agrippées aux bords du matelas, et puis, la vague passe, s'éloigne... [...]

Depuis, tous les soirs, tous les soirs, à onze heures et quart, c'est l'heure à laquelle le bombardement avait commencé, je suis saisi d'un affreux vertige [...] : cette masse écrasante de noir, de négatif, de désespoir, de désolation, d'abandon, comme un mauvais rêve ! [...] À travers mon sommeil, toute la nuit, jusqu'à mon réveil, jusqu'à la délivrance du matin. Et quand je rouvre les yeux, je retrouve enfin la Terre, je reviens dans la patrie des fleurs, des rivières et des hommes. [...] Je suis comme le premier homme au matin du monde, dans le premier jardin ! Mon cœur se gonfle d'admiration, de joie, de reconnaissance ! Je pense aux forêts, aux bêtes, aux corolles, aux éléphants ! Aux bons éléphants ! Aux hommes. On ne peut rien penser de plus beau, de plus doux que les hommes. Leurs guerres, leurs camps de concentration, leurs œuvres de justice, moi, je les vois comme des espiègeries, des turbulences... »

A mi-chemin entre l'abandon de l'être et celui de l'action, ajoutons une dernière chose, qui fera office de transition vers le domaine suivant...

Quand le renoncement devient consentement, il est plus consistant que l'accomplissement :

- dans l'accomplissement, j'ai besoin de pouvoir faire, et encore de réussir, pour être heureux ;
- dans le renoncement, je ne suis pas heureux car je ne peux pas faire ;
- dans le consentement à l'impuissance, ma joie n'est plus conditionnée à la capacité à faire. Non pas qu'elle soit ailleurs : elle est partout ! Elle est de la nature-même de l'être se sachant inconditionnellement aimé.

3. L'action : une autre perspective

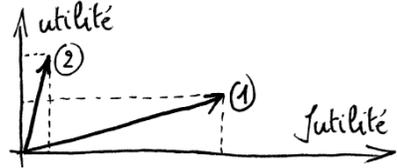
a) L'efficacité selon le plan de Dieu

Avec la maladie, l'énergie est souvent basse. Le premier ressenti est la frustration : « Puisque je n'ai plus d'énergie, je ne peux plus rien faire. Je ne sers plus à rien, je ne reçois plus de reconnaissance de mes proches ». Il est difficile de « dépasser la sensation d'inutilité de la souffrance qui consume la personne au plus profond d'elle-même et la fait se regarder comme un poids pour les autres » ({PO}).

Le monde est boulimique d'une efficacité aveugle. Je le suis également. Ce sevrage forcé est une étape bénéfique pour moi (sauf si je me glorifie de vivre mon sevrage de manière efficace et performante, car alors, je ne suis plus en sevrage (☹) !), car elle m'invite à regarder l'efficacité autrement.

Ici, regarder la situation avec un œil nouveau consiste à se défocaliser des moyens pour s'intéresser à la fin. Quel est le sens de mon activité ?

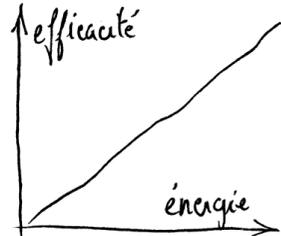
- je me rends compte que lorsque j'avais de l'énergie à profusion, je n'étais pas trop regardant sur l'utilisation que j'en faisais. À tel point que l'« efficacité » finale de mes actions était souvent bien faible, tirant vers le futile (1) ;
- À l'inverse, si je mets la question du sens en premier, je peux orienter mes maigres énergies (la flèche est plus courte) au service de ce sens, pour une efficacité bien plus grande (2).



Admettons... Mais il faut quand même bien avoir de l'énergie, non ?

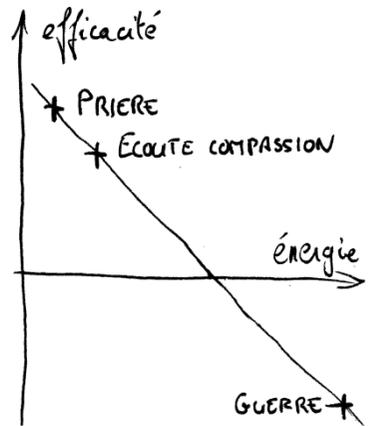
« Efficacité » est un de ces mots que le monde économique s'est approprié et a sali (c'est le cas d'autres mots : « valeur », « service », « fidélité », etc.), au point que nous le jugeons parfois suspect et aliénant : la capacité à abattre du travail. Pour cette efficacité-là, il faut effectivement de l'énergie.

Or, ce n'est pas de cette « efficacité » dont je veux parler ici, mais d'une « efficacité » au sens spirituel du terme : la capacité à contribuer au projet de Dieu. Cette efficacité-ci est pleinement bonne.



Cette perspective chamboule la notion d'efficacité : contempler la nature peut devenir « efficace », par exemple, si cela contribue à faire grandir mon sentiment d'unité avec le reste de la Création.

A tel point que nous en arrivons à un renversement de courbe : les activités qui demandent le moins d'énergie sont également celles qui contribuent le plus au projet de Dieu. Merveilleux : limité par un niveau d'énergie bas, je suis condamné au plus « efficace » !



Dans Lc 5,12-16 (« De grandes foules accouraient pour l'entendre et se faire guérir de leurs maladies. Mais lui se retirait dans les endroits déserts, et il priait »), on voit que Jésus lui-même a parfois préféré la prière à l'action (alors même que l'action en question – la prédication et la guérison des malades – était particulièrement louable !).

On peut aussi citer sainte Thérèse qui, malgré sa grande faiblesse, et sans force d'action, trouve sa vocation ({{TH}}) : « je ne m'étais reconnue dans aucun des membres décrits par saint Paul. [...] La Charité me donna la clef de ma vocation. [...] Je compris que l'Église avait un Cœur, et que ce Cœur était brûlant d'amour. [...] Alors dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée : O Jésus, mon Amour... ma vocation, enfin je l'ai trouvée, ma vocation, c'est l'amour... ».

Il me reste juste à prier pour que, si mon énergie venait à remonter, je conserve intacte ma volonté de donner du sens. Je serai aidé en cela : lorsqu'on a découvert la joie de servir Dieu, l'efficacité selon les principes du monde devient terne (j'espère !).

VI. *Allons, tout compte fait, c'est pas si mal*

Le petit ruisseau de ma vie, que je longe en marchant lentement, a un débit dérisoire ; mais son eau est pure, car elle vient de la Source ; si bien que je peux la boire. Ma progression est lente, le long de mon chemin à peine tracé, mais il me semble que je m'élève. Autrefois, à bord d'une voiture rapide, je longeais des fleuves larges mais boueux, plus bas dans la vallée. Je n'avais pas le temps d'y boire, et si j'y avais bu, j'aurais vomi. Je parcourais en une heure une distance qui, désormais, est mon chemin d'une semaine, mais il me semble que je m'élevais bien peu...

b) La pauvre veuve de l'Évangile

L'image de la veuve de l'Évangile (Lc 21,1-4) peut atténuer bien des frustrations :

- sur le plan terrestre, ses quelques piécettes ont dû être grandement inefficaces ;
- pourtant, c'est son attitude qui est mise à l'honneur par Jésus.

Alors, quand je me lamente de me voir si inefficace, quand je dois renoncer à aider, faute d'énergie, alors que je le désirerais tant, et qu'un passant fournit presque sans y penser l'aide que je voulais apporter (et que du coup, c'est lui qui en est remercié ! Grrr !), je pense au regard de Jésus sur cette veuve, qui rappelle que Dieu mesure l'efficacité bien plus selon l'intention d'amour que selon le résultat ({SR} : « on ne peut pas faire de grandes choses : juste de petites choses avec un grand amour. Ce qui importe, c'est la dose d'amour que tu mets dans ces actions »).

Les petites intentions d'amour du quotidien sont comme des étoiles, que l'on ne perçoit pleinement que lorsque le soleil de la réussite sociale est couché. Et là, c'est beau !

Dans *Incipit ou le commencement*, Maurice Bellet parle magnifiquement de l'intention malgré les limites : « si quelqu'un ne parvient pas à aimer, parce qu'il est noué dans sa détresse, seul, amer, affolé, reste du moins ceci : de désirer d'aimer. Et si même ce désir lui est inaccessible, [...] reste encore qu'il peut désirer de désirer l'amour. Et il se peut que ce désir d'humilié, justement parce qu'il a perdu toute prétention, touche le cœur du cœur de la divine tendresse ».

4. La fécondité : là, on convoque le mystère !

a) Dieu passe par ma misère

Dans l'Évangile de la multiplication des pains, les apôtres demandent à Jésus de renvoyer la foule rassemblée pour se nourrir, car l'endroit est désert. Et Jésus leur dit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger ». Or les apôtres n'ont rien : seulement cinq pains et deux poissons... Un évêque (dont j'ai perdu le nom) propose le commentaire suivant : « Ainsi, on vous demandera une parole de vie, et vous n'aurez rien à donner étant dans la sécheresse, on vous demandera de la joie, alors que vous êtes dans la tristesse, on vous demandera un conseil, alors que vous-mêmes avez besoin d'être guidés... en tout cela vous verrez que c'est le Seigneur qui multiplie ses grâces, et que votre ministère est de le laisser passer là où vous semblez vivre une impasse. Vous êtes au service de Celui qui donne toujours sa grâce... »

De Moïse à Marthe Robin et de saint Paul à sainte Thérèse de Lisieux, Dieu confie souvent des missions à des personnes déficientes. Peut être parce que de par leurs limites, elles sont davantage enclines à se laisser traverser par plus Grand qu'elles ? Quoi qu'il en soit, cela permet d'offrir sa limite plutôt que de s'en lamenter, et c'est bon !

Dieu avait besoin...

- d'un père pour son peuple. Il choisit un vieillard. Alors Abraham se leva...
- d'un porte-parole. Il choisit un timide qui bégayait. Alors Moïse se leva...
- d'un chef pour conduire son peuple. Il choisit le plus petit, le plus faible. Alors David se leva...
- d'un roc pour fonder son Église. Il choisit un renégat. Alors Pierre se leva...
- d'un visage pour dire aux hommes son amour. Il choisit une prostituée. Ce fut Marie de Magdala...
- d'un témoin pour crier son message. Il choisit un persécuteur. Ce fut Paul de Tarse...

Jean-Baptiste Pham-Minh-Man, archevêque de Saigon

b) Souffrance vécue en Christ et salut du monde

Et pour finir la digue spirituelle contre la sensation d'inutilité de la personne diminuée, voici une dernière pierre, qui, même si elle me parle moins, a bien sa place par ici ! Il s'agit de participer au salut du monde en offrant sa souffrance. {PO} :

- « la souffrance, vécue avec Jésus, sert au salut des frères » ;
- « "Prends ta croix et suis-moi" (Mc 8, 34). Viens avec moi. Prends part, avec ta souffrance, à cette œuvre du salut du monde, qui se réalise à travers ma souffrance, par le moyen de ma Croix ».

Et comme charité bien ordonnée commence par soi-même, Benoit XVI promet au souffrant d'être le premier bénéficiaire, dans cette affaire : « Au fur et à mesure que tu embrasses ta croix en t'unissant spirituellement à ma Croix [...], tu trouveras dans la souffrance la paix intérieure et même la joie spirituelle ».

5. L'avenir : de l'espoir à l'espérance

Sur le terrain des attentes, le mécanisme d'abandon à Dieu que nous venons de décrire se traduit par le passage de l'espoir à l'espérance :

- {TI} : « L'espoir est une projection. Dans l'espoir, nous sommes encore préoccupés de nous-mêmes et habitons le monde ou regardons les autres en fonction de ce que nous voulons obtenir » ;
- {TI} : « Dans l'espérance, je n'attends rien pour moi-même, mais je suis déjà exaucé, quelles que soient par ailleurs les insatisfactions que je peux éprouver dans les différents domaines de ma vie ».

L'espérance n'est pas la passivité. Libéré de l'impératif de maîtrise des éléments, l'être d'espérance peut se consacrer pleinement au projet de Dieu, dont il se perçoit comme un simple contributeur :

- {TI} : « Semblable à la petite fille dont parle Péguy, l'espérance est à la fois discrète et puissante. Sa puissance est inséparable de sa discrétion, de la manière douce mais efficace dont elle influence le monde » ;
- {TI} : « L'espérance, née en dehors de toute attente, devient puissance transformatrice ».

La notion de confiance est centrale. {TH} : « "nous ne devons pas penser à ce qui peut nous arriver de douloureux dans l'avenir, car alors c'est manquer de confiance" : d'une manière ou d'une autre, le plan d'amour de Dieu se réalisera dans notre vie ».

E. La substance de mon être

1. Le « moi » et le « soi »

a) Passer du « moi » au « soi »

Nous avons parlé plus haut de l'abandon. Ce que nous y avons dit était probablement très vrai, mais il n'est pas inutile d'enfoncer le clou. En descendant (avec le clou) dans les profondeurs de mon être, je constate que l'abandon en question vient transformer jusqu'à la substance de ce que je suis, en érigeant ce qui est peut-être la pierre la plus fondamentale de mon apprentissage d'être humain : passer du « moi » au « soi » ; « soi » dans lequel l'ego laisse sa place à plus grand que lui, et qui permet à « la vie de s'accomplir au-delà d'elle-même » ({BD}).

Selon le dominicain Dominique Collin¹¹, « perdre son "moi" en vue de gagner le "soi" qui est la vie vivante » est le cœur même du message de l'Évangile. Certaines phrases de l'Évangile évoquant cela sont vissées dans notre mémoire collective de chrétiens :

- Jn 12,24 : « Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul » ;
- Mt 16,25 : « Celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perd sa vie à cause de moi la trouvera ».

Le « moi » étant retors, c'est le genre d'apprentissage qui me fait comprendre pourquoi la vie humaine compte habituellement plusieurs décennies ! 😊

b) La « personne », cachée tout au fond

« Moi », c'est moi, c'est entendu ; mais ce « soi » qui n'est pas moi, qui est-il ? A en croire ceux qui nous précèdent dans la sagesse, ce « soi » est davantage moi que « moi » 😊 : il est le « moi » le plus profond. Il faut s'imaginer une poupée gigogne :

- Nous connaissons tous notre « moi social », celui par lequel nous jouons le rôle qui correspond à l'attente sociale relative à notre poste, ou à la situation. C'est le théâtre du quotidien. Ce n'est pas un mal, mais nous sommes là bien loin de nous-mêmes.
- Plus proche de notre réelle nature, il y a notre « personnalité ». Mes goûts, mon individualité, mes projets. C'est le lieu du coaching et du développement personnel. Il est valorisé, car il est souvent considéré comme le lieu du « vrai moi ». Pourtant, on peut encore creuser vers le cœur.

¹¹ dans « Espérer l'impossible » (<https://www.youtube.com/watch?v=JOae2Cut6to>), conférence sur son livre *Le Christianisme n'existe pas encore*

- Et nous trouvons alors la « personne ». C'est le « soi ». C'est l'être nu, l'être dévoilé par les épreuves vécues. Déjà évoquée par les philosophes grecs (Sophocle : « C'est donc quand je ne suis plus rien que je deviens vraiment un homme »), la « personne » fait irruption dans le christianisme avec le « Ecce homo »¹² (« voici l'homme ») lancé par Pilate, voyant Jésus défiguré, anéanti. Souvent, le choix de la croix, instrument de mort, comme symbole des Chrétiens, suscite l'incompréhension. Pourtant, en tant que manifestation de ce niveau le plus intime de notre être, la croix vient rappeler, dans notre quotidien, le principe même de notre humanité.



2. *Le « soi » et le « toi »*

Lorsque « moi » devient « soi », on se doute bien que la vie relationnelle s'en trouve impactée : « moi »-« toi » et « soi »-« toi », ce n'est pas la même chose.

Nous l'avons dit : il y a dans « soi » une ouverture au delà de soi. Finalement, cette ouverture est triple :

- une ouverture à plus grand que soi, au divin, au transcendant, qui permet l'abandon en confiance ;
- une ouverture au plus profond de soi, à la « personne », à l'immanent, qui dit l'incarnation ;
- une ouverture à autre que soi, au fraternel, qui débouche sur le don.

C'est ce troisième point que nous abordons ici...

a) *Du « je » fermé au « je-tu »*

La vision classique : nous sommes des entités distinctes, avec des interactions en périphérie de nous-mêmes : « je » et « tu » sont des entités autonomes.

Mais {CV} propose une vision qui vient contester cette notion du « je » et du « tu » : « [le lien entre les compagnons] n'est plus extérieur à eux, comme de simples objets, mais la matière même de leurs sujets ». Le lien devient matière du « je » et matière du « tu », transformant ainsi sa nature¹³ ? A

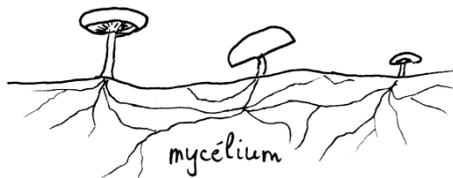
¹² nous ne sommes pas très loin, ici, de la citation de Nietzsche proposée dans le chapitre « II – C.5.a - Validité : confort lénifiant »

¹³ bien sûr, comme en tout, il faut de la prudence lorsqu'on s'aventure sur ce terrain : à ouvrir ainsi les frontières, on s'expose à ce que des « tu » expansionnistes colonisent des « je » trop accueillants et pas assez vigilants. Mais la crainte des dérives ne doit pas empêcher d'aller vers notre réalisation – cf. {ML}, chapitre II.D – « Massage et charité »

l'instar de la dualité onde-particule de la lumière¹⁴, il y aurait une sorte de dualité onde-particule¹⁵ chez l'humain ?

Les champignons sont merveilleux pour expliciter le paradoxe de la dualité onde-particule :

- lorsque nous les voyons, depuis le dessus de la terre, ils sont des « particules » : leurs contours sont nets, ils sont séparés les uns des autres ;
- dans la réalité, ce ne sont que les organes reproducteurs d'un même organisme sous-terrain : le mycélium (un peu comme les pommes pour un pommier).



Plus concrètement ? Lorsque je perçois que ton avis me fait évoluer, ou que tes émotions m'impactent, une première porosité se fait jour... Mouais... Pas vraiment de quoi se défaire de la vision conventionnelle... Mais ma maladie m'a amené à poursuivre l'exploration :

- si je dois bien consentir à voir les autres manger des croissants sous mon nez, autant que ça ne soit pas une souffrance ! Avec le temps, me réjouir du bonheur des autres est devenu une réalité. Et la joie de voir l'autre se régaler est devenue authentiquement mienne !
- le « brouillard mental » qui m'affecte bien souvent fait que « je » est vide ; « je » ne ressent plus vraiment. Si je ne peux pas aller à la vie par « je », je prends conscience que « tu » est un espace où « je » peut trouver un chemin pour concrétiser son désir de vie : en offrant une joie ou en rendant service, je sais que « je » génère du bonheur à « tu », et, même si je ne ressens guère à cause du brouillard mental, il y a quelque chose de joyeux là-dedans. De même qu'il faut l'absence du soleil pour voir les étoiles, l'éclipse de son propre « je » donne à ressentir le « tu » qui est dans « je ».
- lorsque je ne me suffis pas à moi-même et que je me résous à dire à un proche : « j'ai besoin de toi », je vois que je lui offre la possibilité de donner, et la relation devient plus dense, plus solide, plus ancrée : le lien devient, lui-même, matière du « je » et du « tu » !

¹⁴ certaines expériences scientifiques démontrent le caractère ondulatoire (donc immatériel) de la lumière, tandis que d'autres indiquent qu'elle est constituée de particules matérielles (les fameux photons)

¹⁵ cf. {ML}, chapitre I.F – « Chemins pour composer avec notre statut de mortel »

b) Se donner par amour

Le dernier développement du paragraphe précédent, et son « j'ai besoin de toi », est inconfortable : on n'aime pas la limite, car elle réduit nos libertés. C'est comme être dans un lieu exigü, alors qu'on est épris de grands espaces. Mais la limite est aussi celle qui rapproche des autres. C'est ça : la limite convoque le lien. En cela, elle dérange notre monde occidental où chacun se veut autonome...

Et nous sommes faits pour le lien :

- génétiquement : Pablo Servigne décrit très bien comment l'extrême vulnérabilité du nouveau né humain a rendu l'entraide indispensable. Pour élever un poulain, une jument suffit mais pour élever un môme (pensez : jusqu'au bac !), il faut toute une tribu ! Fait saisissant : les interactions liées à l'entraide ont permis le développement du langage, et, par suite, de l'intelligence, et, par conséquent, de notre puissance sur le monde) : tout ça vient de la vulnérabilité du petit humain 😊 ! « C'est notre extrême vulnérabilité à la naissance qui a fait la puissance de notre espèce ».
- spirituellement :
 - que dire de la symbolique de Jésus naissant dans le dénuement d'une étable ? Offrant sa vulnérabilité, il ramène à lui toute l'humanité ! Que dire quand une trentaine d'année plus tard, il offre de nouveau sa vulnérabilité sur une croix ? C'est ça : il se donne par amour, et nous montre ce pour quoi nous sommes faits, ce dans quoi nous trouvons notre épanouissement. Le « moi » devenu « soi » qui se donne au « toi ».
 - {FG} : « "Jésus-Christ, qui pour vous s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin de vous enrichir de sa pauvreté" (2 Co 8,9). Mystérieux don de Jésus : sa pauvreté. [...] Lui qui s'est vidé de lui-même (kénose) vient nous enrichir de son être même qui est de se donner. L'être de Dieu est de se vider » ;
 - {IS} : « Le théologien Hans Urs Von Balthasar (l'un des maîtres de Benoit XVI) ose écrire au sujet de la mort du Christ en croix (*La gloire et la croix*) : « Malgré l'inférieure désolation de sa dernière heure sur la croix, il n'est pas un seul cœur aussi débordant de vraie joie que celui de Jésus. Une sourde exaltation le transporte secrètement au-delà de toute possibilité de retour sur soi-même : joie d'aimer jusqu'au sacrifice, joie de se donner, joie toute entière posée en Dieu ».

VII. De l'amour à l'amour¹⁶

« Nul front, nul combat.

Le Bon regard, celui du cœur et non de la tête, me rappelle que simplement je passe de l'amour à l'amour.

Que je sois brisée sur mon lit de souffrances ou debout, à préparer de la glace maison dont mes sœurs de quotidien raffolent mais dont le mixeur me bouillite davantage le cerveau ; ou nettoyer les toilettes ; ou à essayer de tout cœur de recréer la communion...

C'est kif-kif, kif suprême ! Passer simplement de l'amour à l'amour.

"Voici mon corps brisé, livré pour vous" »...

VIII. Du « je-tu » à la communion universelle

Souvent il m'est arrivé, alors que la journée avait été vide de relation à cause de la fatigue, de discuter avec mon voisin de banc, au Jardin des Plantes. Ces discussions gratuites, avec des personnes souvent blessées, comme moi, illuminaient ma soirée. Vraiment, la complicité entre deux souffrants m'apparaît comme l'une des expériences les plus fortes de l'aventure humaine.

Un exercice qui me touche beaucoup est de m'asseoir dans un parc, ou d'y marcher lentement, et de regarder les gens que je croise, en m'astreignant à un regard d'amour. Aimer leurs gestes, leurs expressions. Leur attribuer un prénom, leur inventer un petit bout d'histoire, une anecdote, et les aimer. C'est fou comme ça fait du bien¹⁷ !

Un jour, me recueillant auprès de la tombe de Marthe Robin, il m'est venu cette prière, qui a toute sa place dans ce paragraphe : « Seigneur, donne-moi de ressentir en moi et de propager autour de moi *la communion universelle des pauvres de ce monde*¹⁸ ». Par « pauvre », il faut entendre toute personne blessée. Parmi les centaines de millions de personnes seules, que celles et ceux qui ressentent cette communion universelle prient pour ceux qui ne la ressentent pas. Rho... Trop beau !

¹⁶ témoignage de Sandrine, qui vit avec des personnes porteuses de handicap mental. Elle est porteuse de la maladie de Lyme

¹⁷ et comme c'est « efficace » (cf. « D.3.a - L'efficacité selon le plan de Dieu », dans ce chapitre) : j'ai l'impression, en cet instant, d'être infiniment plus « productif » que je ne l'étais dans ma vie dynamique d'ingénieur

cf. {E}, chapitre « D'où vient le problème » : utilité de l'ingénieur et du trisomique

¹⁸ Etty Hillesum parle d'« unisson », mais je crois bien que c'est la même chose : « Je ne suis pas seule à être fatiguée, malade, triste ou angoissée, je le suis à l'unisson de millions d'autres à travers les siècles, tout cela c'est la vie »

F. Tout est grâce

1. *Comme si tout nous était dû*

Notre occident surprotégé consacre une énergie folle (aux dépens du reste du monde et des générations futures) à maintenir une bulle de sécurité et de confort, hors sol, dont le but est de nous prémunir contre tout accroc¹⁹. Ses attentes fortes vis-à-vis de la vie nous ont contaminés : suis-je seul à ressentir, comme une évidence tacite qui m'arrange bien, mais qui suscite malgré tout en moi un sentiment de honte confuse quand je la formule :

- que la vie humaine de nos aïeux, ou même celle des habitants des pays pauvres, a une valeur moindre que celle d'un Occidental ?
- qu'une fatalité (que l'on se garde bien de questionner) fait que leur lot à eux est la souffrance ?
- qu'une nécessité (que l'on ne questionne pas non plus) impose à la souffrance de nous contourner avec déférence et de rester à bonne distance de nous ?

Notre occident surprotégé nous ment, et ce mensonge impose des exigences qui pèsent trop lourd sur les épaules du vulnérable occidental.

Il n'y a pas de passe droit pour l'homme occidental : il est lui aussi, d'abord, une pauvre bête vulnérable. Ici et maintenant comme ailleurs et avant, l'état dégradé est l'état naturel des choses et des êtres. Et au bout du chemin, inévitablement, la mort ; comme le rappelle le livre la Sagesse (Sg 7, 1-16) : « Moi aussi, je suis un mortel, pareil à tous, descendant du premier homme façonné à partir de la terre ; au ventre d'une mère, j'ai été sculpté dans la chair. [...] Aucun roi n'a connu d'autre début dans l'existence : pour tout être humain, il n'y a qu'une façon d'entrer dans la vie, et une seule d'en sortir ».

Rien ne nous est dû : ni la santé, ni l'époux, ni le travail, ni les enfants, ni l'argent, ni le logement, ni les amis, ni le succès, ni la reconnaissance, ni le beau temps, ni une longue vie, ni même l'instant prochain.

Rien de tout cela n'est dû...

¹⁹ cf. chapitre « II – C.3.a - Validité : vouloir tout »

IX. Voir le miracle ordinaire

Chaque instant, par miracle, la vie se prolonge en moi. Mais même cela, ça ne m'est pas dû...

Vexé d'avoir cassé un verre ?

... je respire un grand coup...

... et je me réjouis pour tout ce qui aurait

pu se passer ou se casser, et tout ce qui, à

chaque instant, pourrait se passer ou se casser, mais qui ne se passe ni ne se casse !

Ce verre cassé est une bénédiction, car il me redonne à voir le miracle ordinaire : la vie est une suite de miracles ! On peut bien tolérer quelques ratés, non ? (surtout que le verre est même pas cassé, ici : c'est un dessin !)

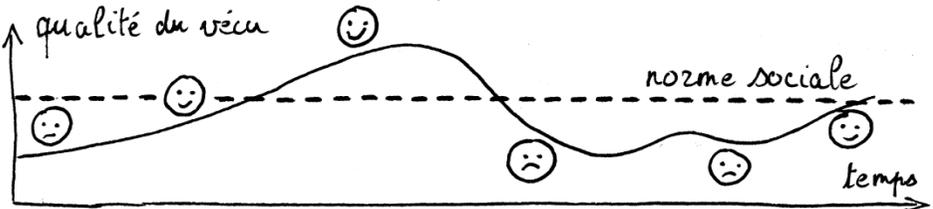
Chaque instant de l'écriture de cette page aurait pu être pour moi celui d'un AVC !

J'aime voir chaque jour comme une suite ininterrompue de catastrophes potentielles qui ne se produisent pas, et ranger la phrase « Ça se passe bien » du côté des joyeuses anomalies !

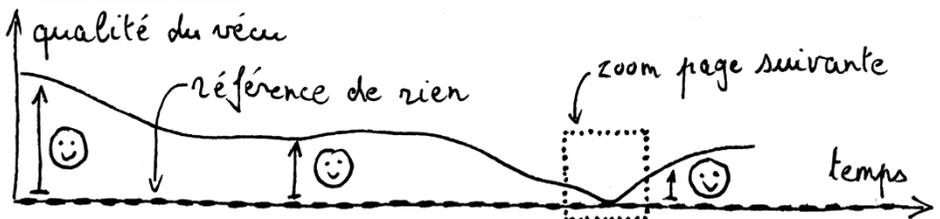


2. Changer de référentiel : tout compte en positif

- Auparavant, mon bonheur était circonstanciel : fonction du niveau (et de la variation du niveau) de certains critères, en référence à une norme sociale arbitraire vissée à mon esprit...



- Imposant une réalité trop éloignée des références implicites, la traversée de la vulnérabilité m'a contraint à changer de logiciel. Je me suis défait des convenances et des exigences et me suis rangé à une autre règle : « Tout compte en positif ».

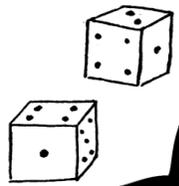


Alors, le petit filet de vie n'est plus « insuffisant, comparé à ce que je perçois comme normal », mais « matière à réjouissance, comparé à rien ».

Alors, je peux apprécier à sa juste valeur chaque instant qui m'est donné.

X. *Les dés de Luc*

Chaque fois qu'il monte dans sa voiture, Luc jette deux dés sur un plateau du tableau de bord : « $4+2 = 6$! Plus 6 ! Génial ! ». Et il démarre. Le chiffre va s'ajouter à un compte virtuel. Il se moque bien des chiffres... Ce rituel l'habitue juste à se réjouir du « 2 » comme du « 12 »



3. *Rendre grâce pour chaque instant qui nous est confié*

C'est cela : rien n'est dû, mais tout est don. Don renouvelé, par grâce, à chaque instant. Il y a de quoi remercier, non ? Christiane Singer nous y invite, en tous cas (DE) : « Rien ne nous est dû sur cette terre ! L'organe de gratitude a été mutilé par notre modernité. Il faut le refaire surgir, sinon nous sommes en permanence des affamés ».

Pour se prémunir de la contagion de la vision occidentale. Il est bon d'avoir des rituels de rappel. Chaque matin (ou presque !), je me réjouis pour cette journée qui m'est confiée. Et puis, je me promets de vouloir être digne de ce cadeau en contribuant au projet de Dieu. C'est une belle mission, qui me donnera, ce soir, le doux contentement du cœur. Et demain ? Si Dieu veut, on continue !

Revenons au zoom laissé en suspend tout à l'heure, car il dévoile le paroxysme de la grâce.

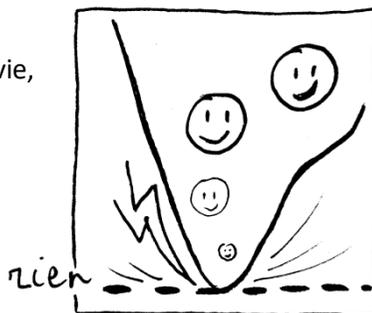
Quand, souffrant et affaibli,
je me réjouis sincèrement pour ma graine de vie,
si infime soit-elle,

plutôt que de me lamenter de sa petitesse,
il se produit un MIRACLE :

je suis rejoint par une joie pure :

la joie de l'humilité, la joie de la justesse ;
la joie de la rencontre avec l'intime de Dieu ;
la joie du rien qui dévoile le Tout.

Une joie tellement plus grande que la joie satisfaite du temps où j'avais tout.



4. La joie dans le vide, preuve de Dieu

« La joie du rien qui dévoile le Tout » ? Explication :

- A l'arrêt dans ma vie, alors que rien ne justifierait un quelconque contentement (pas de projets porteurs, pas de reconnaissance, pas de relations humaines, pas d'horizon...), je me surprends à ressentir une joie subtile.
- Observant cette joie, pour laquelle aucune cause humaine ne transparait, je n'en vois d'autre source que Dieu lui-même...
- Et alors s'amorce une sorte de phénomène d'emballage : avoir senti l'amour de Dieu baigner mon orteil me fait vaciller d'émotion, et c'est tout entier que je tombe dans Son bain d'amour !
- en somme,
 - ressentir la plénitude quand tout l'annonce (la réussite sociale, être auprès d'un être aimé par une belle nuit d'été)... on croit ressentir Dieu, mais le doute est légitime : est-ce bien Dieu que je ressens, ou une plénitude humaine circonstanciée ?
 - ressentir la plénitude au fond du trou, là, c'est voir Dieu !



5. En dessous de rien...

Dans la maladie, malgré une féroce attitude positive, les fortes limitations peuvent donner la sensation de passer en dessous de « rien » (avec les douleurs oppressantes et continues, ou la dépression, par exemple). On touche à l'insupportable... Là, il n'y a pas grandes paroles humaines à avancer... ☹

- garder vive l'idée de l'espérance ?
- savoir que le mal, fourbe qu'il est, aime laisser croire à sa victime qu'il s'installe pour toujours ; alors que tout passe ?
- consentir à l'absurde²⁰ ?
- offrir ses souffrances²¹ ?
- patienter ?
- convoquer les souvenirs heureux du passé et les rendre « présents » ?
- ...
- (silence, prière)

²⁰ cf. « G.1.d - Des événements parfois authentiquement absurdes », dans ce chapitre

²¹ cf. « D.4.b - Souffrance vécue en Christ et salut du monde », dans ce chapitre

6. *Quand la prière de demande dérape*

La survenue d'un événement contre lequel ni la médecine ni les assurances ne peuvent nous protéger nous déconcerte, car cela n'est pas prévu par notre imaginaire d'occidental. Alors, il nous apparaît que c'est à Dieu, garant ultime de notre tranquillité, que revient le rôle de faire à nouveau coïncider la réalité avec notre imaginaire. Car enfin, si la réalité a fait fausse route, il est bon que Dieu la remplace dans ce que nous percevons comme son axe naturel !

Que Dieu ne puisse pas s'occuper de toute la misère du monde, c'est bien compréhensible : elle est tellement colossale... Mais ne serait-il pas bon de garder propre un petit coin de l'humanité (ne serait-ce que pour Sa satisfaction à Lui) ?

La prière à ce dieu « assurance tout risque », qui supplée aux éventuelles carences de notre système, m'apparaît comme une corruption de Dieu.

Et d'ailleurs, très souvent, le résultat est décevant, menant soit à un découragement soit à une dévotion plus grande encore (« M'enfin ! Il va bien finir par donner ! »).

{FG} va plus loin : « "Que le Christ descende maintenant de la croix, pour que nous voyions et que nous croyions" (Mc 15,32). Or, il est sur la croix justement à cause de son obéissance à Dieu. Nous vivons sans cesse la même méprise : nous réclamons d'être libérés de la croix, et nous demandons comme signe de la présence de Dieu à nos côtés que la croix disparaisse de nos vies. Or, nous ne pouvons progresser que par mode de mort et résurrection. Ainsi, nous demandons au Christ de nous donner exactement le contraire de ce qu'il vient nous donner. Cela revient à lui demander que sa volonté ne s'accomplisse pas dans nos vies ».

Mais, me répondra-t-on, la prière de demande est bien une forme de prière ajustée, validée par le fameux : « Demandez et vous recevrez ! » (Mt 7,7).

Dans *Face à la souffrance*, Guy Gilbert se positionne ainsi : « Quand à la prière de demande, elle n'est jamais inutile. Dieu l'exauce toujours pour notre bien. Mais Lui seul connaît notre bien ». De fait, il est bien écrit : « Demandez et vous recevrez », et non pas « Demandez et vous obtiendrez ». On reçoit, mais ce qu'on reçoit n'est pas forcément ce qu'on a demandé...

Et l'écart... mon Dieu, comme il est précieux, l'écart entre nos demandes terrestres et ce que l'on reçoit²² ! Le texte ci-dessous, rédigé par un groupe d'handicapés d'un institut de rééducation à New-York exprime magnifiquement cet écart. Si on sait accueillir ce qui nous est donné, quelle voie ça ouvre !

J'avais demandé à Dieu la force pour atteindre le succès
Il m'a rendu faible, afin que j'apprenne humblement à obéir.
J'avais demandé la santé pour faire de grandes choses
Il m'a donné l'infirmité pour que je fasse des choses meilleures.
J'avais demandé la richesse pour pouvoir être heureux ;
Il m'a donné la pauvreté pour que je puisse être sage.
J'avais demandé la puissance pour obtenir l'estime des hommes
Il m'a donné la faiblesse afin que j'éprouve le besoin de Dieu.

J'avais demandé toutes les choses qui pourraient réjouir ma vie ;
J'ai reçu la vie, afin que je puisse me réjouir de toutes choses.
Je n'ai rien reçu de ce que j'avais demandé ;
Mais j'ai reçu tout ce que j'avais espéré.
Presque en dépit de moi-même,
Les prières que je n'avais pas formulées
Ont été exaucées.
Je suis, parmi les hommes.
Le plus richement comblé !

Tout ça me permet de rejeter les stéréotypes d'une vie réussie selon les standards de la modernité, pour m'ouvrir au décalage de la grâce, et accueillir la voie de croissance proposée par l'Évangile.

²² si on veut adopter les termes définis dans « Il – D'un paradigme à l'autre », on exprimera ce décalage ainsi : on demande depuis le paradigme de la validité, et on reçoit dans le paradigme de la vulnérabilité

Etant donné que je ressens en moi la prédation de l'esprit du monde, toujours à l'œuvre pour m'attirer vers la prière de {sécurité / dû / conformité à mes attentes}, je pratique peu la prière de demande. A la place, je me tourne vers des formes qui renforcent en moi la propension à l'abandon en confiance :

- Guy Gilbert (Face à la souffrance) : « vous appelez sans cesse Dieu à votre secours "aie pitié de moi", "sauve moi" [...] il ne faut pas geindre, sinon le Dieu que vous priez vous réduira à un être perpétuellement assisté. [...] Toujours supplier Dieu tue la joie. Il faut dire "je t'aime" » ;
- « Ma grâce te suffit » (2 Co 12,9). Si la grâce du Seigneur me suffit, la seule chose que je peux demander, c'est d'avoir cette grâce. Mais, étant croyant, je sais que cela est acquis. Alors, la prière devient une fête : « Seigneur, je viens auprès de toi, dans le coin chaud de mon cœur, au contact de ta grâce-qui-me-suffit ».

Dt 30,19 : « Je mets devant toi la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction. Choisis donc la vie ».

Longtemps, j'ai cru à une formule magique de coaching : en choisissant la vie, en choisissant de m'activer, je m'attendais à voir mon élan validé par une sorte de cure de jouvence. Mais choisir la vie,

- ce n'est pas nécessairement choisir l'énergie ;
- c'est choisir d'obéir aux grands principes de la vie, que Jésus est venu renouveler en se donnant par amour.

Alors, je goûte effectivement à la Vie ! Il se peut que, par heureuse conséquence, je reçoive énergie et santé, mais ça n'est pas ça qui est promis.

J'ajoute que je perçois, malgré tout, la beauté de prière de demande :

- demander, c'est s'ouvrir à Dieu. Expression d'humilité, attitude de fils ;
- demander, c'est poser un acte de foi ;
- demander, c'est professer que Dieu me veut heureux ;
- demander implique de formuler, donc de clarifier un désir ;
- etc.

7. *Placidité du quotidien*

Le passage de l'Évangile sur Marthe et Marie (Lc 10,38-42) me donne à voir la différence entre la paix du « bien » et l'agitation du « mieux ». Marie a choisi la « bonne » place :

- pas la « meilleure » (qui nous inviterait à nous agiter pour toujours trouver le meilleur qui nous nargue depuis au-dessus du bon ; et, par suite, l'encore-meilleur au-dessus du meilleur, etc.) ;
- mais la « bonne », en ce qu'elle vibre en nous. Choisir simplement le « bon », c'est se donner le temps de le goûter, tandis que le meilleur, dans sa quête infinie, ne se goûte jamais.

Quelques phrases en vrac, dans l'idée de faire bien chaque jour, l'un après l'autre²³ ; l'un et l'autre étant inscrits dans le large projet de Dieu :

- {BD} : « Reprendre goût à ces humbles tâches de notre humble condition, ne cherchant plus à fuir la simplicité, la pauvreté du labeur quotidien ».
- {BD} : « Aller à son rythme, au rythme de la raison des choses, au rythme du Créateur. Il a mis en nous comme une temporalité vivante : jours, saisons, années, siècles. Dieu ne nous pressurise pas dans le cadre du temps : il nous donne d'y habiter la terre, en faisant de chaque instant celui de l'éternité ».
- Notre Père inversé, traduit d'après José Maria Rodriguez Olaizola s.j. : « Engage-toi pour mon Règne à chaque pas que tu fais ».
- Notre Père (pas inversé 😊) (Mt 6,11) : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour ».
- Ps 2 : « Beaucoup demandent : "Qui nous fera voir le bonheur ?" [...] Dans la paix moi aussi, je me couche et je dors, car tu me donnes d'habiter, Seigneur, seul, dans la confiance ».
- *Bréviaire du colimaçon* (Jacqueline Kelen) : « tout un voyage, toute une vie, pour que le pèlerin trouve au fond de son être l'Image divine et la déploie ».

²³ cf. chapitre « II – C.3.b - Vulnérabilité : la base, c'est bien »

G. Un nouveau rapport à l'événement

1. Les événements sont tous mystérieusement positifs

a) Dieu fait feu de tout bois

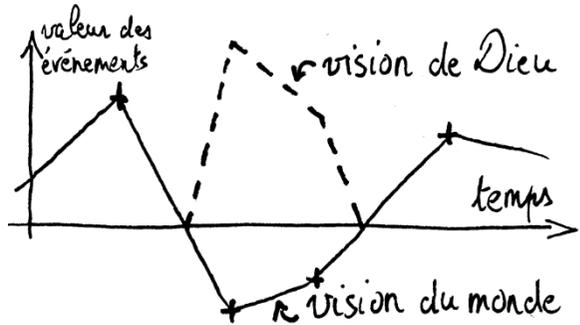
Le mental inquiet de l'être humain a tendance à consacrer beaucoup d'énergie à anticiper les retombées, positives ou négatives des événements qu'il traverse²⁴, pour un résultat souvent décevant...

Si le résultat est souvent décevant, c'est notamment car, comme l'illustre le conte ci-dessous (dont je ne trouve plus les références), l'attendu négatif rebondit en positif autant que le présupposé positif se révèle négatif :

« Il a fait un temps pourri, ce printemps (*chance, pas de chance, allez donc savoir*), de sorte qu'en juin, le cerisier du jardin, ploie sous le poids de belles cerises charnues (*chance, pas de chance, allez donc savoir*). Jean y monte pour les cueillir, mais il chute et se casse la jambe (*chance, pas de chance, allez donc savoir*). Le lendemain, un recruteur passe en ville : la guerre est déclarée, et tous les hommes valides sont réquisitionnés. Jean y échappe (*chance, pas de chance, allez donc savoir*), etc.

Alors, inutile de s'alarmer ou de s'extasier : faisons simplement au mieux avec ce qui nous arrive...

Mais la vision chrétienne nous amène plus loin : Dieu fait feu de tout bois. Il n'est pas d'événement qui ne puisse amener à une croissance. D'ailleurs, ce sont même souvent les événements aux apparences les plus négatives qui s'avèrent les plus féconds, selon le paradoxe auprès duquel nous nous sommes attardés plus haut²⁵.



²⁴ nous parlons dans ce chapitre de l'événement comme de ce qui advient, qui fait irruption dans nos vies

²⁵ cf. « B.2 - La fêlure et la lumière », dans ce chapitre

b) Vive l'alternance

Dans bien des domaines, c'est l'alternance et la diversité qui constituent la trajectoire la plus souhaitable (une biodiversité riche est meilleure qu'une monoculture ; la succession de la pluie et du soleil fait pousser les plants, etc.). De même, pour les événements de nos vies :

- puisqu'on ne déploie sainement notre grandeur qu'en proportion de notre conscience d'être petit²⁶, on peut mettre à profit les temps difficiles pour intégrer sa vulnérabilité, ses limites, « dilater » sa petitesse...
- puisque « nos forces ne prennent sens qu'à se dépenser pour la charité » ({CV}), on peut s'efforcer de rester dans une saine puissance lorsque les forces sont là.

Mais il y a aussi moyen, malheureusement, de faire mauvais usage de chacun des états : alternativement alimenter sa frustration d'être faible et s'enorgueillir de sa puissance... Tout dépend donc de comment on vit les choses.

c) Le bien, le mal... tout dépend de comment on le vit

Il est nécessaire de dire quelques mots sur ce « tout dépend de comment on vit les choses ». Mais je m'y lance comme on marche sur des œufs, car le sujet est sensible. Deux écueils, et je commence par eux :

- Le relativisme : le bien et le mal en viendraient à être des notions relatives... Il ne s'agit pas de mettre mal et bien dans la même tambouille, mais de constater que, parfois, par grâce, même le plus grand mal peut se retourner en bien ;
- Le quand-on-veut-isme : « tout dépend de comment on vit les choses » ? Il y a de quoi écraser sous la culpabilité celui qui vit mal une situation. Cela revient à dire : « si tu vis mal, ça ne vient pas de la situation, mais de toi-même, gros nul ! ». Alors s'il est bon d'essayer de bien vivre chaque situation, il est encore meilleur de s'autoriser à mal vivre une situation (et même si on vit mal le fait de mal vivre le fait qu'on vive mal la situation, c'est pas grave : rien n'est grave 😊) !

Ces deux écueils identifiés, convoquons la mémoire d'Etty Hilsom et d'Edith Stein pour voir combien le « choix » (par grâce) de bien vivre une situation profondément mauvaise peut donner des fruits savoureux. Déportées en camps de concentration nazis, elles ont gardé une flamme d'amour incroyablement vive en elles :

²⁶ cf. chapitre « II – D.3.b - La position forte : 100 % vulnérable »

- Berta Weibel (*Edith Stein, prisonnière de l'amour*) : « Sœur Bénédicte allait au-devant des femmes pour leur apporter aide, consolation et réconfort, comme un ange, s'occupant de la toilette, de l'alimentation et des soins de petits enfants [...] abandonnés depuis des jours. Elle donnait le témoignage d'un amour immense qui a frappé d'étonnement tout le monde » ;
- {EH} : « L'acte de résistance spirituelle d'Etty Hillsum est de garder Dieu, garder l'idée de la poésie de la vie, garder l'idée de la lumière, dans le non-sens le plus absolu. Elle a essayé d'insuffler autour d'elle cette petite lumière au cœur des ténèbres. [...] Elle sait qu'elle va mourir, mais elle est prête. Elle accueille une part d'éternité au sein de sa finitude »...

Alors oui, par grâce, même dans le pire du pire, ... il y a la Vie...

d) Des événements parfois authentiquement absurdes

Cette histoire d'événements d'apparence négatifs qui provoquent une croissance bénéfique, elle donne vite envie de croire que les événements se produisent *pour une raison donnée*. Idée selon laquelle ce qui nous arrive est délibérément orchestré par « la vie » (voire même par Dieu), pour nous faire progresser. C'est une idée répandue, mais je ne la partage pas.

La prétendue preuve avancée est souvent celle-là : « ça n'est pas pour rien que ça lui arrive : il a justement à progresser dans ce domaine ». Mais enfin ça n'est pas une preuve ! Car nous avons tous à progresser dans tous les domaines ! Le pilote de Formule 1 Hamilton avait-il moins besoin de progresser que Schumacher, pour que ce soit ce dernier qui soit touché par un accident de ski ? Quant à Senna, mort dans sa monoplace, était-il le seul pilote à devoir « progresser » de cette manière ? Cette croyance :

- est culpabilisante : « Faut-il que je sois mauvais pour que le sort s'acharne sur moi ? ». L'humanité n'a-t-elle donc pas évolué depuis qu'elle considérait les pestiférés ou les aveugles comme des pécheurs ?
- peut mener à l'orgueil : celui qui ne traverse jamais d'épreuve peut avoir l'impression qu'il a atteint la perfection.

Cela dit, il reste vrai que certaines pratiques dangereuses peuvent entraîner des événements qui nous incitent à y renoncer. Celui qui mange trop gras risque davantage l'infarctus que celui qui mange équilibré.

Mais bien souvent, nous subissons les conséquences de la mauvaise pratique d'un autre que nous (un chauffard ivre renverse un enfant, une usine chimique rejette des polluants dans l'atmosphère, etc.).

Bref : vouloir donner du sens à ce qui nous arrive est une bonne chose, si l'on accepte que parfois, il n'y a pas proprement de sens : parfois, c'est humainement absurde.

Abraham, se voyant demandé de sacrifier son propre fils, a vécu l'absurde (il est vrai que le sacrifice d'enfants était courant à l'époque, mais quand même : pour Abraham et Sara, désormais vieillards, c'était gâcher la chance d'avoir l'innombrable descendance promise). Il se trouve que *l'absurde*, clément, a suspendu son entreprise et qu'Abraham a retrouvé son fils, mais il a bel et bien mené son fils au sacrifice.

Et parfois, oui, *l'absurde*, étourdi, poursuit son funeste geste et le drame se produit.

Job a également vécu l'absurde : comment cet homme droit et bon à tous égards pouvait-il se voir accablé de malheur ?!

L'absurde est un mal sans source, donc un mal contre lequel on ne peut se prémunir. Cette impossibilité de maîtrise froisse l'esprit du monde occidental dans lequel nous baignons. Ainsi, nous tendons à refuser l'absurde.

Pourtant, accueillir l'absurde a quelque chose de libérateur. Abraham, au moment de monter sacrifier son fils, a pleinement consenti à l'absurde. Ayant consenti à sa plus grande peur, il était libre de tout²⁷. Job, voyant sa vie se déliter, consent également à l'absurde (Jb 1,21) : « Nu je suis sorti du ventre de ma mère, nu j'y retournerai. Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris : que le nom du Seigneur soit béni ! ».

Alors, oui à l'attitude volontaire qui consiste à trouver une source à nos souffrances pour mieux les transformer en chemin de croissance, mais pensons à intégrer, comme opportunité de croissance, celle qui consiste à accepter sereinement l'irruption de l'absurde.

²⁷ cf. « D.2 - La divine libération de l'abandon », dans ce chapitre

2. *Les événements se rient des statistiques*

La notion d'absurdité introduite plus haut, présentée comme un « mal sans source », donne envie d'explorer davantage la question du déclenchement des événements. Si l'absurde est l'événement imprévisible par excellence, la survenue de tout événement comporte une part d'imprévisible.

Résistant à cette observation, notre imaginaire collectif assoiffé de rationalité a créé la *statistique*. Et c'est vrai, la statistique prédit la survenue d'événements, mais elle y parvient en s'appuyant sur un grand nombre d'échantillons : nous pouvons savoir à peu près combien de naissances auront lieu l'an prochain en France, mais savoir si Manon ou Manuela tomberont enceintes, la statistique est bien en peine de le dire...

Vraiment, l'outil « statistique » ne vaut rien à l'échelle d'une vie, tout comme on n'utilise pas une moissonneuse-batteuse pour cueillir une rose. A l'échelle d'une vie, tout est de l'ordre de l'*événement* : la survenue de l'évènement est d'une puissance qui balaie les statistiques.

Non seulement l'outil statistique a indûment envahi des espaces où il n'a rien à faire, mais en plus il brise l'espoir dans ces espaces : armé de l'esprit des statistiques,

- je fais mes propres estimations (voyons... un grand saladier : je mets vingt CV sans réponses, j'ajoute une expérience professionnelle désastreuse, je multiplie par deux je retiens un... Conclusion : je ne retrouverai jamais de boulot) ;
- j'extrapole à partir de mon vécu (à cinquante ans, je n'ai pas trouvé la femme de ma vie ; il n'y a aucune raison qu'elle se présente à l'avenir) ;
- je transpose à ma vie ce que me disent les sociologues et statisticiens (mes quatre grand parents ont eu un cancer de la gorge ; pour moi, c'est réglé !).

Non de non ! Et la grâce, alors ?! A l'échelle d'un individu, l'improbable a autant sa chance que le probable. La surprise que l'évident. L'évènement, bon sang de bois ! Ça survient quand on ne l'attend pas, à rebours des statistiques. C'est quelque chose, ça, l'évènement !

Alors, j'essaie de m'en tenir à une mentalité « événement » plutôt qu'une mentalité « statistique », pour le pire comme pour le meilleur ! 😊

3. Les événements rendent plus fort

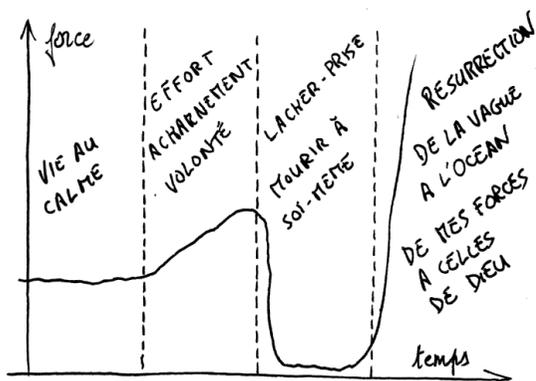
On connaît la célèbre maxime de Nietzsche : « Ce qui ne me tue pas me rend plus fort ».

Si j'adhère à cette phrase, ça n'est certainement pas sur le plan humain. D'un point de vue strictement humain, nombre d'événements qui m'ébranlent laissent des traces (séquelles physiques, stress post-traumatique, etc.). Je ne me sens pas plus fort... Cette phrase serait un réconfort trompeur pour ceux qui sont dans l'épreuve ? Peut-être... en tous cas, en glorifiant la force de celui qui ne meurt pas, elle reste en amont d'un point de bascule réellement salvateur.

Pour que cette phrase me parle, il me faut aller plus loin, et affirmer que c'est ce qui tue qui rend plus fort. Je me place alors non plus sur le terrain strictement humain, strictement physique, mais sur le terrain spirituel.

Comment la mort pourrait-elle me rendre plus fort ? Par le processus de résurrection qui suit chaque mort que je traverse. En réalité, ce n'est pas mon petit être physique qui est plus fort (on l'a dit : il est diminué), mais mon être spirituel.

Avec la dépression, je suis, d'une certaine manière, mort à moi-même. Mais cette mort était un passage nécessaire²⁸ (un peu comme une mue, ou une chrysalide) pour pouvoir découvrir la présence de Dieu en moi. Alors, oui, ce nouveau « je » est plus fort : il ne compte plus uniquement sur ses petites forces humaines,



mais aussi sur les forces qui viennent du lien à Dieu (2 Co 12,10 : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort »). Cela vaut même pour la mort au sens propre : une fois ressuscité, on prend part à l'Amour infini qu'est Dieu. Nous sommes alors éternellement forts !

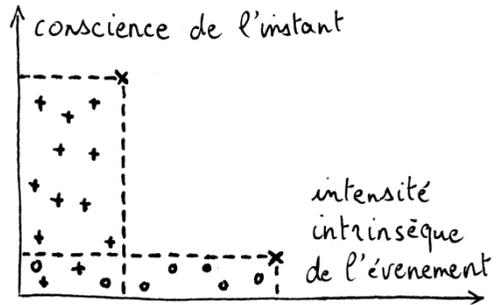
²⁸ aurais-je pu faire l'économie de ce passage ? cf. « B.2 - La fêlure et la lumière », dans ce chapitre

4. Sobriété et conscience

Je voudrais partager une dernière attitude : prêter à l'événement – et plus généralement à tout ce que nous vivons – l'intense attention qu'il mérite.

A quoi ça sert d'accumuler les situations pourvoyeuses de joie si on ne prend pas le temps d'éprouver cette joie dans son entier : sa portée, sa substance, son ampleur... Que me dit cette joie ? Sur quel secret de la vie s'appuie-t-elle ? De quoi témoigne-t-elle ? De Dieu ? De l'amour ? De la sincérité ? De la générosité ?

Je me rends compte qu'une petite chose vécue pleinement peut donner un sentiment de joie plus grand qu'un événement exceptionnel, mais dont mon cœur néglige la portée (il s'agit de comparer l'aire des rectangles !).



En ce jour de basse énergie, j'aurai eu une activité bien faible : principalement, j'aurai envoyé à une bonne amie qui souffre un petit colis dont, je l'espère, la réception lui sera agréable.

- Dans ma vie d'avant, j'aurais à peine ressenti de la satisfaction pour cette action, qui aurait été perdue au milieu de l'activation de mes journées.
- Désormais que mon esprit fatigué ne cherche plus à s'agiter tous azimuts, je savoure chaque miette de bonheur que m'apporte cette petite attention, je m'étonne à en entendre des échos persistants en moi, longtemps après avoir déposé le colis à la poste.

On voudrait mettre des mots scientifiques, on parlerait d'efficacité : optimisation de la quantité de bonheur par unité d'énergie dépensée !

D'autres exemples :

- on n'en finit pas d'expérimenter combien manger une tartine beurrée en prenant le temps d'en ressentir les saveurs, en rendant grâce pour la tartine, en prenant conscience de la responsabilité que donne cette énergie qu'on s'accapare, etc. donne un contentement plus grand que de se gaver de sucreries ;
- on peut être étonné de la qualité d'une rencontre lors d'un repas en silence (sensibilité au regard, aux détails du langage corporel) ; tandis qu'une soirée bruyante, saturant l'air de ses excès, laisse souvent une impression décevante...

H. Conclusion

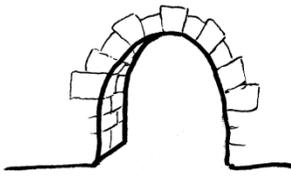
C'est bien beau, tous ces apprentissages²⁹, mais comme je le disais en introduction générale, je ne parviens pas à retrouver la santé et l'énergie...

Sur le plan individuel, rien de bien grave : j'ai désormais les outils pour accepter à peu près sereinement ma condition. Mais sur le plan collectif, ce n'est pas facile à vivre au quotidien... Insatisfaction...

Et puis, je pressens que ce que j'ai traversé n'est pas sans rappeler, à un rapport d'échelle près, certains aspects de la crise actuelle de notre société, et que le petit être « tombé du monde » que je suis dispose désormais d'un point de vue qui pourrait bénéficier à ladite société.

Alors, abordons donc le deuxième chapitre, qui développe une analyse sociétale de la vulnérabilité...

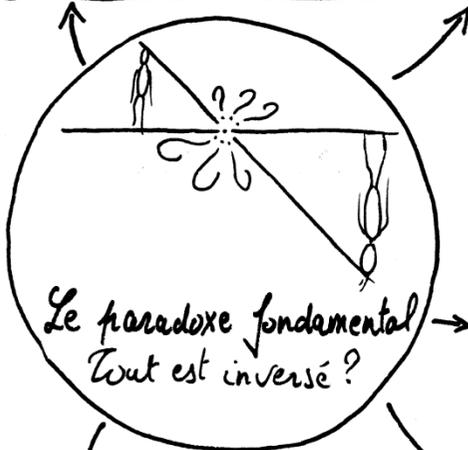
²⁹ apprentissages synthétisés dans le synopsis page suivante



La grâce de la limite
Les belles choses inattendues
auxquelles la limite mène



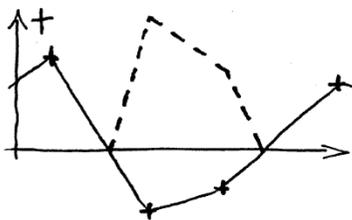
Un nouveau point fixe
Dieu, appui
indéfectible



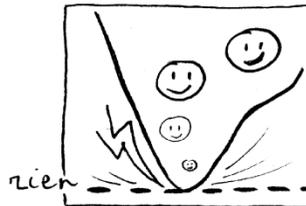
Le paradoxe fondamental
Tout est inversé?



La substance de mon être
Le moi, le soi, le toi,
le divin, la personne...



Un nouveau rapport à l'événement
Le paradoxe, ici aussi,
retourne tout !



Tout est grâce
Changer de référentiel
& se rejouer de tout

II – D'un paradigme à l'autre

A. Introduction

Après avoir sondé les merveilles insoupçonnées de la vulnérabilité sur le plan personnel, l'envie s'est fait sentir d'avoir un œil plus sociétal sur ce sujet.

Il est possible que mon développement t'apparaisse parfois irritant ; alors, avant d'aller plus loin, je prends soin de compléter mon introduction avec trois petits paragraphes... Merci de repenser à eux à chaque fois que la perplexité t'envahira ! 😊

1. *Rudesse ?*

Je voudrais que ce texte ne paraisse ni jugeant, ni culpabilisant. Cher lecteur, crois bien à ma sincérité et accepte mes excuses s'il te choque par-ci par-là. Souvent, celui qui se sent marginalisé réagit avec le cynisme de l'opprimé : depuis les invectives des mouvements féministes radicaux jusqu'aux bombes des terroristes, la souffrance s'exprime souvent avec des emportements excessifs... Je crois que je ne fais pas exception. J'aurais pu polir les rugosités de mon ressenti. Mon texte y aurait gagné en académisme et en lisibilité, mais il y aurait perdu en authenticité et en invitation au décentrage. Un jour peut-être, j'aurai les idées suffisamment claires. Pour l'instant, je préfère être brut que vide !

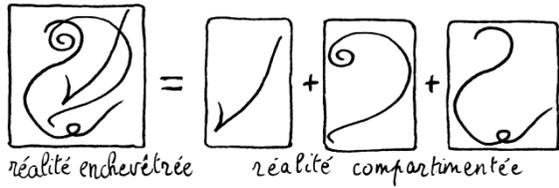
2. *Le particulier mène-t-il au général ?*

Nulle intention de ma part de vouloir généraliser à partir de mon vécu : chacun a son histoire, et ce qui fait sens pour moi est potentiellement absurde pour toi. Seulement, il est souvent éclairant de *politiser* les vécus individuels : de lire dans les observations individuelles les symptômes de dysfonctionnements collectifs...

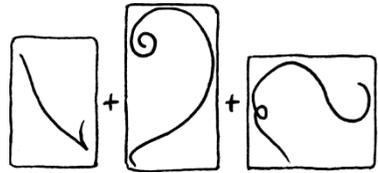
3. La catégorisation

Une distinction « valide » / « vulnérable » ? On me dit de me méfier des classifications, qui mettent des étiquettes aux gens et enferment ensuite ces mêmes gens dans les espaces assignées à leur étiquette.

C'est un conseil sage ; mais, je crois que représenter les choses de manière scindée est parfois utile :



- ça permet d'y voir un peu clair : circonscrire et différencier les éléments en présence ; comprendre les interactions entre eux¹.
- ça permet aussi, pourquoi pas, d'imaginer modifier l'un ou l'autre de ces éléments, et d'estimer l'effet produit...



Lecteur, crois-tu pouvoir te laisser aller à jouer le jeu, et voir ce qu'il peut ressortir de cette vision compartimentée ?



D'ailleurs c'est particulièrement utile pour notre sujet : sans distinction, pas de béatitudes ! De fait, Jésus ne se gêne pas pour parler de « ceux qui pleurent », des « pauvres de cœur », de « ceux qui peinent sous le poids du fardeau »...

Cependant, quelques précautions :

- toute catégorisation crée des stéréotypes caricaturaux. Gardons à l'esprit qu'on est chacun un *mélange* de substances
- après avoir scindé, je réassemble : la Cordée, détaillée dans le troisième chapitre, est précisément un lieu où cette catégorisation « valide » / « vulnérable » est caduque, dans le sens où tout le monde y est plus ou moins vulnérable ;
- il est de la responsabilité de l'*intelligence* d'analyser les mécanismes, les subtilités et les dérives des structures humaines qui influencent ce que nous sommes, chacune, chacun. Mais il est, de manière bien plus prégnante, de la responsabilité du *cœur* d'aimer chacune et chacun dans sa singularité, indépendamment de toute catégorisation réductrice.

¹ dans notre passé esclavagiste, si une rhétorique habile avait gommé toute distinction entre maîtres et esclaves (« allons allons, nous sommes tous des êtres humains »), l'esclavage existerait toujours

Analyser n'est pas juger. Alors, ma tête analyse, mais surtout, mon cœur aime (ou veut aimer) !

Et puis, il faut bien que j'assume une chose : si ma vulnérabilité me fait souffrir, c'est que je suis un pur produit du monde de la validité, avec notamment son tropisme du *faire*². Ça coince, ça frotte en moi. Si bien que ce que je dénonce parfois avec véhémence est avant tout un combat qui se joue au plus profond de moi-même. Pour autant, ai-je tort de croire que je ne suis pas le seul impacté par ces enjeux ? N'est-ce pas le grand mérite des âmes tortueuses, cherchant à comprendre les ressorts de ce qui les tourmentent, de mettre en lumière des dysfonctionnements collectifs ?

4. Ce dont on va parler

On part pour quatre sous-chapitres :

- Le premier nous servira à poser les bases de la validité/vulnérabilité au niveau sociétal ;
- Le deuxième décortiquera plus en détail la nature de ces deux substances ;
- le troisième apportera les lumières d'une approche temporelle du sujet ;
- le quatrième proposera des pistes opérationnelles.

Si vous voulez bien me suivre...

² avec, également, sa soif de reconnaissance si marquée. D'ailleurs : j'en viens à me demander si je ne vais pas chercher ma gloire en me servant du business de la vulnérabilité. Si c'est le cas, ça craint : c'est le comble de l'orgueil !

B. Défrichage initial

1. Intro

Ce sous-chapitre vise surtout à identifier les grands mécanismes en jeu dans notre affaire. « Souffrance », « joie », « profondeur », « validité », « vulnérabilité », « état individuel » et « paradigme sociétal » trouveront – si tout va bien – chacun leur place !

2. *Le nœud initial*

a) La vulnérabilité côté pile

M'enfin, c'est quand même pas rien, cette affaire ! Il y a :

- mon histoire personnelle,
- les inversions troublantes de l'Évangile,
- tous ces lieux autour de nous, dans lesquels se vivent, au milieu des situations chaotiques, des instants incroyables, d'une humanité ineffable :
 - l'Arche en France (anciennement Arche de Jean Vanier) ;
 - les compagnons d'Emmaüs ;
 - les unités de soins palliatifs (les récits sont édifiants : réconciliations, élans mystiques, paix reçues...) ;
 - les communautés implantées dans des lieux de grande pauvreté³ ;
 - etc.

Quiconque séjourne dans un de ces lieux – même en tant qu'observateur – est retourné en peu de temps par la réalité magistrale qu'il expérimente.

- les nombreux livres qui témoignent d'une traversée de la maladie (je viens de finir *Un cœur joyeux*, de Louis Bouffard), et qui expriment une joie dans l'épreuve qui fait « bugger » notre cerveau formaté selon les principes du monde...

On peut, de manière synthétique, dégager deux effets positifs de la vulnérabilité sur le vulnérable :

- elle valorise l'approfondissement de l'être, la rencontre de l'âme, la profondeur spirituelle, dont on a beaucoup parlé dans le premier chapitre de ce livre (« Appris en chemin ») :

³ cf. « B.3.c.3 - Ces deux paradigmes dans la littérature » de ce chapitre : colonne de droite, mais on peut aussi renvoyer aux récits de mission des petites sœurs de l'Agneau, ou encore à *Des Fleurs en enfer* (Luc Adrian), et tant d'autres...

- {IS} : « Nous faisons l'expérience, dans la vulnérabilité humaine, de la grandeur, de la profondeur, de l'épaisseur humaine de la richesse intérieure de beaucoup de personnes en souffrance » ;
- {VE} : « un profond retournement de l'être à travers un renversement du regard, des valeurs et du sens, une métanoïa » ;
- elle favorise un climat collectif d'interdépendance et d'entraide (j'en ai peu parlé dans ce livre, étant donné que ma situation de santé ne le favorise guère, mais il est tout aussi important que le premier niveau).
 - {VE} : « La conscience de l'enracinement dans un socle ontologique commun de vulnérabilité produit une autre approche du collectif : [...] le surgissement d'une intelligence collective ancrée, d'une part dans la reconnaissance et la rencontre des vulnérabilités, et d'autre part dans la nécessité de se rassembler pour œuvrer ensemble ».

Tout cela, politiquement correct mis à part, donne envie d'affirmer que la vulnérabilité au sens large apparaît comme désirable, car les personnes approfondissent leur vie intérieure et intensifient leur interdépendance relationnelle non pas *malgré* leur vulnérabilité, mais *grâce* à leur vulnérabilité.

{IS} appuie mes élucubrations hérétiques envers l'ordre valide : « La vulnérabilité est systématiquement présentée comme une situation dont il faut s'extraire et que l'on doit combattre. Nous soutenons qu'il est possible de l'aborder de façon plus réaliste et plus positive ».

Bref, l'envie d'écrire, un peu naïvement : « Vive la vulnérabilité ! » se fait sentir...

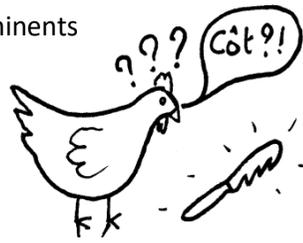
b) La vulnérabilité côté face

« Vive la vulnérabilité ! » ?! On aura tôt fait de m'accuser de faire usage de la si laide Novlangue du roman *1984*. Ou encore, on me suggèrera que la souffrance que j'endure doit être bien confortable pour que de telles idées me viennent, et que jamais les silences étouffés d'une femme terrorisée par son mari violent ni le regard hagard d'un des innombrables SDF de nos grandes villes n'exprimeraient de telles inepties.

Mais !

Mais si ce « côté face » de la vulnérabilité semble l'évidence même, que peut-on faire du « côté pile » ? N'a-t-il pas lui aussi une part de vérité ? Si oui, comment concilier les deux faces ?

Voilà une énigme devant laquelle même les éminents chercheurs de {IS} sont déconcertés : « Il est grand, le mystère de la vulnérabilité positive ! Qui pourra le penser sans le profaner ? Qui pourra le vivre sans le détourner ? ».



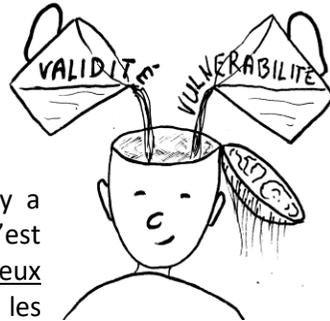
Laissons là cette énigme pour le moment, et allons creuser les concepts dont nous allons avoir besoin...

3. De quoi parle-t-on, au fond ?

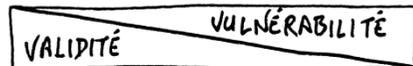
Dans la suite, deux mots seront à l'honneur : « vulnérabilité » et « validité »... Mais que cachent-ils en eux, ces mots ?

a) Deux choses qui me chiffonnent

Lorsque j'ai commencé à réfléchir au sujet de la vulnérabilité, je me suis souvent vu objecter : « Mais tu sais, Olivier, tout le monde est d'accord pour se dire vulnérable, mais il y a aussi en l'être humain une part de validité. C'est comme ça : on est un mélange de ces deux substances, à des proportions diverses selon les épreuves traversées, le moment de la journée, etc. Et c'est très bien comme ça ! ». Sous-entendu : « Tu t'attaques à un sujet qui n'en est pas un ; laisse donc chacun gérer sa vulnérabilité comme il l'entend ».



Cette vision, à la fois progressive et individuelle, me chiffonne. J'y reviens dans ce qui suit...



b) Validité-vulnérabilité en tant qu'état individuel

(1) Progressivité et effet de seuil

Le vulnérable est celui qui est confronté à une situation difficile, dans une multitude de domaines possibles : maladies physiques, psychiques, milieu socioculturel, âge, ressources économiques, sexualité, couleur de peau, etc⁴. Ce qui fait le vulnérable, c'est avant tout l'intensité et la persistance du ressenti : le *vulnérable* se coltine son affliction à longueur de temps, et ça, ça marque. Il a conscience de sa vulnérabilité.

⁴ cf. « E.4.b - Niveau 1 – humanité (inclusivité) » de ce chapitre : la roue de l'intersectionnalité

En somme, est vulnérable celui dont la vulnérabilité en est arrivée à constituer une part de son identité... Ceci m'amène à la première chose qui me chiffonnait, quelques lignes plus haut. Il y a là clairement un effet de seuil

VALIDITÉ

VULNÉRABILITÉ

que la vision progressive ne traduit pas. Ce seuil lointain est difficile à percevoir pour le valide qui ne l'a pas passé (de la même manière que des athées répondraient : « Oui, mais tu sais, l'amour, ça nous parle aussi » à un croyant déclamant sa foi en un Dieu-amour. Le croyant insisterait, un peu démuni : « Je sais bien, mais... C'est *autre chose*, ce dont je parle... »).

(2) Les mots en eux-mêmes

Plutôt que « fragilité », je préfère « vulnérabilité » :

- parce qu'il m'apparaît comme un terme moins connoté, plus subjectif, moins mesurable, et donc plus ouvert.
- et surtout, parce que ce qui est en jeu, c'est précisément cette *conscience de pouvoir être blessé*.

J'utilise le mot « validité » pour décrire celui qui n'a pas parcouru le chemin du vulnérable. C'est un terme à connotation positive, que je choisis à dessein : un terme à connotation notoirement négative (par exemple « recherche de toute-puissance ») aurait été plus convenu. Mais justement, tout le monde aurait été d'accord et ce livre aurait reposé en paix sur une étagère. En utilisant un terme positif, je demande : « ce mot ne convoie-t-il bien que lui-même ? N'y a-t-il rien qui pourrisse sous sa surface ? »



c) Le paradigme, ce qui flotte dans l'air

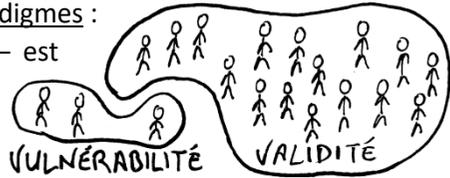
(1) Etat individuel et paradigme de société

Un paradigme, c'est, disons,

- une façon de faire société,
- également, un « ensemble faisant sens et valant comme modèle de référence » (site internet cairn.info).
- ou encore, c'est ce qui flotte dans l'air du temps. En cela, un paradigme conditionne insidieusement ce que nous sommes chacun (Bernanos : « Vous vous croyez libre vis-à-vis de la société devenue folle ? Ce n'est pas vrai : vous vivez comme moi, dans son air »).

Ici, nous mettrons en balance deux paradigmes :

- l'un – le *paradigme de la validité* – est dominant dans notre société ;
- l'autre – le *paradigme de la vulnérabilité* – y est marginal.



Le paradigme de la validité étant dominant, nous sommes inconsciemment amenés à en métaboliser les codes en nous. Ça n'est pas neutre !
Et c'est là la seconde chose qui me chiffonnait plus haut : on me présentait la validité/vulnérabilité en occultant cette approche liée au paradigme.

(2) Justement, qu'est-ce qui flotte dans notre air ?

Dit en quelques mots, car j'y reviens par la suite, il m'apparait que la modernité nous a enflés de toute part d'une vile tentation d'autonomie et de maîtrise (qui trouve d'ailleurs un terreau tristement fertile en nous) :

- idéologie : la publicité nous vante indépendance et puissance à longueur de temps,
- moyens matériels : chacun sa voiture, sa machine à laver, sa maison, etc...
- compartimentation sociale : les enfants sont à l'école, les malades à l'hôpital, les anciens à l'EHPAD, les valides entre valides...

Alors, sans forcément nous en rendre compte, nous vivons dans un air où il est courant de foncer, maîtriser, donner, refuser d'être aidé⁵, œuvrer, contrôler, organiser, résoudre, s'agiter, consommer à l'excès, être autonome, être complet, refuser les limites, refuser le spirituel, briller, avoir peur de l'échec, avoir peur de perdre, mettre des filtres sur les photos, vouloir et obtenir, ou bien vouloir et vouloir encore, réseauter, manigancer, accélérer, etc.

De l'autre côté, il y a un autre paradigme, dans lequel on accueille, accepte, demande, fraternise, prie, marche lentement, consent, est ce qu'on est, pleure et rit, tâtonne, essaie, se brûle, essaie encore, hésite, renonce, célèbre, s'encorde, avance ensemble, etc.

On peut bien se sentir *valide* dans le second paradigme ; le problème n'est pas là. C'est merveilleux, même : on aidera les frères de bon cœur (sûrement à charge de revanche quand les choses s'inverseront) !

⁵ cf. {E}, méditation « Ode à la fragilité assumée »

Bref, si quelque chose me chiffonne dans la validité, ce n'est pas dans le fait que, sur le plan individuel, untel ou untel se ressente valide. Ce qui me chiffonne, c'est que l'ambiance générale, l'air que nous respirons, le courant du fleuve dans lequel nous vivons, soit marqués par le paradigme de la validité.



(3) Ces deux paradigmes dans la littérature

Que je ressente des choses en moi, ça me convainc moi-même, mais guère plus ! Alors, convoquons des gens légitimes : Paul Nizan (*Antoine Bloyé*), Shane Claiborne ({SR}) et sœur Emmanuelle⁶ (qui nous parle des chiffonniers du Caire). Les trois comparent leurs observations :

- de la « bourgeoisie » (pour reprendre le terme choisi par Paul Nizan, mais disons plutôt : nos vies occidentales) – j’y vois le paradigme de la validité ;
- et des populations les plus pauvres qu’ils côtoient – j’y vois le paradigme de la vulnérabilité.

	Parad. de la validité	Paradigme de la vulnérabilité
Paul Nizan	« Dans les maisons bourgeoises alignées dans les rues vivent des habitants sédentaires que rien n’attache au monde. Les atomes humains perdus dans le vide de la vie bourgeoise s’associent pour oublier qu’ils ne sont qu’une poussière »	« les grévistes emportaient avec eux le secret de la puissance ; ces hommes sans importance emportaient loin de lui la force, l’amitié, l’espoir dont il était exclu . Ce soir-là, Antoine comprenait qu’il était un homme de la solitude, un homme sans communion. La vérité de la vie était du côté des hommes qui regagnaient leurs maisons obscures, du côté des hommes qui n’avaient pas "réussi". "Ceux-là ne sont pas seuls, pensa-t-il. Ils savent où ils vont..." »

⁶ <https://www.ktotv.com/video/00001135/soeur-emmanuelle>

	Parad. de la validité	Paradigme de la vulnérabilité
Shane Claiborne	« Les quartiers riches sont le foyer de forces démoniaques bien plus subtiles : l'apathie, la complaisance et le confort. [...] « Je connais assez de riches pour savoir que la solitude (dépression, suicide) est commune à trop d'entre eux pour être une coïncidence) »	« Les lépreux m'ont montré un aperçu de ce que Dieu avait en tête pour le monde : un peuple en marche qui donne naissance à une autre manière de vivre, une nouvelle communauté marquée par la compassion et l'amour. Leur survie dépendait de la communauté. L'Évangile était leur langage. Une telle idée m'était complètement étrangère dans la culture matérialiste de mon pays » « Ces personnes qui mouraient faisaient partie des gens les plus vivants que je n'avais jamais rencontrés »
Sœur Emmanuelle	« En France, je suis frappée que les hommes communiquent de moins en moins. Chacun vit pour soi , se fait une sorte de cercle où il y a quelques amis ; et puis c'est tout »	« Pourquoi avaient-ils cette exultation , ces enfants ? Pas de jouets bien sûr, ça n'existait pas. Je crois que c'est ça : il y avait une sorte de convivialité dans le bidonville. Tous les enfants jouaient ensemble avec un bout de ficelle un bout de bois, courraient à travers les ruelles en chantant, tout le monde applaudissait. Il y avait donc dans la communication quelque chose de tellement simple, mais fort, mais quotidien, on pourrait dire à chaque instant. Qui faisait que ça donnait sens à la vie à travers ses difficultés. Je sais pas ; on montait en cordée. C'est quelque chose de vivre en cordée. Avec des centaines et des milliers. Tout le monde se connaît, se sourit, s'interpelle »

4. *Souffrance et vulnérabilité*

Maintenant que les termes « validité » et « vulnérabilité » sont clarifiés, nous pouvons revenir à l'énigme énoncée plus haut.

Pour le développement qui suit, nous solliciterons le concours de quatre cobayes (volontaires, ça va de soit), subissant chacun des souffrances aux degrés très variés :

- Pour Hector, souffrance au « niveau zéro » : tout va bien dans sa vie !
- Honoré s'est cassé la jambe. Il est en arrêt de travail. Il est handicapé dans son quotidien, mais il sait que sa vie normale reviendra très bientôt.

- Hilaire s'est aussi cassé la jambe ; il est aussi en arrêt de travail. Il pensait bien retrouver très bientôt sa vie normale, mais il a attrapé une maladie nosocomiale qui prolonge son invalidité. Il est licencié, et dans le même temps, sa femme le quitte.
- Hubert vit à la rue depuis une dizaine d'années.

Le tableau ci-dessous détaille, pour chaque cobaye, la souffrance liée à la situation, ainsi que le paradigme auquel chacun se sent appartenir, du fait des souffrances traversées (conscience, ou non, de sa vulnérabilité).

Prénom	Souffrance induite par la situation	Paradigme auquel il adhère
Hector	Aucune	Validité
Honoré	Désagréable, mais vite oubliée ①	Validité (renforcement) ②
Hilaire	D'abord désagréable, ... puis insupportable	Basculement brutal vers la vulnérabilité ③
Hubert	L'habitude (et le paradigme ?) atténuée la souffrance	Arrache à la validité ④, ou pas ⑤

① – {VE} : « Quand l'événement déclenchant la prise de conscience (le risque) se réalise, la fragilité est généralement considérée comme accidentelle et anormale. Cela déclenche un processus réflexe de réparation, lequel est très efficace puisque dans la majorité des cas, il va permettre à la personne de retrouver son intégrité passagèrement perdue et le fil ordinaire et à peine perturbé de son existence ».

② – {VE} : « Le processus de réparation conduit de fait à nier la vulnérabilité. Dès lors qu'il fonctionne, il tend à renforcer le sentiment ou la croyance en une certaine invulnérabilité ».

③ – L'accumulation de souffrances sur Hilaire finit par dépasser les capacités du *processus réflexe de réparation*, qui a fonctionné pour Hector. Hilaire prend donc conscience de sa vulnérabilité ({VE} : « Des événements particulièrement graves et irréversibles (maladie incurable, deuil, handicap, exclusion...), peut permettre de plonger dans les racines de sa vulnérabilité »). Mais cette prise de conscience tardive, repoussée à l'extrême, est potentiellement délétère ({VE} : « La négation de la vulnérabilité peut conduire à un processus de fragilisation puisqu'elle consiste à déprécier une réalité objective, à se couper de sa vulnérabilité-racine. Ce faisant, cette négation expose l'individu à un risque aggravé »).

④ – Parfois, le consentement à la vulnérabilité ouvre grand les portes des grâces détaillées notamment dans le premier chapitre de ce livre. C’est précisément le lieu de la vulnérabilité féconde.

⑤ – Mais il se peut aussi qu’Hubert, selon son histoire, son caractère ou bien la trop forte influence du paradigme de la validité sur lui, reste dans l’aliénation inconfortable du paradigme de la validité.

Ce tableau permet de percevoir l’ambivalence des souffrances humaines :

- l’épisode de souffrance en lui-même, qui est difficile à vivre ;
- et la conscience de notre vulnérabilité, éminemment bénéfique – que l’on acquiert souvent « grâce » à un épisode de souffrance.

Tout ça, ça fait que notre nœud de départ est dénoué : nous avons distingué le bon du mauvais, tout en constatant qu’ils étaient particulièrement intriqués. Avant de poursuivre, reprenons notre souffle en méditant cette belle phrase de {IS} : « Combattre les fragilités et en même temps y contempler les mystères de l’humanité : voilà l’humanisme de la vulnérabilité ».

...

Dong !

- Fin de la méditation !

- Quoi, déjà ?

- Beh... on a du boulot ! Pour commencer, on n’a pas tout dit sur l’approche collective (cette histoire de *paradigmes*)...

5. L’influence des paradigmes

a) Tour d’horizon général

Le paradigme de la validité, qui règne en maître sur notre occident moderne, incite, de manière invisible mais puissante, chacune et chacun à se revendiquer de ce paradigme : notre image sociale pâtirait trop de se trouver de l’autre côté ! Voyons les effets que ça a sur nos cobayes de tout à l’heure :

- Hector se sent à l’aise dans le paradigme de la validité. Mais ce confort le maintient à distance des grâces de la vulnérabilité. En cela, il est victime de ce paradigme ;
- Il en est de même pour Honoré qui, en plus, depuis sa validité renforcée, pourrait bien jeter sur Hilaire et Hubert des regards jugeants difficiles à endurer. Victime de ce paradigme, il le renforce cependant ;

- Pour Hilaire, l'attachement au paradigme de la validité a retardé l'adoption d'une attitude adaptée, aggravant la situation. Une autre façon d'en être victime ;
- La situation d'Hubert nécessite un développement plus long. Et puis, c'est un développement important qui mérite une visibilité marquée. Hubert aura donc son propre chapitre, ci-dessous !

Ce que l'on retient en tous cas, c'est que la relation du paradigme de la validité avec les êtres humains est davantage d'ordre parasitaire que symbiotiques. Pourtant, l'être humain conserve intacte sa fascination pour ce paradigme...

b) Heureux comme un pauvre en cordée

Qu'est-ce qui fait que notre Hubert, perdu, peut-être, dans la violence, l'alcoolisme ou la honte de sa situation, bascule, à un moment donné, dans la vulnérabilité féconde ? C'est certainement, pour partie, une grâce reçue... Mais c'est certainement aussi qu'il aura trouvé un espace où les règles du jeu sont différentes...

Poursuivons, de question en question : qu'est-ce qui différencie les SDF de nos grandes villes des chiffonniers du Caire⁷ ?

- La victoire de sœur Emmanuelle, c'est d'avoir suscité l'irruption d'une mini-société apte à rendre vivable la pauvreté.

Elle a su remplacer, dans l'air ambiant, le désespoir par la solidarité.

- Tandis que bien souvent, les pauvres de nos grandes villes ne baignent pas dans une telle mini-société. Bien souvent, leurs yeux sont obnubilés par les sirènes du modèle de développement occidental, que tout autour d'eux présente comme désirable. C'est toute la tragédie du vulnérable occidental...



De là, on peut généraliser : le vrai drame des pauvres – et, par extension, de tous les vulnérables – n'est pas d'être pauvres, mais d'être pauvres dans le paradigme de la validité... Ou bien, selon {IS} « Le problème n'est pas tant la vulnérabilité, [en tant que] réalité acceptée. [...] Il est dans le déni de cette vulnérabilité ».

Un jour, peut être, « heureux comme un pauvre en cordée ! » aura détrôné cette curieuse référence au « coq en pâte » !

⁷ cf. « B.3.c.3 - Ces deux paradigmes dans la littérature » quelques pages plus haut

On en arrive à ce petit tableau récapitulatif :

Situation individuelle	... si vécue dans un paradigme de validité	... si vécue dans un paradigme de vulnérabilité
Absence de souffrance	« enfant gâté » 😞 Ignorance de sa nature profonde Inadaptation aux risques graves	Invitation à être poreux à ce paradigme 😊
Souffrance	Sentiment d'exclusion 😞 Dévalorisation	Croissance intérieure Liens d'entraide 😊

6. Tous vulnérables

On arrive presque au bout de cette première étude. Avant de pouvoir résumer l'ensemble des grands principes, il manque encore une pièce au puzzle : la conscience de la vulnérabilité comme une réalité ontologique.

Selon {VE}, on compte en France (sur 60 millions d'habitants) :

- 9 millions de personnes sous le seuil de pauvreté ;
- 4 millions de personnes mal-logées ;
- 2,4 millions de chômeurs dont 1 million durablement éloigné de l'emploi ;
- 100 000 personnes en situation de surendettement ;
- 19 millions de personnes qui souffrent de maladie chronique ;
- 10 millions de personnes en situation de handicap ;
- 5 millions de personnes souffriraient de différentes formes d'addiction ;
- 6,6 millions de personnes en situation d'isolement social ;
- 600 000 orphelins de moins de 25 ans.

Ajoutons-en quelques autres :

- Selon Santé publique France
 - 13,7 % de la population sont des aidants familiaux ;
 - 23,7 % de la population âgée de 18 à 75 ans « dépassent les repères de consommation d'alcool » ;
- Selon le Ministère de la Santé et de la Prévention, 20 % de la population souffre de troubles psychiques (le suicide est la première cause de mortalité entre 15 et 35 ans).

Bref, ce que ces accumulations de chiffres effrayants nous disent, nos chercheurs de {IS} et de {VE} le répètent sur tous les tons : l'être humain est fondamentalement vulnérable.

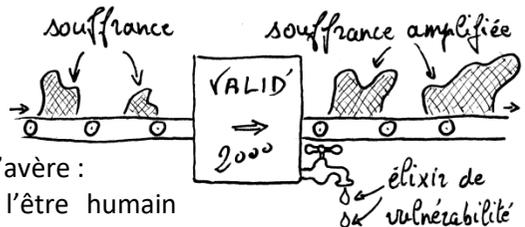
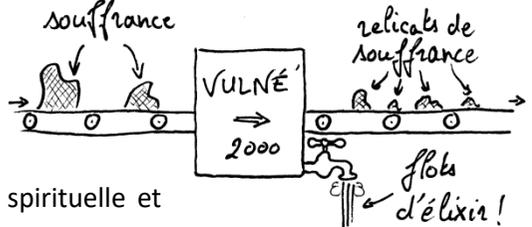
- {IS} : « Personne ne peut se tenir en dehors de cette vulnérabilité qui affecte l'homme de sa naissance à sa mort » ;

- {IS} : « Il ne devrait pas y avoir fracture avec d'un côté les fragiles et de l'autre les invulnérables dont le mythe est médiatisé, mais nous sommes soit des fragiles avérés soit des fragiles en sursis, bref tous vulnérables » ;
- {IS} : « Nous affirmons que la vulnérabilité de l'homme fait partie de son anthropologie fondamentale. Nous sommes tous "pauvres" de quelque chose. C'est ce qui nous fait hommes. C'est ce qui nous distingue des machines et qui fait notre dignité » ;
- {VE} : « Toute personne vivante est vulnérable » ;
- {EB} l'écrit aussi, dans son style à lui : « L'homme d'en-bas est en chacun de nous comme le puits de terreur et fureur que recouvre comme elle peut la dalle des bienséances et de la raison établie ».

7. Conclusion

Voilà ce qu'on peut retenir :

- Les souffrances que l'on rencontre
 - n'ont rien de bon en elles-mêmes ;
 - mais souvent, elles favorisent l'émergence de la conscience de sa propre vulnérabilité, ce qui est une sacrée trouvaille dans l'expérience humaine !
- Les deux paradigmes à disposition n'offrent pas le même « rendement » de conversion de la souffrance vers cette trouvaille vertueuse :
 - le paradigme de la vulnérabilité :
 - réoriente vers la quête spirituelle et humaine ;
 - renforce les structures de solidarité, pour aider à traverser les souffrances ;
 - le paradigme de la validité s'avère :
 - faux : non-conforme à l'être humain (car on est tous vulnérables) ;
 - réducteur : il incite l'être humain à rester à la surface de lui-même ;
 - éprouvant : il rend les situations difficiles encore plus défavorables ;
 - trompeur : il parvient à se montrer attrayant malgré tout.



Une fois les bases posées, voyons plus en détail l'anatomie comparée de ces deux paradigmes.

C. Anatomie des paradigmes

1. Introduction

Pour approfondir la connaissance de nos paradigmes à l'étude, passons en revue certains des traits marquants du paradigme de la validité, avec, en écho, la posture vulnérable connexe. Cinq thèmes :

- Les *valeurs cardinales* de chaque paradigme ;
- Le *niveau d'exigence* : le standard de vie acceptable ;
- Les *interactions invisibles* : le ressenti vis-à-vis des souffrances induites ;
- La *relation à la souffrance* : stratégie d'évitement ou consentement confiant ;
- Le *rapport aux codes sociaux* : à quoi on se sent relié et ce que ça produit.

Il faut rappeler ici, avec une vigueur énergique, que la distinction entre les paradigmes se joue au sein de chaque personne. {EB} : « Le dénonciateur est dans le dénoncé. J'en suis et j'en profite, de ce que je déplore ».

2. Valeurs cardinales

a) Validité : fort, courir plus vite que les autres

- La perception du valide fonctionne selon un « mode binaire de la réussite ou de l'échec, du gain ou du coût, du bon et du mauvais, du fort et du faible, etc. »⁸. Et puisqu' « en dépit d'une morale fabulaire qui fait primer le roseau sur le chêne, notre société persiste à valoriser sans discernement le fort sur le faible », le valide se focalise sur la puissance, conformément aux orientations de la société qui l'entoure :
 - « Nos sociétés modernes sont frappées du sceau de la performance, de l'efficacité et de la vitesse :
 - croissance perpétuelle ;
 - puissance du génie humain, poussant au continuel dépassement de soi, et allant désormais jusqu'à des perspectives transhumanistes ».
- Le valide redoute les aléas et cherche à maîtriser son environnement. Dans ce sens, il fait en sorte, autant que possible,
 - de ne pas laisser trop de place à ses ressentis intérieurs, qui pourraient ébranler sa stabilité ;
 - d'être indépendant : dépendre de l'aide d'autrui est source d'incertitude.
- La satisfaction de son ego est le moteur de ses choix et actions.

⁸ les citations de ce paragraphe sont issues de {VE}

- Il place la spiritualité au rang des superstitions. Tout juste lui reconnaît-il la vertu d'apaiser les faibles dans leurs épreuves.

b) Vulnérabilité : ensemble, ralentir en conscience

- Le vulnérable place sa croissance dans l'*être* plutôt que dans le *faire*. Il refuse la frénésie du monde ; il lui préfère une lenteur consciente. Il recherche lui aussi la croissance, mais plutôt que de la stimuler dans des domaines finis, où elle en vient à nuire, il la suscite dans des espaces illimités où son déploiement infini est vertueux.
- Il croit en l'aventure collective,
 - comme source de résilience bien plus pertinente que la posture individualiste ;
 - et surtout, comme source de sens pour l'âme humaine.
- Il consent à se laisser « déranger » par ses ressentis intérieurs, qu'il prend pour des indications (parfois inconfortables) de choix de vie à ajuster.
- Il apprend à trouver sa joie dans le bonheur des autres, ainsi que dans les services qu'il rend et qu'il accepte de recevoir. Il est heureux de sentir les caprices de son ego s'apaiser peu à peu.
- Il croit en une mystérieuse source de vie et d'amour, qu'il nomme confusément Dieu, et dont il ne finit pas de découvrir les innombrables facettes.

3. Niveau d'exigence

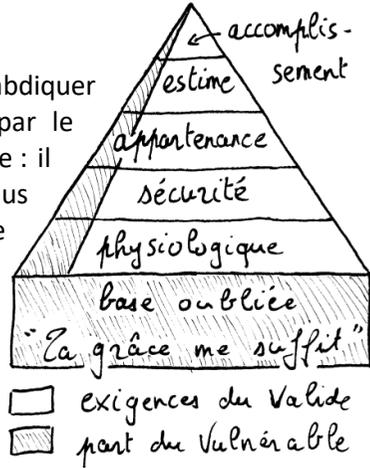
a) Validité : vouloir tout

- De même que l'homme occidental a colonisé les terres de ses frères d'autres continents, l'homme du paradigme de la validité (et c'est souvent le même !) a colonisé la pyramide de Maslow. Il prétend que chaque étage lui revient de droit. Il se scandalise de se voir refuser l'accès à tel ou tel niveau. La santé est un droit absolu, tout comme l'alimentation raffinée, la réalisation de soi, le dernier i-phone, etc. Sa norme, c'est « tout ». De ce fait, il est complet par lui-même, et peut fermer derrière lui la porte de son cœur.
- Au-delà du « vouloir tout », c'est même le « vouloir plus » : en tout instant, le niveau de confort souhaité n'est jamais le niveau de confort présent, mais toujours son degré supérieur : l'eau courante ? Il faut qu'elle puisse être chaude. Le téléphone ? Qu'il se glisse dans ma poche et accède à Internet. La voiture ? Qu'elle se conduise toute seule...

- Le valide qui peine à suivre le rythme de ces « vouloir tout/plus », se refusant la honte publique de l'abdication, en vient à faire semblant. Il évite de s'ouvrir à ses vulnérabilités, cache ses addictions honteuses, enfile au matin un masque qui présente bien, et fait étalage de ses réussites sur les réseaux sociaux... Et peut-être bien que tous font semblant ?!

b) Vulnérabilité : la base, c'est bien

- Le vulnérable, trop limité, ne peut qu'abdiquer devant l'échelle du bonheur véhiculée par le valide. Mais c'est une abdication gagnante : il comprend que les exigences – toujours plus complexes – que la vie moderne impose mettent l'homme sur une route qui diverge du sens fondamental de son passage sur terre.
- La culture du vulnérable puise son bonheur dans le petit peu (petit peu qui est, peu ou prou, la mesure de la justice⁹).
 - avoir à manger, voilà bien une grâce, et qu'importe que ce soit raffiné ;
 - être en vie aujourd'hui... what else ! 😊
- La culture du vulnérable accueille tous ceux qui décrochent des exigences de la validité. Ensemble, ils comblent autant que possible leurs incomplétudes réciproques.



4. Interactions invisibles

a) Validité : la violence banale

- N'est-il pas choquant que le valide ait l'air de si bien tolérer que ce « tout » qu'il considère comme un dû soit accaparé au détriment de la nature, de ses frères des autres continents et de ceux des siècles à venir ? « Mon pétrole vaut plus que leur vie », semble-t-il estimer mollement depuis son canapé.
- Il profite de quantités de biens de consommation et de loisirs, dont il se sert pour « vibrer » ; comme s'il y avait besoin de cela pour toucher le plus vivant en soi.

⁹ cf. « E.4.d - Niveau 3 – contre-culture », de ce chapitre : la « part équitable »

b) Vulnérabilité : la communion des vulnérables

- Dans le paradigme de la vulnérabilité, au contraire, toucher au plus vivant en soi – qui est Dieu – vibre à l’unisson avec la *communion des vulnérables*.
- Cela exclut tout ce qui pourrait leur nuire.

XI. *Un cri du cœur !*

Au nom de la communion des vulnérables,

- en tant qu’être souffrant décentré du monde des valides, je me sens profondément en communion avec ceux qui souffrent dans le monde. Ça n’est pas une vague idée théorique : le frère vulnérable est *absolument* mon frère que j’aime ;
- connaissant la souffrance, je déteste l’idée de faire souffrir ce frère.

Traduction avec des exemples :

- Je ne sais plus admirer un paysage – soit-il magnifique – si j’y accède par le truchement de la voiture : l’image d’un petit frère africain, les pieds enfichés dans une mare de pétrole, apparaît inévitablement en filigrane.
- On connaît, au moins un peu, la violence de l’industrie textile. Si je dois arbitrer entre des vêtements neufs, indignes à mon cœur car tissés de souffrance, et des vêtements élimés, distendus, déchirés qui m’affichent comme indigne aux yeux du monde valide, je choisis la seconde option.
- Ces exemples sont des détails, mais leur puissance symbolique est grande : la communion des vulnérables m’amène à une conversion qui fracasse, pulvérise, volatilise en moi tous les codes violents du paradigme de la validité : voiture, téléphone, beauté/bien-être, etc.¹⁰

Le monde est au bord du gouffre. Partout, on lutte pour la survie, mais le paradigme de la validité se régale de petits repas entre amis, avec ses verres à pied bien alignés, et ce vin qui, « tu vas voir, se marie si bien avec cette pintade ». Summum : le paradigme de la validité fait mémoire du fils de Dieu naissant exclu des hommes en mangeant des repas fastueux dans un entre-soi excluant...

Alors, donnez-moi des vêtements déchirés, de la bière éventée, de l’eau plate et tiédasse, mais surtout, avec cela, donnez-moi des frères de route à aimer, et avec qui partager ces biens déconsidérés. Tout le reste est pour moi un « confort inconfortable¹¹ ».

¹⁰ puisque même à son échelle personnelle, la conversion ne se fait pas en un jour, il faut bien composer concrètement avec le monde actuel - cf. chapitre « III – C.1 - La radicalité de la vulnérabilité est-elle exigeante ? » - cf. aussi {EI}, apport « Les clés de conversion » : la clé de la contradiction assumée avec bienveillance

¹¹ expression issue de {SR}. Tant que j’y suis, {SR} encore : « il n’y a rien qui me rende plus malade que de parler de pauvreté autour d’un joli diner gastronomique »

5. Relation à la souffrance

a) Validité : confort lénifiant

- Le valide recherche une vie confortable et exempte de souffrance.
- Il considère que la souffrance lui est non seulement désagréable, mais également préjudiciable.
- Pourtant, le confort :
 - fragilise la résilience : le valide ne sait pas faire sans son confort ;
 - attédie les âmes :
 - Ivan Illich¹² : « Chacun exige que le progrès mette fin aux souffrances du corps, maintienne le plus longtemps possible la fraîcheur de la jeunesse, et prolonge la vie à l'infini. Ni vieillesse, ni douleur, ni mort. Oubliant ainsi qu'un tel dégoût de l'art de souffrir est la négation même de la condition humaine » ;
 - Soljenitsyne¹³ estime pour sa part que la vie occidentale « élevée dans le culte du bien-être terrestre » produit un « épuisement spirituel » et un « affaiblissement du caractère » ;
 - Nietzsche¹⁴ :

« Il est temps que l'homme se fixe à lui-même son but. Il est temps que l'homme plante le germe de sa plus haute espérance. Maintenant son sol est encore assez riche. Mais ce sol un jour sera pauvre et stérile et aucun grand arbre ne pourra plus y croître. Malheur ! Les temps sont proches où l'homme ne jettera plus par-dessus les hommes la flèche de son désir, où les cordes de son arc ne sauront plus vibrer ! Je vous le dis : il faut porter encore en soi un chaos, pour pouvoir mettre au monde une étoile dansante. Je vous le dis : vous portez en vous un chaos. Malheur ! Les temps sont proches où l'homme ne mettra plus d'étoile au monde. Malheur ! Les temps sont proches du plus méprisable des hommes, qui ne sait plus se mépriser lui-même. Voici ! Je vous montre le dernier homme »

(Wikipedia éclaire ainsi la notion nietzschéenne de « dernier homme » : « le dernier homme [désigne] l'extinction à venir du dépassement de soi de l'homme. Il représente l'état passif du nihilisme, dans lequel l'homme ne désirera plus rien que le bien-être et la sécurité »).

¹² « L'obsession de la santé parfaite », *Le Monde Diplomatique*, mars 1999

¹³ dans *Le déclin du courage*

¹⁴ dans *Ainsi parlait Zarathoustra*

b) Vulnérabilité : accepter de traverser la souffrance

Le vulnérable ne contourne pas la souffrance.

- Composant avec ce qui est dans une adaptation quotidienne, le vulnérable renforce sa résilience ; mais l'essentiel n'est pas là.
- La fin de la vie terrestre de Jésus est une suite de consentements à la souffrance : arrestation, brimades, jugement, moqueries, crucifixion. Plus tôt, jeûnant quarante jours au désert, il va même au devant de la souffrance. Liiiibre, le gars ! A se demander si la libération que le Christ est venu apporter sur terre n'est pas un peu de cette nature : l'équanimité devant la souffrance (on y revient dans quelques lignes). De même, le vulnérable, dans la mesure du possible, accueille ce qui vient :
 - conscient que la vie ne lui doit pas la santé, le vulnérable accueille la maladie,
 - le vulnérable ne choisit pas sa mort : il essaie d'accueillir sa venue,
 - la vulnérable accepte la vie qui se développe en elle¹⁵.

Il est précisé « dans la mesure du possible », parce que le vulnérable consent également à ses impuissances intérieures. Il accepte de ne pas réussir à se comporter selon ce qu'il perçoit être bon. Mais l'essentiel n'est encore pas là. Il est dans ce qui suit...

- Cette acceptation – pas plus que l'équanimité du Christ devant la souffrance – n'est pas un acte de bravoure stoïque isolé et vain. Elle relève du *fait décisif de l'expérience humaine* dont on s'entretenait avec Maurice Bellet dans le chapitre précédent¹⁶. Elle témoigne de l'espérance que les croix engendrent des résurrections. Le vulnérable qui, grâce à Dieu, consent à la souffrance qui l'assaille reçoit la paix de l'âme et devient signe d'espérance pour les personnes alentours (EB) : « Si quelque humain est descendu dans l'en-bas de l'en-bas, jusqu'à goûter la grande mort, sans que pourtant soit détruite en lui la semence de vie, alors nous pouvons tout croire et tout espérer »).

¹⁵ pour les évocations de l'euthanasie et de l'avortement, loin de moi l'idée de relayer de froides injonctions de morale individuelle. J'imagine juste qu'un vulnérable (avec sa propension à accueillir ce qui vient en y voyant la potentialité d'une mystérieuse grâce) vivant dans une société au paradigme vulnérable (avec ses qualités d'entraide et de soutien inconditionnel bien supérieures à ce que nous connaissons) serait plus facilement enclin à accueillir la vie dans ses extrémités

¹⁶ cf. chapitre « I – D.2.c - La portée mystique de l'instant de la libération »

6. *Rapport aux codes sociaux*

a) **Validité : codes aliénants**

- Pour le valide, le sentiment d'appartenance est lié au statut social. Cette appartenance se matérialise par un ensemble de codes qu'il est rassurant de respecter : posséder des biens, être en couple, avoir un bon travail...
- A l'inverse, ne pas respecter ces codes mène à un douloureux sentiment d'exclusion.

b) **Vulnérabilité : liberté d'être !**

- Le vulnérable se sent mal dans ces codes :
 - si, comme il l'a appris, il faut posséder pour exister, alors il se sent mal de ne pas posséder ;
 - si, comme il l'a appris, il faut être en couple et avoir des enfants pour exister, alors il se sent mal de ne pas être en couple et de ne pas avoir d'enfants.
 - Il devra alors trouver des êtres pour lesquels on existe sans cela.
- Une fois passé le deuil des appartenances classiques, il trouve quantité d'appartenances à développer :
 - humanité : l'appartenance à la famille humaine ;
 - nature : l'appartenance à la Création, avec Frère Soleil et Sœur Eau ;
 - spirituel : l'appartenance de fils de Dieu.
- A se relier à ces appartenances gratuites, le vulnérable décorrèle appartenance et codes, pour une plus grande liberté d'âme. Il s'inspire alors des figures du « hors cadre » :
 - les Henry David Thoreau, les Robert Louis Stevenson ;
 - les saints, et leurs chemins tellement loin de ceux du monde (n'est-il pas curieux, de la part de tant de bons chrétiens, d'être si attaché socialement au paradigme de la validité et de vénérer avec tant de foi ces êtres aux vies si tortueuses ?)... Justement, un témoignage de sainte Thérèse a toute sa place ici. (TH) :

« Un soir d'hiver, j'accomplissais comme d'habitude mon petit office, il faisait froid, il faisait nuit... Tout à coup j'entendis dans le lointain le son harmonieux d'un instrument de musique, alors je me représentai un salon bien éclairé, tout brillant de dorures, des jeunes filles élégamment vêtues se faisant mutuellement des compliments et des politesses mondaines ; puis mon regard se porta sur la pauvre malade que je soutenais ; au lieu d'une mélodie j'entendais de temps en temps ses gémissements plaintifs, au lieu de dorures, je voyais les briques de notre cloître austère, à peine éclairé par une faible lueur. Je ne puis exprimer ce qui se passa dans mon

âme, ce que je sais c'est que le Seigneur l'illumina des rayons de la vérité qui surpassèrent tellement l'éclat ténébreux des fêtes de la terre, que je ne pouvais croire à mon bonheur... Ah ! Pour jouir mille ans des fêtes mondaines, je n'aurais pas donné les dix minutes employées à remplir mon humble office de charité... »

- Et le vulnérable de se surprendre :
 - à estimer que c'est dans le désalignement d'avec le monde qu'on devient humain ;
 - à opter pour une vie sans cadre plutôt qu'un cadre sans vie ;
 - à préférer une flaque d'amour dans un terrain vague à une belle piscine pleine de sa suffisance chlorée.

Ici, la balance entre les deux paradigmes mérite quand même d'être rééquilibrée :

- s'il est vrai que les projets de vie conséquents (travailler, avoir une vie de couple, etc.) présentent le risque d'être détournés en moyens de nourrir l'ego, ils peuvent également être une authentique trame qui maintient les personnes dans l'axe vertueux : contribuer au projet de Dieu.
- A l'inverse, un vulnérable qui serait trop chétif pour mettre en place une telle trame, s'il s'évite effectivement la dérive égotique, perd du même coup un support précieux, ce qui le confronte lui aussi au risque de rater l'essentiel¹⁷.

7. *Rapport à la limite*

a) **Validité : aller de limite en limite**

Notre société valide nous incite, en toute chose, à aller jusqu'à être arrêté par une limite :

- dans la consommation, l'injonction est de consommer jusqu'à nos limites financières (qui peuvent même être dépassées par le crédit !)
- dans les interactions humaines (des relations de voisinage aux enjeux géopolitiques), il s'agirait d'aller jusqu'à être empêché par un autre qui, selon le rapport de force, risque même de nous repousser ;
- dans l'organisation de nos journées, la prescription tacite est de s'activer jusqu'à l'épuisement.

Et le monde se régule comme ça ; et avec lui, chaque valide qui s'en réclame.

¹⁷ cf. {ML}, chapitre I.F « Contribuer à un projet qui me dépasse »

b) Vulnérabilité : choisir l'autolimitation

Le vulnérable voit dans son incapacité à jouer ce jeu une occasion d'en dénoncer les règles (c'est un peu mauvais joueur, c'est vrai ☹️ !).

Il propose une autre règle du jeu : celle de l'autolimitation. Pour lui, ce qui oriente les choix n'est plus la limite extérieure, mais la conscience intérieure. Il se réjouit de cette *parcelle de pouvoir* qu'il décide délibérément de ne pas utiliser. Il voit dans cette autolimitation :

- l'exercice de sa liberté ;
- une façon de ressembler à Dieu, car Dieu, tout puissant, s'autolimit, et c'est dans cette *parcelle de pouvoir* non utilisée que l'être humain devient libre.

Ainsi, l'autolimitation est l'exercice de la liberté pour soi et l'offrande de la liberté pour autrui.

C'est à ce projet que veut travailler le vulnérable, et il s'évertue à en explorer toutes les facettes :

- limité dans ses ressources financières, il trouve pourtant le goût de se restreindre pour pouvoir donner ;
- malmené par les comportements prédateurs alentours, il concède encore davantage que ce qu'on lui prend (on est ici pleinement dans le concept de non-violence de « faire honte »¹⁸ : aller toucher la conscience de celui qui opprime) ;
- ralenti par une santé fragile, il consacre sa plus belle énergie à la contemplation (ha ha ha ! Ça, le vulnérable que je suis y arrive pas du tout !!!).

8. Conclusion

On pourrait certainement poursuivre cet inventaire longtemps encore, en reprenant notamment la longue liste de verbes du paragraphe « B.2 - Etat individuel et paradigme de société ». Mais ça suffit comme ça !

Ce sous-chapitre, observant les deux paradigmes dans différentes dimensions, complète bien le sous-chapitre précédent. Tout est désormais bien décortiqué !

Tout est bien décortiqué, mais nous sommes là sans élan devant la chose que nous observons. L'étude temporelle du sous-chapitre qui vient nous permet d'initier une dynamique (qui sera rendue opérationnelle par le dernier sous-chapitre).

¹⁸ cf. {ML}, chapitre II.F « La non-violence aux racines spirituelles »

D. Approche temporelle

1. Introduction

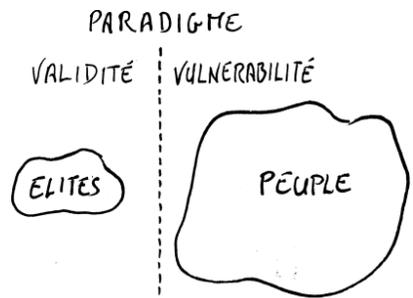
L'approche temporelle nous permet d'éclairer plusieurs points de natures différentes :

- observer le flux et le reflux de chacun des paradigmes au fil de l'histoire, et comprendre la spécificité et l'importance de la période actuelle ;
- en profiter pour quantifier la proportion de chacun des paradigmes dans un avenir utopique ;
- dévoiler l'importance cruciale d'un basculement de paradigme dans le temps présent (et à plus forte raison encore dans un avenir proche).

2. Va-et-vient dans l'histoire

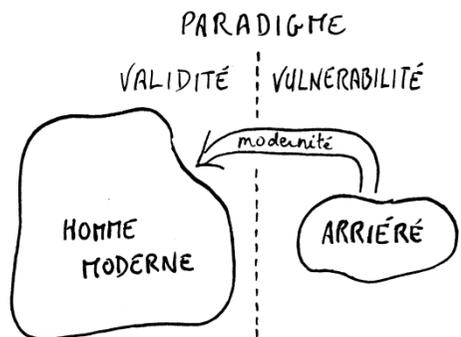
a) De tout temps

On dirait bien que de tout temps, et encore aujourd'hui dans de nombreuses parties du monde (en gros, hors « pays riches »), c'est le paradigme de la vulnérabilité qui est le lot de l'humanité. Tout juste, une part plus ou moins grande d'« élites » s'en soustraient.



b) Hier

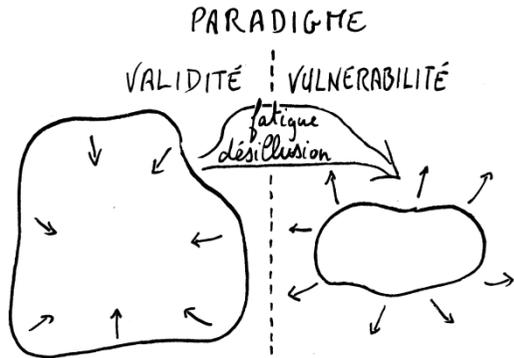
Récemment, avec les trente glorieuses, toute la société occidentale s'est sentie aspirée vers le paradigme de la modernité. La vulnérabilité est devenue ringarde. Pendant ces années, la croyance dans le progrès et la résorption de la pauvreté matérielle ont produit un certain alignement entre le *paradigme* (force) et la *sensation*



intérieure des individus (force également). On a cru y trouver une sorte d'aboutissement : l'être humain était arrivé à sa pleine réalisation, fin de l'Histoire ! Les rares fous qui y voyaient la négation de l'essence humaine et du message de l'Évangile étaient raillés...

c) Le retournement qui s'ouvre

Heureusement, en 2024, l'avenir fascine bien moins qu'il n'inquiète. Et *heureusement* encore (je peux me permettre d'écrire ça : j'en fais partie !), la masse de ceux qui sont éprouvés au point de ne plus pouvoir suivre s'étoffe de jour en jour. L'*alignement* est rompu, et avec lui l'illusion de la



modernité triomphante (dans {AA}, c'est au passé que Hartmut Rosa s'exprime : « Depuis le XVIIIe siècle, la conviction que demain serait meilleur qu'hier *guidait* chacun : nous *allions* vers plus de liberté, de savoir, de confort »). Ce paradigme de la modernité forme un tout cohérent qui broie et qui violente. Il n'y a rien à sauver en lui, si ce n'est les âmes qui s'en échappent au fil du temps (hmmm... je me demande toujours si ces phrases percutantes servent par leur clarté, ou bien desservent par leur dureté... pardon si ça blesse).

Il est difficile d'abandonner un paradigme (surtout lorsque celui-ci flatte si bien ce que notre striatum recherche : confort, facilité...), et s'affranchir de son système de valorisation et de récompense. Mais on peut s'attendre à un puissant « effet de rattrapage », notamment parce que¹⁹ :

- la tension entre le paradigme de la modernité et le ressenti intérieur devient intenable (les conditions – hors sol, à grand renfort d'énergie fossile – qui ont permis le développement de la modernité se sont tellement dégradées que l'écart devient invivable entre l'idéal qui continue à être projeté et la réalité des vies)... Partout, entend-on dire, les corps sont fatigués, les âmes sont blêmes, l'usure s'accumule (de l'agricultrice surmenée au soignant des EHPAD au dos brisé, du salarié privé de sens à l'étudiante qui cumule les petits boulots, de la psychotique sans soin au retraité esseulé...). Ça se tend, au point de craquer ;
- les exemples de défection se multiplient autour de nous (il est bien plus facile de clamer : « le roi est nu » quand d'autres le font autour de soi²⁰).

¹⁹ cf. {E1}, apport « La conversion communautaire », « D'où vient cet individualisme ? » (courbe au bas de la page 222)

²⁰ cf. principe des interactions spéculaires, si bien illustré par le conte « les habits neufs de l'empereur » (Andersen), et expliqué dans {E1}, apport « Freins et moteurs à la conversion vers l'écologie intégrale », paragraphe « Frein : tout est figé »

Il reste à cette masse d'éprouvés à prendre conscience qu'elle n'est pas le poids mort que le paradigme de la validité voit en elle. Et qu'elle est même une voie de salut, apte à contribuer à remettre l'humanité à sa juste place.

3. Quelle proportion de chaque substance

Justement, quelle est sa juste place ? Dans les schémas des pages précédentes, on voit la répartition vulnérabilité/validité osciller au fil du temps. Quel serait donc la répartition idéale ?

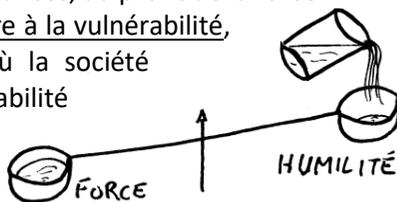
a) La position molle : 50 %

Souvent, on plaidera pour un taux de 50 % en se référant aux invitations de la tradition chrétienne à la saine force autant qu'à la saine humilité. « La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant », disait saint Irénée de Lyon. Ça n'est pas l'homme rabougri. C'est vrai : la force est absolument une vertu, au même titre que l'humilité. L'exercice de ces vertus – l'une comme l'autre, produit de grandes et belles choses.

Dans cette optique, on constatera que le paradigme de la validité a déséquilibré la balance entre ces deux substances, au profit de la force.

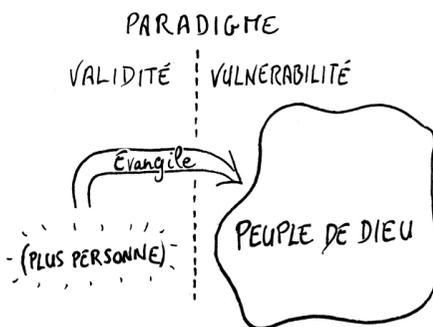
Ainsi, on invitera à une attention particulière à la vulnérabilité, en précisant qu'en d'autres occasions, où la société aurait été marquée par une vulnérabilité invalidante, c'eût été un sursaut de force qu'on aurait appelé de nos vœux !

Mais ce « on » que j'utilise trahit ma réserve par rapport à ce point de vue. Car ce qui m'anime, c'est... le 100 % !



b) La position forte : 100 % vulnérable

« 100 % » qui revient à extraire totalement l'homme du paradigme de la validité. Ça paraît un peu fort de café ! Serais-je de ceux qui conspuent la réussite et vénèrent l'échec ? Non, je reconnais la vertu de la force, mais, effronté, je maintiens ma position.

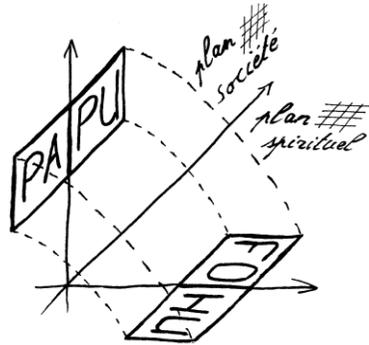


Je pourrais me contenter d'un argument d'autorité, en citant sainte

Thérèse (docteur de l'Église, quand même) (TH) : « L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au Ciel, ce sont vos bras, ô Jésus ! Pour cela je n'ai pas besoin de grandir, au contraire il faut que je reste petite, que je le devienne de plus en plus » ; mais j'ai aussi mon raisonnement à moi !

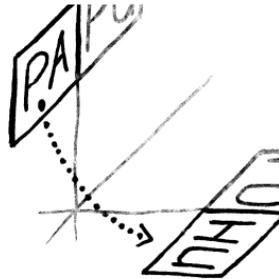
Pour retomber sur mes pattes, je propose une représentation sur deux plans :

- le plan sociétal, avec sa pauvreté et sa puissance (« P_APU » ??? Non : « PAuvreté | PUissance » ! Aaah, d'accord !) ☹️
- le plan spirituel : HUmilité et FOrcé (dont on a dit tout le bien qu'on pensait un peu plus haut).



De là, on s'éloigne du paradigme de la validité, en deux étapes (il faut se concentrer un peu, parce que c'est pas hyper simple) :

- Distinguer des notions trompeusement proches :
 - la puissance moderne, qui baigne dans la tentation dominatrice, *n'est pas* la vertu de force, mais son image écornée par le péché. Le paradigme de la validité est donc la force malade traduite en dogme.
 - la vulnérabilité est une façon de vivre la pauvreté, qui, ouvrant la petite porte²¹ vers le plan spirituel, mène à la vertu d'humilité. Les épreuves ne sont pas le cœur, bien sûr, mais ce sont souvent elles qui permettent de trouver le cœur²². Si d'autres arrivent au cœur autrement, gloire à Dieu ! 😊
- Reconnaître une différence de nature :
 - qui dirait que le gamète mâle et le gamète femelle sont de même nature ? Qui dirait que la voile et le gouvernail sont de même nature ?
 - de même, *Humilité* et *Force* ne sont pas des éléments de même nature, que l'on placerait sur les plateaux d'une balance pour les équilibrer :
 - l'humilité est le *champ*. Le paysan prépare longuement son champ. Là est tout le labeur : il le draine, l'amende, le travaille ;
 - et la force est la *graine*... D'un geste (auguste, certes, mais bref), il jette la graine en terre ;
 - la graine poussera d'autant mieux que le champ aura été préparé.



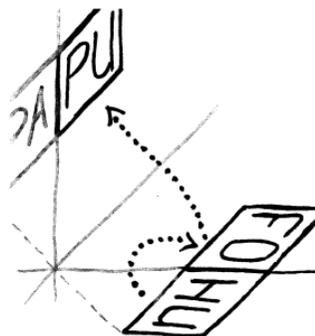
²¹ cf. chapitre « I – C.1 - La grande porte et la porte étroite »

²² cf. chapitre « I – B.2 - La fêlure et la lumière »

Des deux étapes précédentes, on comprend :

- que le paradigme de la validité *n'est pas* la vertu cardinale de force ;
- et que même cette vertu de force, étant donnée sa nature, n'est, dans le cœur de l'être humain, que le parachèvement d'un lent travail au contact de l'humilité.
 - 2 Co 12,7-9 : « ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse » ;
 - {BD} : « seule la contemplation de nos limites et de notre misère nous met un plan au-dessus : qui s'abaisse sera élevé. Le mouvement ascendant en nous est vain s'il ne procède pas d'un mouvement descendant » ;
 - Jésus qui lave les pieds de ses disciples, c'est une action (force) brève, dont la grandeur vient d'une profonde imprégnation d'humilité.

Bref, il est donc bon que notre société mette toute son attention à restaurer le terrain de son humilité (grâce au paradigme de la vulnérabilité) ; ce qui lui redonnera accès à une puissance saine²³, découlant pleinement de sa vertu de force.



4. Il n'y a qu'à consentir

a) Feindre la vulnérabilité ?

C'est bien beau, tout ça, mais le paradigme de la vulnérabilité ne se *décète* pas intellectuellement : il se *ressent*, il s'éprouve ! Moi-même, il m'a fallu un paquet d'épreuves pour que je cède ; et mes « rechutes » validistes sont encore nombreuses ! Bien sûr, chacun vit des épreuves ; et une invitation à se laisser transformer par elles, plutôt que de s'accrocher à son paradigme de valide, pourrait porter quelque fruit. Mais ça me semble un objectif bien léger pour un livre de cette qualité... 😊 Non : il y a mieux à dire !

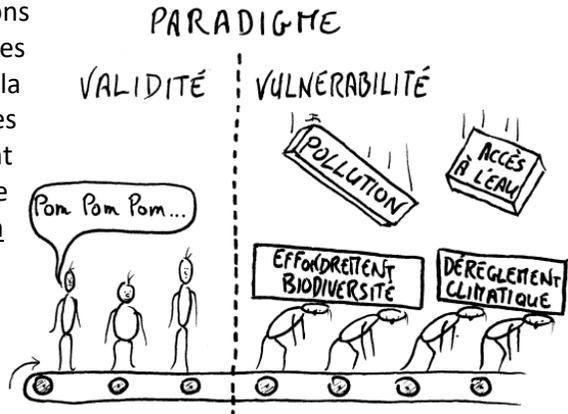
b) L'effet de la période actuelle

Si l'on veut regarder les choses comme elles sont, dans notre XXI^e siècle déboussolé, le simple fait que nous jouons un rôle dans la société (même absolument anodin : consommer, travailler, se déplacer, communiquer, se divertir, se nourrir, se soigner ; et même si nous visons de bonne foi le bon et

²³ cf. {ML}, chapitre 1.H, « L'équilibre {puissance – humilité} : les choses y sont dites autrement, de manière (j'espère) complémentaire

le beau) nous place de fait dans une posture *maltraitante*²⁴. Il suffit de regarder à l'intérieur de soi : c'est une question de sincérité de regard²⁵... L'éthique suffirait à nous secouer, mais puisque nous sommes chrétiens (si tu l'es !), formulons les choses ainsi : « mon Dieu, par ma vie quotidienne, je *nuis* à ta Création ». Vive douleur : nous ne sommes pas dignes de la mission confiée dès la Genèse, piètres intendants²⁶ !

Puisque ce rôle que nous jouons est anodin, puisque toutes les pratiques destructrices de la société se sont répandues jusqu'à devenir absolument *normales*, il est très difficile de s'en extraire²⁷. Effroi : « mon Dieu, je **NE SAIS PAS** vivre sans nuire à ta Création ». Alors, commence le chemin de croix (qui est également un chemin de joie !) :



consommer autrement ? Travailler autrement ? Se déplacer, communiquer, se nourrir, se soigner... autrement. Quitter tout ce qui tue la Création est une entreprise colossale : perdre ses repères, perdre son statut, perdre ses sécurités. Si ça, ça amène pas au paradigme de la vulnérabilité, je veux bien manger mon chapeau !

Bref, renoncer à cette violence ordinaire conduit à se déposséder de ce qui prémunit contre l'état de vulnérabilité, et ainsi à faire d'une pierre deux coups :

- retrouver la saine attitude du contributeur de la Création (ça fait du bien !),
- et se trouver replacé dans le paradigme de la vulnérabilité qui guide l'âme humaine vers le meilleur d'elle-même.

²⁴ cf. aussi « C.4.a - Validité : la violence banale », dans ce chapitre

²⁵ dans {LS} 218, le pape nous invite justement à : « examiner nos vies et reconnaître de quelle façon nous offensoons la création »

²⁶ {CC}, méditation « Venons-nous réellement sur terre pour la détruire ? »

²⁷ {CC}, méditation « Difficile d'avoir conscience d'un mal qui nous est banal »

Quand le pape François parle, dans *Laudato si'*, de *conversion à l'écologie intégrale* (et on connaît la radicalité du mot *conversion*), je crois bien que c'est de ce processus dont il s'agit.

Tant qu'à parler de *Laudato si'*, le pape nous y invite également à la *conversion communautaire* (autre conversion, même radicalité !). On pressent bien ici, tels que les enjeux sont présentés, que le développement de pratiques d'interdépendance devient une impérieuse nécessité²⁸.

Ainsi, il n'y a pas à faire un *simulacre de passage* au paradigme de la vulnérabilité : il n'y a qu'à décider de rompre avec l'excroissance actuelle qui organise un *simulacre de toute-puissance*, pour revenir à la réalité de notre nature, pas très enviable peut-être, mais paradoxalement libératrice. Oui, si je fais abstraction de toutes ces béquilles mortifères, je suis fondamentalement vulnérable.

Quelques phrases issues des *Quatre fléaux* (Lanza del Vasto) – sauf mention contraire – pour situer le « degré de dérangement » ressenti par celui qui accueille le défi :

Violence quotidienne	« Pour nous éviter quelques menues besognes comme d'allumer la lampe ou le feu, d'aller à pied de lieu en lieu ou d'un étage à l'autre, il faut que des milliers d'hommes se démènent au fond des mines et dans des usines parmi des bruits et des fumées d'enfer, si bien que notre léger soulagement n'est qu'un déplacement de la formidable charge ; lequel désaxe la balance de la justice, de l'accord et de la paix »
Sobriété	« Réduire nos désirs à nos besoins, et nos besoins à l'extrême »
	{BD} : « Il faut discriminer le superflu de l'essentiel, les mirages du siècle de l'"Unique nécessaire" »
Justice	« Si tu veux la paix, ne prépare pas la guerre. Si tu ne veux pas la guerre, répare la paix. Pour ce, fais-toi pauvre »
	Saint Basile : « A l'affamé appartient le pain que tu gardes. A l'homme nu, le manteau que recèlent tes coffres. Au va-nu-pieds la chaussure qui pourrit chez toi. Au miséreux, l'argent que tu tiens enfoui »

²⁸ les choses sont dites ici de manière un peu abruptes, mais un autre document développe tout ça plus en longueur : « Garde-t-on ses moufles en été ? », disponible au téléchargement : <https://oliviertempereau.wixsite.com/seletolivier/livre-maladie>

Aie aie aie ! Nous voilà dans la si inconfortable position du jeune homme riche de l'Évangile (Mt 19 21,22 : « Jésus lui répondit : "Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis viens, suis-moi." À ces mots, le jeune homme s'en alla tout triste, car il avait de grands biens »).

La tradition chrétienne corrompue, par un esprit bourgeois, a su imposer une lecture symbolique de cette scène, et c'est bien commode. Mais, aujourd'hui, le chaos du monde nous interpelle : en conscience, que faisons-nous de ce passage ?!

XII. Un regard sans voile

 Gilbert²⁹ (un autre ami inspiré) livre une illustration de la puissance perturbatrice de la période actuelle, quand on consent à se laisser déranger :

- « Je suis "intranquille", en souffrance et en colère. Je trouve insupportable de rester dans ce monde qui ne voit pas – ou ne veut pas voir – et n'agit pas comme il le devrait. "J'ose transformer en souffrance personnelle ce qui se passe dans le monde" pour reprendre l'expression du pape François dans *Laudato si'* §19 » ;
 - « Je ne sais plus comment m'y prendre pour avancer. Je suis anéanti. La conscience vive de la réalité m'atteint moralement. Et elle me fait abandonner parmi mes activités celles qui me paraissent futiles. [...] Je n'ai plus goût aux divertissements, aux distractions. » ;
 - « Il me reste les joies simples de la vie, celle des moments en famille, des relations vraies entre les personnes, de la contemplation de l'appétit de vie d'un enfant, de la perception de la respiration de la nature autour de moi, de la satisfaction d'une tâche effectuée avec soin, d'un service rendu... En fait, c'est déjà beaucoup ! » ;
 - « J'ai une aversion particulière contre ces moyens de transport hypercarbonés qu'on utilise impunément pour des prix dérisoires. Ce sont des injures aux terriens victimes dès aujourd'hui du réchauffement climatique qui, du sol d'Afrique ou d'ailleurs, les regardent passer ».
- 

²⁹ dans son livre *Chemin du sens*, à paraître bientôt (espérons !)

Il faut bien dire et redire une chose... Rhaaa ! Comment dire ?! Ça n'est pas triste. Renoncer au confort de la modernité, ça n'est pas triste. Si l'on présuppose que c'est triste, c'est que le mensonge de la modernité nous a trompés.

On entend parfois l'expression d'une colère jalouse, envers les « boomers », qui auraient pillé la planète pour s'offrir une vie de rêve. Qu'ils aient pillé la planète, ça oui (sans rancune 😊 !), mais certainement pas pour une vie de rêve ! Je ne peux pas envier cette vie déconnectée de la Vie, qui consiste à glisser sur le tapis roulant de la facilité, à partir un week-end dans un « resort » au Maroc pour prendre des photos où tout est illusion ; à rouler dans une grosse cylindrée climatisée... Les premières victimes de la modernité, ce sont ces boomers eux-mêmes, et la colère jalouse ressentie n'est que le signe que le mensonge a pris en nous.

Comme il est difficile à déconstruire, ce mensonge !

C'est que, prévoyante, la modernité a effacé les traces d'une forme de vie alternative : elle a créé un environnement de vie dans lequel la vulnérabilité était parfois absente, souvent impalpable, toujours taboue. Dans nos esprits, elle a pris la forme d'une déficience à fuir.

Et on se retrouve à voir des pauvres types comme moi suer sang et eau pour produire un livre qui, au final, retrace maladroitement les contours d'une réalité pourtant évidente à l'ensemble du vivant !

Nous vivons simplement la fin d'une colossale aberration. Cette aberration a écrit en nous des choses fausses. En vrai,

- le vivant est vulnérable, incomplet, en sursis, toujours guetté par la pénurie ;
- invivable dans le paradigme de la validité, cette vulnérabilité trouve sa place, son sens, sa réalisation dans un paradigme taillé pour elle...

5. L'effet de demain

a) Se préparer aujourd'hui a un demain bien sombre

Si aujourd'hui, la plongée dans la vulnérabilité implique encore souvent un consentement qui requiert la bonne volonté individuelle, l'avenir sombre et incertain du monde pourrait bien nous précipiter tous, sous peu, dans une situation de vulnérabilité assez radicale et assez peu choisie. Il suffit de feuilleter les rapports du GIEC pour s'en convaincre : dérèglement climatique, effondrement de la biodiversité, dégradation des sols agricoles, difficultés d'accès à l'eau, mouvements migratoires colossaux, guerres... Bref, transformation drastique du contexte dans lequel chacun de nous évolue au quotidien. Comme l'écrit {EB}, le monde que nous connaissons va disparaître :

« Adieu l'expansion, le toujours plus, le demain sera meilleur, la bourse, les bagnoles et la politique des USA ! Tout par terre. [...] Ça se passera comment ? Mais on y va, ça au moins c'est sûr. Tous le savent, sauf ceux qui ne veulent pas le savoir. Il est vrai qu'ils sont assez nombreux ».

Ce qui amoindrit considérablement le degré d'utopie de ce livre : il ne s'agit pas de mobiliser une quantité colossale d'énergie pour faire advenir un basculement de paradigme, mais bien de s'ajuster à un phénomène qui va inévitablement se produire.

Cependant, les désastres à venir n'impliquent pas mécaniquement un basculement dans le paradigme de la vulnérabilité : dans toute catastrophe, la tiédeur préexistante se mue en un mélange contrasté d'entraide et de loi du plus fort. Alors, à cultiver dès à présent le paradigme de la vulnérabilité, nous créons des conditions favorables à ce que, une fois l'adversité venue, nous glissions plus naturellement vers l'entraide.

b) Dénoncer la folle promesse de la modernité

Dans {EB}, Maurice Bellet propose un raisonnement percutant que je me propose de retranscrire ici, étape par étape :

- Ce qui nous est proclamé : « l'en-bas n'est plus » :
 - « Le bouleversement qu'introduit le progrès bondissant de la technique [...] signifie l'avènement d'un nouvel âge, une mutation d'une ampleur comparable à l'apparition du néolithique. Quand ce processus est suffisamment avancé, et il avance ou avancera partout, l'homme d'en bas, dit-on, a disparu. [...]. Les terreurs mythiques, c'est derrière nous ».
- Dans la réalité,
 - l'en-bas est une composante immuable de l'être humain :
 - « Mais c'est faux, et c'est ce que révèlent, bien malgré eux, ceux chez qui la douleur éclate. En réalité, quiconque ose regarder sa propre vie, sans les lunettes roses que nous impose le commerce universel, doit bien constater qu'en lui cette dimension demeure » ;
 - l'en-bas, passant sous nos radars, envahit toutes les âmes :
 - « La belle ambition moderne : la raison en tout et partout. Pardessous, s'est creusée l'abîme » ;
 - « La simple négation de l'en-bas, comme s'il se dissipait dans nos vacarmes et nos fumées, c'est la permission qu'on lui accorde d'envahir tout » ;
 - il s'attaque à des êtres impréparés, inconscients :
 - « On voit ces temps-ci un nouveau type d'homme, dégagé des contraintes de naguère, mais complètement désarmé devant ce que peut être le retour de l'en-bas » ;

- « Rien ne le protège plus contre cette invasion : l'abolition de l'humain se fera sous anesthésie » ;
- « Tous soumis, manipulés, fabriqués. Tous intérieurement, intimement supprimés » ;
- « L'en-bas peint en rose » ;
- et, en prime, on se prive des grâces de la vulnérabilité accueillie :
 - « Et voilà le terrible point : c'est dans l'en-bas que l'être humain peut connaître sa grandeur ; c'est en [...] en traversant la ténèbre qu'il en vient à qui il est. Tel est l'humain de l'humain ».

Brrr ! Glaçant !

Mouais... j'ai peut être tort de citer des auteurs si éloquents : ça souligne, par contraste, ma fadeur à moi. Bof, c'est ainsi ! ☺

6. Conclusion

L'approche temporelle permet d'établir que :

- nous en sommes à un point de l'histoire où notre imaginaire collectif, encore gonflé d'un individualisme hérité des décennies passées, ne peut plus masquer son incompatibilité avec la période actuelle ;
- le paradigme qui correspond à l'âme humaine est celui de la vulnérabilité ;
- pour basculer dans ce paradigme, inutile de simuler ! Il « suffit » de choisir de débrancher la perfusion technologico-pétrolière qui dope nos existences...
- ce choix, difficile à poser aujourd'hui, n'est qu'une anticipation, une préparation à l'inéluctable de demain.

Nous voilà prêts à passer à l'action. C'est l'objet du sous-chapitre suivant, qui distribue des rôles à chacun...

E. Imaginer autre chose

1. Introduction

Petit point d'étape :

- Nous avons nommé cette réalité imperceptible qu'est le paradigme.
- Nous avons établi que le paradigme qui prédomine actuellement dans notre société n'était plus ajusté aux temps présents.
- Alors probablement qu'il convient d'en changer ? Nous en avons identifié un autre, qui paraît sensiblement plus adapté...

Oui, mais on change pas de paradigme comme de chemise !

- Il faut pouvoir : un paradigme, ça nous constitue. C'est intriqué avec notre être. Pas facile de s'en dépêtrer !
- Et il faut vouloir : le paradigme en vigueur, il flatte plutôt bien nos âmes humaines...

Alors, dans ce sous-chapitre,

- commençons par nommer, patiemment, la nature du changement qui est en jeu ;
- et comme tout changement a besoin d'acteurs, nous continuerons en donnant un rôle à chacun.

2. Poser l'objectif

a) Tout changer pour que rien ne change

Selon {IS}, deux modèles se sont succédés depuis le XVI^e siècle :

- un modèle de domination (Descartes : « nous rendre maîtres et possesseurs de la nature »)
- qui « s'est retourné en son contraire qui est le modèle postmoderne de la faiblesse. On ne compte plus les ouvrages qui font l'éloge de la faiblesse, de la lenteur, [...], de la fuite, de la paresse, de l'oisiveté... ».

D'apparence, le second modèle est en rupture radicale avec le premier. Mais {IS} continue : « Toutefois, le modèle de la faiblesse n'a pas conduit à une réévaluation de celle-ci. Si la vulnérabilité est reconnue comme constitutive de toute vie, elle reste vue de manière négative. [...] Comment s'en étonner ? Les contraires appartiennent au même *genre*. Un cogito humilié réagit au cogito exalté, donc hérite de ses limites [...]. Que, désormais, prendre soin de la vulnérabilité devienne un acte central, voire l'acte central de l'éthique n'empêche pas qu'elle soit évaluée de manière dépréciative ».

Nous sommes en présence de cette inclination humaine si forte : tout changer pour que, au fond, rien ne change. Peut-être qu'on peut parfois se satisfaire de ces pseudo-changements ; mais dans notre affaire actuelle, non, le compte n'y est pas !

b) Changer à la racine

« Les contraires appartiennent au même genre ». Et nous, il nous faut un autre *genre*. On se situe à un degré plus profond que ce que l'intuition nous suggère : il ne s'agit pas de *demander* à notre être de réévaluer sa position sur le sujet de la vulnérabilité, mais bien de *transformer* notre être selon le paradigme de la vulnérabilité. Chantier colossal, dont l'ampleur ne peut pas se penser a priori, étant donné que c'est la substance même de *ce qui pense* qui est amenée à être transformée.

Conversion des êtres, et, de manière concomitante, conversion des structures (il est d'ailleurs bien difficile de savoir qui de l'œuf ou de la poule...). A l'instar des grandes luttes de notre temps (racisme, écologie, féminisme, etc.), nous avons, dans le domaine de la vulnérabilité, un chantier « déconstruction idéologique » à mener.

Vertige : sur quoi, alors, nous appuyer ?

- nous ne partons pas de nulle part : tout est (notamment) dans l'Évangile ! La foi chrétienne est familière avec :
 - le degré de transformation (la notion de « conversion » est centrale dans la foi chrétienne) ;
 - la direction de la transformation (si bien représentée par la vulnérabilité consentie de Jésus tout au long de sa vie).
- {IS} donne également quelques pistes plus sociologiques :
 - « La vulnérabilité doit trouver sa place dans toutes les activités régies par l'économique et le politique » ;
 - « La vulnérabilité humaine n'est pas une faiblesse à rectifier, mais un socle anthropologique à partir duquel il convient de construire la vie sociale comme vie relationnelle respectueuse du "mystère" de chaque être » ;
 - « La question est alors : existe-t-il des conditions organisationnelles favorisant la reconnexion à sa propre vulnérabilité ? »

L'ambition est bien celle-là : acceptant la vulnérabilité comme socle anthropologique incontournable, concevoir une société qui, prenant en compte cette vulnérabilité, lui permet de se révéler positive.

De nouveau, la Bible est un bon guide. Son « programme politique » est si stimulant : une chaîne de consolation qui, partant de Dieu, se répand par contagion à tout un peuple. Y a-t-il une plus belle façon de faire société ? 2 Co 1,4 : « Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions, afin que, par la consolation dont nous sommes l'objet de la part de Dieu, nous puissions consoler ceux qui se trouvent dans quelque affliction ! »



Peut-être bien que ce qu'on observe depuis le début de ce livre ne revêt un aspect paradoxal que parce qu'on ne l'observe pas du bon endroit. Peut-être qu'observé depuis le paradigme de la vulnérabilité, ce même phénomène prend un aspect cohérent et logique ?

3. ... Autrement...

a) Penser autrement

Les bribes de paradigme de la vulnérabilité qu'on a pu collecter plus haut³⁰ sont des réactions au paradigme de la validité. Or, un paradigme ne se définit pas en calquant la trame d'un autre : il configure sa propre trame selon ce que sa propre nature appelle.

Un paradigme, c'est ce qui standardise une façon d'être au monde. C'est vaste !

- On peut commencer par ne plus faire de la vulnérabilité un point aveugle de la société **{{CV}}** : « **mettre fin au déni des vulnérabilités**, qu'elles soient ontologiques, sociales ou systémiques ») ;
- Pour cela, prendre de la distance sur nous-mêmes **{{CV}}** : « **s'extirper, s'exfiltrer de la réalité** telle qu'elle nous est proposée aujourd'hui ») ;
- Puis concevoir une vision ;
- Et alors, donner corps à cette vision en développer des pratiques.

Piouf... Epuisant ! Heureusement que, fidèle au paradigme de la vulnérabilité, on se contente d'accompagner tout ça sans chercher à le maîtriser !

b) Agir autrement

Puisque sur cette terre, tout s'incarne, penser autrement ne suffit pas. Il faut vivre les choses autrement. Il faut que chacun, valide et vulnérable (et, en chacun de nous, la part valide et la part vulnérable), trouve son rôle dans l'entreprise de basculement vers le paradigme de la vulnérabilité. Hi hi ! A lire,

³⁰ cf. « C - Anatomie des paradigmes », dans ce chapitre

ça doit avoir l'air assez clownesque : je parle comme si j'étais un haut responsable en charge de l'organisation d'un projet d'envergure... « Monsieur le ministre de la transition vulnérable, bonjour ! Quelle mesure comptez-vous... » « Eh, Olivier, réveille-toi : tu baves sur ton clavier ! »... Non : ce que j'écris ne changera rien, mais je me sens le besoin de l'écrire... Ou plutôt, disons que ce que j'écris est une humble contribution visant à accompagner ce qui m'apparaît comme le sens de l'histoire.

4. Des rôles pour les valides

a) Rôles graduels

Me basant sur la réflexion menée par le collectif Anastasis pour l'organisation du premier *Festival des Poussières*, je vais plutôt parler de pauvreté que de vulnérabilité, ici, mais ça revient au même !

Le collectif parle de trois appels :

- « nous mettre à l'écoute des plus pauvres pour entendre la voix du Christ à travers eux ;
- construire le Royaume en luttant pour la justice, pour éradiquer la misère ;
- nous faire pauvres ».

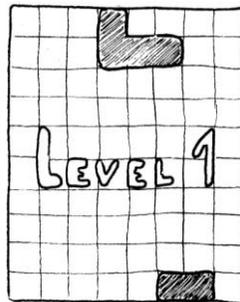
Voici une bien belle intention ! Je m'en inspire grandement dans le développement qui suit, où ces appels deviennent des « niveaux », comme dans un jeu vidéo. On notera que :

- on passe de trois appels à cinq niveaux : le premier appel étant décomposé ;
- la difficulté des niveaux va en grandissant (plus ou moins... parce qu'en fait, le niveau 3, il est vachement dur !), pour accompagner la progression.

b) Niveau 1 – humanité (inclusivité)

Il est bon que les personnes valides (puisque ce sont principalement elles qui organisent la vie d'une société) créent les conditions d'accueil des vulnérabilités. Cela,

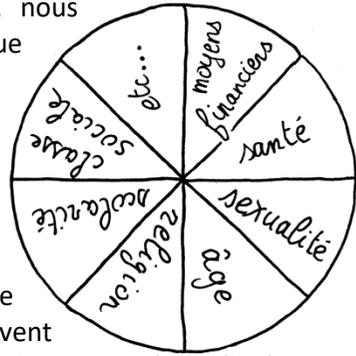
- pour des raisons évidentes d'humanité ;
- mais aussi parce que, semble-t-il, la voix du Christ passe à travers les pauvres³¹, et qu'il est donc bon de créer les situations permettant d'être à leur contact (intuition qu'on retrouve dans {SR} : « plutôt que de faire ce qui nous semble raisonnable



³¹ cf. « E.4.c - Niveau 2 – écoute », dans quelques pages

et de demander la bénédiction de Dieu, nous ferions mieux de nous entourer de ceux que Dieu a promis de bénir ».

Comment concrètement ? Se basant sur la roue de l'intersectionnalité, réfléchir à la façon d'intégrer, autant que possible, chacun des rayons de cette roue.



Prenons l'exemple d'un festival. Il y a de nombreuses petites et grandes choses qui peuvent dissuader un vulnérable de rejoindre un festival. Souvent, même s'il n'y a pas d'impossibilité absolue, c'est la crainte du jugement, et l'accumulation des petites difficultés qui décourage : on pressent qu'on ne fait pas partie de la communauté, puisqu'elle ne nous considère pas... Alors, pêle-mêle, quelques éléments d'une posture inclusive :

- penser une communication qui inclut ceux qui n'ont pas de téléphone portable ou d'accès aux réseaux sociaux ;
- s'adapter, selon ce qui est possible (accessibilité, régimes alimentaires, rythmes adaptés, etc.) et, idéalement, tourner positivement ces adaptations : non pas les voir comme des compromis fait aux inadaptés, mais comme des occasions de retour à des fonctionnements plus vertueux. Par exemple, décider d'un festival sans téléphone portable peut, en plus de permettre la venue de personnes électrosensibles, rappeler à l'homme augmenté par son smartphone qu'il peut s'en passer, et que c'est rafraîchissant ;
- prévoir des cercles de minorisés ;
- proposer un prix libre (bien que conscient !) ;
- dans la communication, exprimer la volonté d'une démarche inclusive ;
- lorsque l'on applaudit les organisateurs, à la fin du festival, également applaudir les invisibles. Quoi ?
 - il est évidemment approprié d'applaudir ceux qui ont rendu le festival possible... Mais d'une certaine manière, ils ont déjà leur récompense : l'être humain est heureux de préparer, heureux de se donner pour un projet auquel il croit, heureux d'en voir le résultat !
 - Le vulnérable, lui, subit comme une double peine :
 - il n'a pas la joie de porter collectivement des projets ;
 - il n'a pas non plus la reconnaissance qui en découle.
 - Peut-on, alors, être reconnaissant aussi envers la « veuve de l'Évangile », et, ainsi, remercier toute forme de dilatation du cœur, indépendamment du prisme de validation du « faire » et de l'utilité au

groupe ? Et y ajouter une pensée pour celles et ceux qui ont dû renoncer à venir, car le défi leur a semblé trop grand ?

c) Niveau 2 – écoute

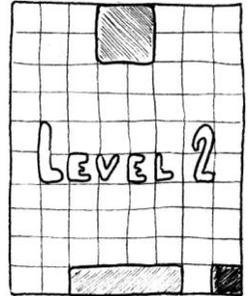
« À l'écoute des plus pauvres pour entendre la voix du Christ à travers eux »... Mais sur quoi peut se fonder cette intuition selon laquelle les vulnérables pourraient révéler par leur vie les signes du Royaume de Dieu ?

- sur la Bible :

- Lc 6,20 : « Heureux, vous les pauvres, car le royaume de Dieu est à vous » ;
- Jc 5,7 : « Dieu, lui, n'a-t-il pas choisi ceux qui sont pauvres aux yeux du monde pour en faire des riches dans la foi, et des héritiers du Royaume promis par lui à ceux qui l'auront aimé ? » ;
- Rm 8,14-17 : « vous avez reçu un Esprit qui fait de vous des fils [...] de Dieu, héritiers avec le Christ, **si du moins nous souffrons avec lui** pour être avec lui dans la gloire » ;

- Ailleurs :

- {CJ} : « **le premier rang** de ceux qui forment la terre : **des infirmes, des handicapés mentaux, des sourds, des aveugles** et Jésus dit "qu'ils font du bon travail pour la terre". Au deuxième rang, ceux qui font de leur mieux pour aider le Seigneur. Au troisième rang, ce sont ceux qui sont en colère contre le Seigneur » ;
- saint Vincent de Paul : « Les pauvres sont nos maîtres en spiritualité » ;
- Etienne Grieu³² définit « la grande pauvreté comme étant un véritable lieu théologique » ; au même titre, selon lui, que les écritures, la réflexion de l'Eglise, ou bien encore la figure des saints. Il poursuit : « La vulnérabilité [...] donne accès à Dieu lui-même » ;
- pape François : « dans la faiblesse des pauvres, il y a une force salvatrice. Et si, aux yeux du monde, ils ont peu de valeur, ce sont eux qui nous ouvrent le chemin du ciel. Ils sont nos passeports vers le paradis ».



Note : il serait naïf de croire que l'orgueil du valide s'éteint chez le vulnérable. Bien au contraire, il devient hargneux ! « Comme je porte mal et médiocrement ma croix ! », se lamente l'auteur de {FG} ; et je me lamente avec lui. Cette place centrale des vulnérables n'a pas à donner lieu à une

³² jésuite, docteur en théologie, auteur de *Le Dieu qui ne compte pas*. Citation issue de {FO}

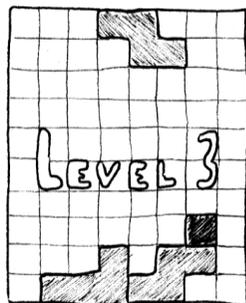
quelconque fierté (« eh ouais mon pote ! J'suis le choucho de Dieu ! ») : tout juste une occasion de trouver un sens, et puis, ça ne fait pas du vulnérable un être exceptionnel en lui-même : c'est seulement la vulnérabilité en lui qui parle de Dieu, en ce qu'elle le rend transparent à Dieu.

Histoire d'être un peu concret, lors d'une rencontre dans laquelle un temps guidé est prévu pour faire connaissance, on peut inciter les participants à se rencontrer sur leurs faiblesses, par exemple :

- en remplaçant une question anodine (« tu fais quoi dans la vie ? »)
- par : « quelle vulnérabilité veux-tu partager ? », avec, pourquoi pas, des sous questions :
 - qu'est ce que ça t'apprends ? quelle fécondité ça a ?
 - qu'est ce que ça te dit du chemin des béatitudes ?

d) Niveau 3 – contre-culture

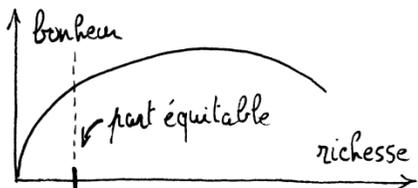
Cette partie est en fait l'installation dans le temps des attitudes développées dans les deux premiers niveaux. Par imprégnation prolongée, par la répétition et l'approfondissement des dispositions de ces niveaux, la culture de la validité cède peu à peu sa place à une contre-culture de la vulnérabilité.



Cela sert :

- le vulnérable, qui sent peu à peu une résonance plus grande entre l'intérieur et l'extérieur de lui-même ;
- le valide, qui, rassuré par le contexte général, s'autorisera plus facilement à quitter ses sécurités et à plonger pleinement dans ses propres failles, pouvant ainsi goûter la consistance de cette promesse divine des béatitudes 😊 !

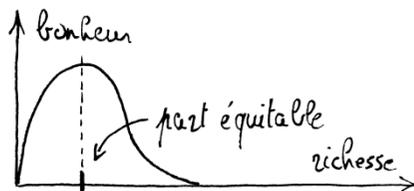
Dans la perspective de sobriété que la catastrophe environnementale en cours rend inévitable, notre occident va devoir réduire son train de vie. Or, le paradigme de la validité (avec son bonheur par l'« avoir », ses exigences, son agitation, etc.) est gourmand en ressources³³. Lorsqu'il prétend entrer



³³ courbe basée sur les études de la relation bonheur ressenti / salaire (par exemple <https://www.pauljorion.com/blog/2018/11/13/etude-de-luniversite-de-gand-sur-la-relation-bonheur-salaire-en-belgique-par-marc-debliquy/>)

en transition, le paradigme de la validité conserve son niveau d'exigence, et se contente d'optimiser, réduire, perfectionner, rendre « éco-responsables » les moyens pour y parvenir... Mais ça ne suffit pas !

Le paradigme de la vulnérabilité se désintéresse de telles exigences. Avec son idéal plus simple, il fait reculer le « maximum de bonheur » pour venir le faire coïncider avec la part de richesse qui échoit à chacun, dans un régime de justice (appelons-la « part équitable »). On goûte alors à la joie d'être aligné avec ce qui est juste, et on est en place pour les secousses à venir !



Pour mettre un peu de concret dans ce niveau, on peut inviter à travailler, plutôt en groupe que seul (car les imaginaires collectifs se travaillent mieux collectivement), de manière intellectuelle (étude de textes sur le sujet, écritures collectives...), émotionnelle et par des initiatives concrètes, pour sentir s'édifier cette culture, en soi et autour de soi...

Par exemple, si l'on formule des intentions de prière pour une messe, on pourra renoncer à induire l'idée que la souffrance est nécessairement extérieure au groupe de croyants (quelle violence pour ceux qui, pourtant au-dedans, souffrent). Intentions entendues récemment, qui renforcent le paradigme de la validité :

- « On *rencontre* souvent des personnes qui se sentent seules. Prions pour *elles* » ;
- « Jésus, ami des pauvres et des petits, rends nous attentifs à *leur* appel ».

e) Niveau 4 – justice

Etape suivante : « construire le Royaume en luttant pour la justice, pour éradiquer la misère ».

Inutile de trop s'attarder sur ce point, qui nous fait assez facilement l'effet d'une double évidence :

- partager avec ceux qui sont dans le besoin, comme la Bible nous y invite :
 - Tb 4,7 : « Ne détourne ton visage d'aucun pauvre » ;
 - Mt 25,34-40 : « J'avais faim, et vous m'avez donné à manger [...] chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »
- travailler à rendre les structures économiques moins inégalitaires.

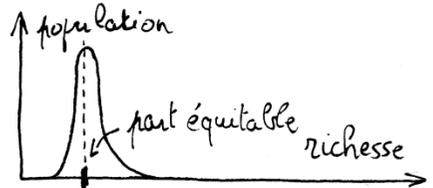
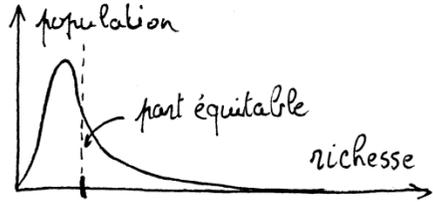


Notons que les inégalités actuelles, si profondes, ne sont bonnes :

- ni pour ceux du haut,
 - qui passent à côté de la grâce de la pauvreté,
 - qui ont une peur bleue de « tomber » ;
- ni pour ceux du bas, qui se trouvent parfois dans une indigence difficilement supportable ;
- ni pour la société, car elle se trouve scindée en deux groupes qui ne se reconnaissent plus entre eux.

La réduction des inégalités a pour effet de resserrer la courbe de population afin que son maximum coïncide avec la *part équitable*, ce qui, dans le contexte de sobriété présenté plus haut, évite que la réduction des richesses impacte ceux qui en manquent déjà.

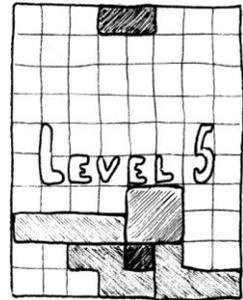
Et, si l'on ne veut pas se mentir (et même si l'on peut considérer que Simone Weil exagère un peu : « Etant donnée la situation générale et permanente de l'humanité dans ce monde, peut être bien que manger à sa faim est toujours une escroquerie »), la part équitable, c'est plus ou moins ce que nous voyons aujourd'hui comme la pauvreté. Alors, pourquoi ne pas anticiper un peu ? Transition avec le niveau 5...



f) Niveau 5 – pauvreté

« Nous faire pauvres »...

Le rapprochement entre la *misère* que l'on vise à éradiquer dans le niveau 4 et la *pauvreté* que l'on embrasse au niveau 5 peut faire l'effet d'une contradiction.



Les membres d'Anastasis s'en sortent astucieusement, en utilisant « misère » pour un état de pauvreté si extrême qu'il faut l'éradiquer. On pressent en effet qu'il y a un seuil sous lequel la vie n'est plus que douleur, chaos, abîme, et que ça n'a rien d'enviable... Mais est-ce bien si vrai ? A écouter l'expérience mystique d'Etty Hilsum ou d'autres dans les camps de concentration³⁴ (lieu habituellement placé assez haut sur l'échelle du chaos !) ; ou bien les récits de

³⁴ cf. chapitre « I – G.1.c - Le bien, le mal... tout dépend de comment on le vit »

Sœur Emmanuelle dans les bidonvilles du Caire, ce n'est pas si évident. De fait, selon la réflexion menée plus haut³⁵, ce qui tranche entre le vivable (voire l'heureux) et l'invivable tient moins au degré de pauvreté qu'au paradigme dans lequel on se trouve.

En réalité, le niveau 5 n'est pas d'abord un appel à la pauvreté en tant qu'altération d'un ou plusieurs paramètres de nos vies (santé, argent, etc.), mais plutôt un appel à s'assimiler soi-même au paradigme de la vulnérabilité. En ce sens, il serait un niveau 3 déguisé. Ou plutôt, un niveau 3 auquel on contribue en l'incarnant soi-même ({EB}: « Il faudrait qu'ils descendent pour de bon ; qu'ils acceptent d'être qui ils sont, pour cette part d'eux-mêmes même qui communique à la détresse innommable. Ils auront alors une chance d'entrer dans la grande humilité »).

On trouve dans {IS} un passage inspirant à ce sujet : « Est-il possible et vraiment logique de penser qu'on puisse transformer la société en revêtant simplement une posture de pauvre ? Peut-on réellement réduire les mécanismes qui produisent la vulnérabilité et les exclusions en étant vulnérable soi-même ? Certes non ! Mais c'est une manière plus juste et plus adaptée que de cerner le problème en s'y sentant impliqué. De cette manière, on peut mieux prendre part à un combat qui n'est pas pour quelques uns, mais qui engage tous les hommes à œuvrer pour la société humaine. N'est-ce pas, en définitive, le nécessaire et indispensable combat pour la dignité de la personne humaine et la promotion du bien commun ? ».

Il se trouve qu'entrer soi-même dans la vulnérabilité en tant que paradigme permettra, par un heureux effet collatéral, de se laisser glisser paisiblement dans une pauvreté matérielle (simplicité de vie, renoncement à la maîtrise, etc.³⁶). Cet effet collatéral est néanmoins important, car la richesse est un accaparement des biens du pauvre, ce qui n'est pas très bien vu Là-Haut : Jc 5,1-5 : « Et vous autres, maintenant, les riches ! Pleurez, lamentez-vous sur les malheurs qui vous attendent. [...] Le salaire dont vous avez frustré les ouvriers qui ont moissonné vos champs, le voici qui crie, et les clameurs des moissonneurs sont parvenues aux oreilles du Seigneur de l'univers ».

³⁵ cf. « B.5.b - Heureux comme un pauvre en cordée », dans ce chapitre

³⁶ l'arche de Gwenes (Lanza del Vasto) donne merveilleusement à voir ce à quoi peut ressembler la pauvreté choisie, au nom de la justice

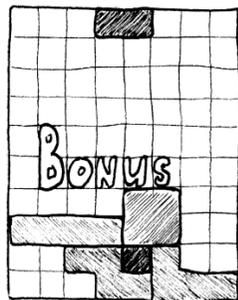
Plus concrètement, quelle aventure ça doit être, de délibérément choisir le paradigme de la vulnérabilité ! Quelques repères :

- sûrement un processus graduel ;
- sûrement plus facile à vivre à plusieurs (pourquoi pas en Eglise, notamment : « tous, nous devons former une Église pauvre pour les pauvres³⁷ ») ;
- sûrement en se nourrissant
 - d'écrits édifiants : la Bible (ex. : dialogue de Jésus avec le jeune homme riche), et plus largement, la vie de saints (ex. : saint François),
 - de la joie ressentie à chaque étape d'approfondissement de cette quête (la joie de la justice, par exemple, c'est pas rien !)

g) Niveau bonus – guérir les malades !

Un charisme souvent oublié, mais auquel Jésus invite pourtant explicitement les apôtres (Lc 10,8-9) : « Dans toute ville où vous entrerez et où vous serez accueillis, mangez ce qui vous est présenté. Guérissez les malades qui s'y trouvent et dites-leur : "Le règne de Dieu s'est approché de vous." »

Même si cela est bien mystérieux, il est bon de rappeler que des groupes y travaillent, des formations existent... Probablement que la prudence est toutefois de mise !



L'occasion est belle de faire un petit pas supplémentaire sur la subtile ligne de crête que nous parcourons... La maladie d'une personne n'est pas bonne en elle-même : elle n'est bonne que dans sa capacité à ramener au paradigme de la vulnérabilité (IS) : « La vulnérabilité de Philippine crée une ambiance de douceur, un peu comme un tout petit. Elle suscite un environnement imprégné de douceur. Elle a l'air inutile, mais elle a la capacité de transformer les gens qui sont autour d'elle, de les réveiller, d'ouvrir les cœurs »).

Dans *L'entraide, l'autre loi de la jungle* (Pablo Servigne), on voit bien comment la souffrance ramène au paradigme de la vulnérabilité, tandis que l'absence de souffrance en éloigne : « Par le passé, un monde hostile et pauvre a fait émerger une culture de l'entraide. Cette culture de l'entraide a favorisé l'innovation et la création d'abondance. Ce monde d'abondance a fini par

³⁷ propos improvisés par le pape François le 11 novembre 2016, à l'occasion du jubilé des exclus

créer une culture de l'égoïsme. Cette culture de l'égoïsme a tout détruit, recréant un monde hostile et pauvre. Le cycle peut recommencer avec à nouveau l'émergence d'une culture de l'entraide ».

Ce mouvement de balancier, est-il une fatalité ? Si oui, et dans la mesure où les malades maintiennent le balancier du bon côté, faut-il bien les guérir ?

Question éthique effrayante ! Allons-nous nous résigner à répondre par la négative : « On pourrait te guérir, mais tu comprends, ... ta maladie nous permet de pas devenir égoïste... alors, reste bien malade, hein ! ».

Bon, y'a d'la marge : on ne viendra jamais à bout de la maladie (ni de la pauvreté)... Mais cette question, si théorique soit-elle, mérite d'être posée, car sa réponse (notamment par Pablo Servigne, saint Paul et saint Bernard) nous oriente.

Pablo Servigne poursuit son raisonnement : « Serait-il possible d'éviter ou de raccourcir ce passage chaotique ? Oui, grâce à la culture. »

Alors, oui, on peut (et on doit, autant qu'on peut !) guérir les malades, mais la guérison des malades nous responsabilise et nous oblige tous. Si l'on perd ceux qui ramenaient l'humanité au paradigme de la vulnérabilité, c'est alors sur les valides eux-mêmes que repose une tâche ardue : s'autolimiter et cultiver ce précieux paradigme.

Une culture, ça repose sur des figures inspiratrices. Quelle figure pourrait, par le don de sa pauvreté, nous attirer éternellement vers ce paradigme ? Quelle Figure, offrant sa pauvreté à chaque instant du temps éternel, pourrait nous permettre de demeurer dans l'*entraide* malgré l'*abondance* ? Qui fait de la pauvreté une « richesse » « précieuse » désirable ?

- 2 Co 8,9 : « le don généreux de notre Seigneur Jésus Christ : lui qui est riche, il s'est fait pauvre à cause de vous, pour que vous deveniez riches par sa pauvreté ».
- Saint Bernard³⁸ : « Depuis toujours, dans les cieux, [le Fils de Dieu] possédait en abondance toutes les richesses ; cependant, parmi elles ne se trouvait pas la pauvreté, alors que, sur cette terre, elle surabondait ; mais les hommes en ignoraient le prix. C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui la désirait, est descendu ; il l'a choisie en partage et nous *l'a rendue précieuse par l'estime qu'il lui manifestait*. Considère donc le Christ qui naît à Bethléem de Juda. Efforce-toi de trouver comment devenir toi-même Bethléem de Juda pour qu'il te donne à toi aussi la grâce de l'accueillir ».

³⁸ cf. Sermon 1 pour la Vigile de Noël, § 4-5-6, PL 183, 88-89 ; in : Sr. Isabelle de la Source, Lire la Bible avec les Pères Tome 6, Médiaspaul, Paris 2000, p. 190-192

5. *Rôle pour les vulnérables*

a) **Se glorifier en tant que vulnérables ??? Nan !**

Croire que la vulnérabilité est uniquement positive serait aussi faux que de croire que la vulnérabilité est uniquement négative. Elle est un état, une situation, et le vulnérable n'a pas à être essentialisé. Il est d'ailleurs tout aussi pécheur que le valide !

J'écris dans ce livre ce que la vulnérabilité a produit en moi, mais il faut bien reconnaître que c'est le fruit d'une lutte intérieure intense. Pour une pépite découverte, il faut patauger un moment dans la vase puante de ses profondeurs. Vase puante qui, comme l'écrit {EB}, ne rate jamais une occasion de refluer : « A ce moment où l'on se réjouit de s'en tirer pas trop mal, au même moment revient ce qu'on croyait dépassé. Comme si l'on imaginait traverser le marécage, alors que ce marécage est nous-mêmes et qu'il se déplace avec nous ».

Et puis, n'oublions pas : s'il est vrai que l'expérience de la vulnérabilité vient lentement creuser en nous un sillon fertile, notre contribution à la réalisation de l'œuvre de Dieu passe également par la force de notre semeur intérieur³⁹.

b) **Lutter tel un valide ??? Non plus !**

L'antivalidisme (mouvement de lutte contre les discriminations fondées sur le validisme – le validisme correspondant assez bien à ce que j'appelle « paradigme de la validité ») est un mouvement très utile à divers égards :

- il crée un sentiment collectif entre des personnes dont la vulnérabilité entraîne souvent un fort isolement ;
- il politise les souffrances individuelles, amenant les personnes à s'affranchir de la culpabilité qu'elles ressentent lorsqu'elles sont face à l'échec : les dysfonctionnements sociétaux y sont pour beaucoup ;
- il dénonce ces mêmes dysfonctionnements sociétaux, que ce soit au niveau des structures comme au niveau des comportements valides toxiques...

Il y a, effectivement, comme partout où des droits sont bafoués, de la place pour la lutte politique, avec ses revendications, ses stratégies et ses rapports de force. Mais pour l'antivalidisme, le risque est grand de se laisser gagner par les logiques validistes... Un peu comme certains courants féministes opposent à la puissance masculine une puissance féminine censée la supplanter. Un peu

³⁹ cf. « D.3.b - La position forte : 100 % vulnérable », dans ce chapitre

comme ce qu'explique Ellul sur l'expansion du nazisme : « Pour vaincre le régime hitlérien, les démocraties se sont moralement condamnées en voulant combattre le mal par le mal, autrement dit en s'engageant sans réserve dans le culte de la "puissance technique". Le modèle nazi s'est répandu dans le monde entier. Le vaincu a littéralement corrompu le vainqueur ».

Si le vulnérable se fait plus puissant que le valide pour obtenir que son essence vulnérable soit reconnue, alors au moment même où il gagne, son essence s'est évaporée !

Alors, quelle voie trouver, pour faire bouger les lignes sociales sans se compromettre ? Probablement,

- avoir conscience du risque pour mieux pouvoir l'éviter ;
- s'inspirer de la force de déstabilisation et de retournement des consciences générée par la non-violence spirituelle ;
- j'aime bien ce qu'on trouve dans {EB} sur le sujet :
 - « L'insurgé des temps nouveaux ne ressemble plus du tout aux révolutionnaires d'hier et d'avant-hier. Il laisse, à ceux qui en continuent le cycle, les pamphlets, les défilés, les manifestations, tout ce qui fait tapage et alerte les médias. Il est beaucoup plus discret. Il est même souterrain. Il travaille comme les fourmis, comme les termites et comme les abeilles. Par une accumulation d'actes indiscernables, d'initiatives petites, multiples, insistantes. Et pourtant, l'enjeu de son action c'est vraiment le tout de la vie et pour toute l'humanité. Comment arrange-t-il ensemble son ambition et son humilité ? » ;
 - « Encore et encore et encore, insister, redire, taper comme on tape indéfiniment sur le poinçon qui doit percer le mur – minuscule ouverture qui met fin à la toute-puissance de ce ciment, de l'enfermement de mise à mort ».

A noter que l'attitude du vulnérable (plutôt dans l'acceptation et l'abandon que dans la maîtrise déterminée) n'est pas un aveu de résignation.

- s'il ne se bat pas, c'est parce qu'il sait que c'est déjà gagné. Il sait que la non-violence est supérieure à la violence. Il sait que l'entraide est supérieure à la compétition. Il sait que l'amour est supérieur à l'indifférence et à la haine. Il sait que les forces divines, dont le Christ est venu sur Terre témoigner de l'existence, seront victorieuses ;
- s'il ne prend pas sur lui la lourde responsabilité de la résolution des maux terrestres, c'est qu'il sait que ça n'est pas de son ressort. Il sait que lorsque l'être humain s'assigne un tel dossier, il amplifie le mal qu'il cherche à résoudre. Il sait que c'est Dieu qui est garant de la victoire finale.

Malgré tout, il agit ! Seulement, il agit en contributeur confiant d'un projet déjà gagné.

Le militant valide s'étrangle à la lecture d'un tel passage, qui facilite l'écrasement par les puissants des faibles rendus dociles (je sais bien : la partie militante valide de moi-même s'étrangle, là ! Aaarg...). Bon... chacun selon son élan intérieur !

c) Vivre comme un valide ??? Pas davantage

Dans notre société validiste, il n'est pas de bon ton d'avoir besoin d'aide. Ainsi tous ceux qui peuvent se montrer autonomes s'empressent de le faire ! Or, l'être humain brûle du désir de rendre service. Ce besoin se heurtant le plus souvent à l'autonomie suffisante affichée par les quidams alentours, il ne reste plus que les bébés, les petits chiens et les porteurs de vulnérabilité visible pour décharger les énergies de compassion accumulées. Et ça, pour une personne qui subit d'innombrables propositions (voire injonctions) d'aide, précisément dans une société où l'autonomie est valorisée, c'est perçu comme humiliant, infantilisant, dégradant⁴⁰...

De là, c'est assez légitime que la personne vulnérable aspire à vivre comme tout le monde, c'est-à-dire sans avoir besoin des autres. A grand renfort technologique si besoin. Un certain antivalidisme milite pour cela : « la liberté passe par l'autonomie et non par ce vieux relent d'assistantat charitable⁴¹ » ; « notre combat s'oriente vers une vie autonome⁴² ».

Et ça, c'est un drame pour la société entière. Une société dans laquelle personne n'a besoin des autres :

- est irréaliste, hors-sol. Ça n'est rendu possible, pour les valides occidentaux, que grâce à une répartition profondément inéquitable du pillage ravageur des ressources naturelles ;
- est la négation de la nature humaine. Cet antivalidisme-ci, c'est la corruption de l'esprit des vulnérables par le validisme. C'est une forme d'aliénation volontaire au paradigme de la validité. Aliénation qui, déjà inconfortable pour les valides, devient torturante, car à chaque instant, le rappel de l'inadaptation se fait sentir.

Vraiment, c'est le chemin inverse, qu'il faut parcourir ! La grandeur du vulnérable est précisément d'amener les valides à changer de paradigme. Non pas *vivre comme un valide*, mais *accompagner le valide dans son abandon du validisme, vers une société d'interdépendance généralisée*. C'est précisément

⁴⁰ <https://podcastfrance.fr/podcasts/societe/devenir-woke/> saison 1 épisode 13

⁴¹ *La culture du valide occidental* (<https://infokiosques.net/spip.php?article184>)

⁴² *Crip*, compilation de textes d'Harriet de Gouge

<https://www.harrietdegouge.fr/post/722181587815612416/o%C3%B9-le-trouver>)

ce que défend une autre facette de l'antivaldiste⁴³ : « Au lieu de promouvoir uniquement l'indépendance, l'interdépendance reconnaît qu'aucun d'entre nous ne peut prospérer sans soutien. Ce principe s'articule autour de la construction d'un sentiment de communauté ».

Tout est subtil, et tout est question d'intention. Il demeure bien sûr souhaitable, dans un esprit d'émancipation, de favoriser la liberté d'action des personnes en situation de vulnérabilité invalidante, que ce soit par des aides financières, l'accessibilité des transports.

Finalement, si l'être humain brûle du désir de rendre service, toute demande d'aide revient à faire un cadeau : on offre à celui à qui on demande l'occasion de réaliser ce désir. En somme, c'est l'arroseur arrosé !

Dans l'émission « nus et culottés », Nans et Mouts, partant à l'aventure nus comme des vers, illustrent à merveille cette vulnérabilité offerte qui suscitent la joie de donner. De manière moins loufoque, les ordres mendiants, tels que les petites sœurs de l'Agneau, ne comptent plus les récits de mission qui relatent merveilleusement cette réalité.

Ainsi, le valide, qui aime tant être charitable, ne *donnerait*-il pas à ses proches la joie de lui venir en aide ?! 😊 Le vulnérable, en tous cas, a le rôle de lui ouvrir le chemin.

d) Le point de vue précieux des professionnels de la loose !

On ne manque pas de main d'œuvre pour perpétuer le monde actuel, et son paradigme de la validité : on ne manque pas de brillants ingénieurs pour faire des ponts, des machines ou des logiciels sophistiqués.

Par contre, si l'on estime qu'il est grand temps que le monde change de trajectoire, on manque de personnes⁴⁴ :

- qui, ayant été amenées, de manière brusque, totale, indépendante de leur volonté, à faire un pas de côté et à vivre autrement, ont développé d'autres manières de penser, ont appris à valoriser autre chose ;
- qui, douloureusement impactées par des limites de tous ordres, ont appris à abaisser leurs exigences et à accueillir ce qui se présente ;
- etc.⁴⁵

Alors oui, nous autres experts de la vulnérabilité, dans un monde malade de sa validité, on est absolument indispensables⁴⁶ ! Hu hu... 😊

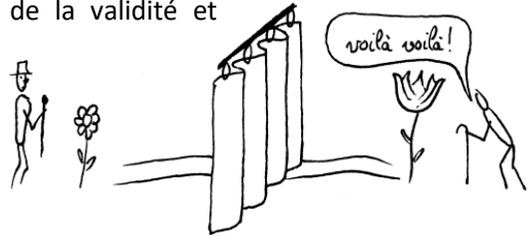
⁴³ cf. *Crip*

⁴⁴ cf. {E}, apport « La conversion communautaire », paragraphe « La vulnérabilité » : le chemin de l'ingénieur et le chemin du trisomique

⁴⁵ on pourra continuer la liste en reparcourant l'ensemble de « I – Appris en chemin »

e) Visibiliser l'autre désirable

Le valide connaît bien la fleur de la validité et souvent, il l'affectionne. Par contre, ce qui se vit de l'autre côté de l'expérience humaine, un rideau sombre – qui, pressent-il, masque on ne sait



quel péril – lui en cache la vue.

D'où le rôle du vulnérable : dévoiler la fleur de la vulnérabilité. C'était d'ailleurs le but du premier chapitre de ce livre. Et vraiment, il y en a, des choses à dire : elle est belle, cette fleur !



XIII. L'apôtre vulnérable

Série *The chosen*, saison 3 épisode 2 : au moment de l'envoi en mission, Jésus explique à Jacques, son apôtre légèrement handicapé, pourquoi il ne le guérit pas. En substance :

- « je pourrais te guérir, mais le message que tu portes est spécial, du fait de ton handicap :
 - tu rends grâce à Dieu malgré la non-guérison ;
 - tu orientes ton regard vers ce qui compte vraiment, ce qui compte tellement plus que le corps ;
 - Dieu ne juge pas selon les aptitudes corporelles ou intellectuelles.
- Certains sont guéris, d'autres ne le sont pas, selon les mystères du plan de Dieu.
- Tu puiseras en toi de réelles forces qui découlent de tes faiblesses...
- Un homme comme toi, guérissant d'autres hommes... j'ai hâte d'entendre tes récits à ton retour ! »

6. Conclusion

Ici, sont devenus plus papables :

- l'objectif : changer l'air ambiant !
- ainsi que la réalisation de cet objectif, en donnant un rôle à chacun :
 - le vulnérable, qui a accès au secret des béatitudes, a un rôle de témoignage ;

⁴⁶ cf. chapitre « III – D.3.b.1 - Un lieu de recherche : éclaireurs du monde »

- le valide, qui a l'aptitude à créer et organiser, a le rôle de facilitateur de l'expression du vulnérable.

Rappelons encore que toute mention de « valide » et de « vulnérable » s'entend également comme « la partie valide/vulnérable en moi ».

Et ajoutons qu'il n'est pas question uniquement des êtres humains : les groupes et institutions peuvent également s'intéresser au sujet. Dans {FO}, le pasteur Gill Daudé invite l'Eglise à reconnaître sa pauvreté : « Comment alors, vivre pleinement baptême, eucharistie, synodalité en vue d'une communion, sans [...] se mettre soi-même (et son Eglise) en situation de pauvreté ? Car nous, je veux dire nos Eglises, ne sommes riches de rien : nous recevons ce qui ne nous appartient pas, et l'offrons à ceux que nous ne maîtrisons pas ».

F. Conclusion

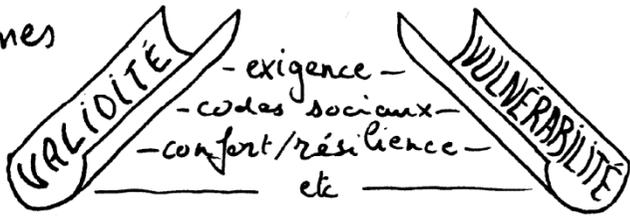
Voilà, en quelques phrases, un résumé de ce qui a bien voulu sortir dans ce chapitre⁴⁷ :

- Notre monde occidental, bercé pendant plusieurs décennies par une croyance d'invulnérabilité, souffre du syndrome de la validité (accélération, maîtrise, culte de l'ego, indépendance, etc.).
- Dans le paradigme de la validité,
 - il faut suivre le rythme. Alors, chacun refoule sa souffrance, se coupant ainsi de sources de croissance essentielles : intériorité spirituelle, liens d'interdépendance.
 - Ceux qui ne peuvent pas suivre pâtissent encore davantage de leur inadaptation/exclusion que de leur souffrance initiale.
- Ce qui a longtemps paru tenable craque de partout. Les temps implorent le basculement vers le paradigme de la vulnérabilité.
- Le péril environnemental peut être à la société ce que la maladie grave est à l'être humain : un déclencheur de ce basculement.
- La mise en œuvre de ce paradigme implique autant les valides que les vulnérables : un rôle pour chacun ! 😊

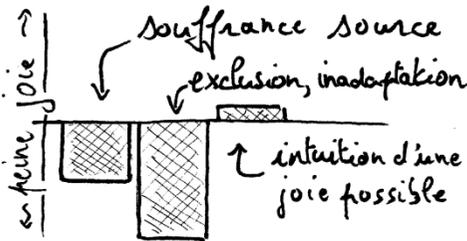
Mais toute cette réflexion sociétale théorique n'a pas grand effet sur le quotidien de mes jours... Si je veux voir un changement, le mieux est sans doute de passer par l'expérimentation collective à petite échelle. C'est l'objet du chapitre suivant.

⁴⁷ ou bien encore, de manière graphique, le schéma page suivante exprime aussi l'essentiel

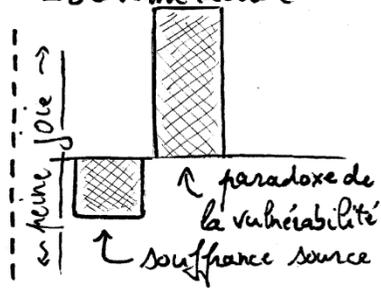
* 2 paradigmes



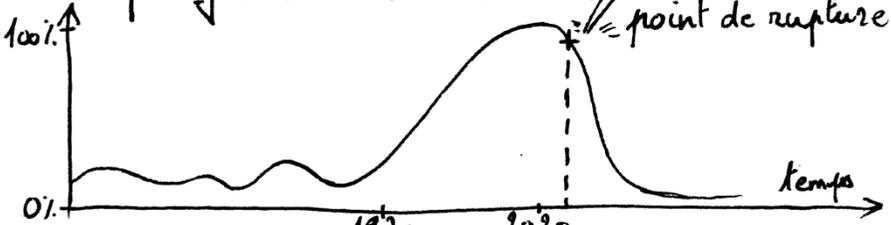
* Un souffrant en paradigme
- de validité



- de vulnérabilité

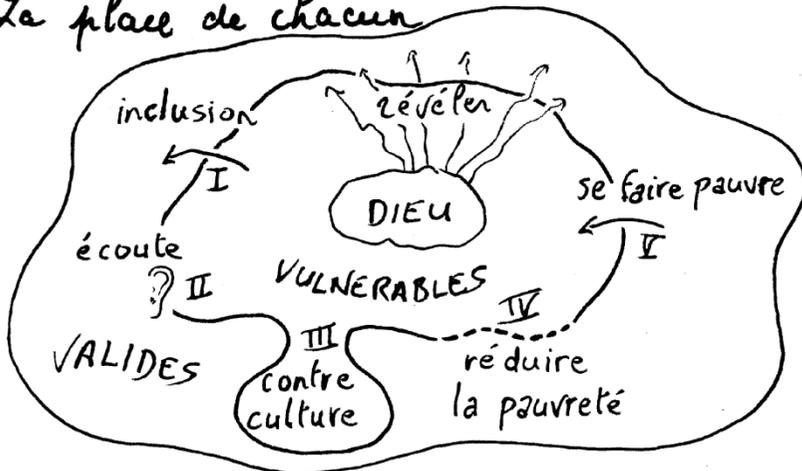


* La spécificité du moment



Le paradigme de la validité au fil du temps...

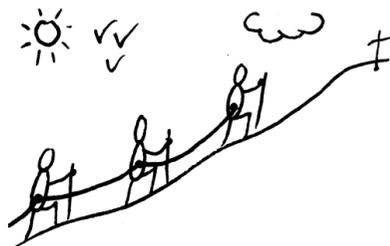
* La place de chacun



III – La cordée

A. Introduction

Après la réflexion sociétale sur la vulnérabilité, ce texte propose une projection plus concrète sur l'écolieu de mes rêves, nommé « La cordée », en référence à la perception de sœur Emmanuelle des bidonvilles du Caire¹.



Ça va suivre ce chemin :

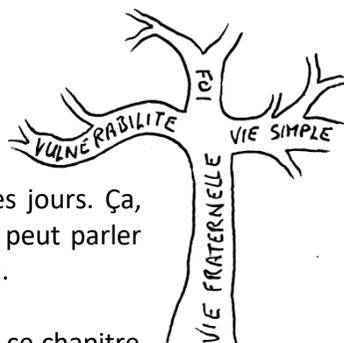
- présentation générale ;
- réflexion sur la radicalité, qui apparaît comme une notion transversale ;
- développement de chacun des trois piliers imaginés ;
- approche plus concrète.

Allez, en voiture... en charrette à cheval !

B. La cordée, vue d'ensemble

1. Introduction

Il est bon de commencer par rappeler ce que ce projet a de commun avec de nombreux collectifs existants : il s'agit d'abord et avant tout de vivre un quotidien fraternel, au long des jours. Ça, c'est le tronc. C'est seulement ensuite que l'on peut parler des piliers spécifiques de la cordée (les branches).



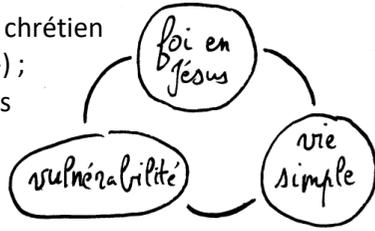
D'une manière générale, les développements de ce chapitre sont souvent inachevés, afin de laisser toute sa place à l'élaboration collective (non pas que ce qui est achevé soit absolument inamendable !).

¹ cf. chapitre « II – B.3.c.3 - Ces deux paradigmes dans la littérature »

2. Trois piliers

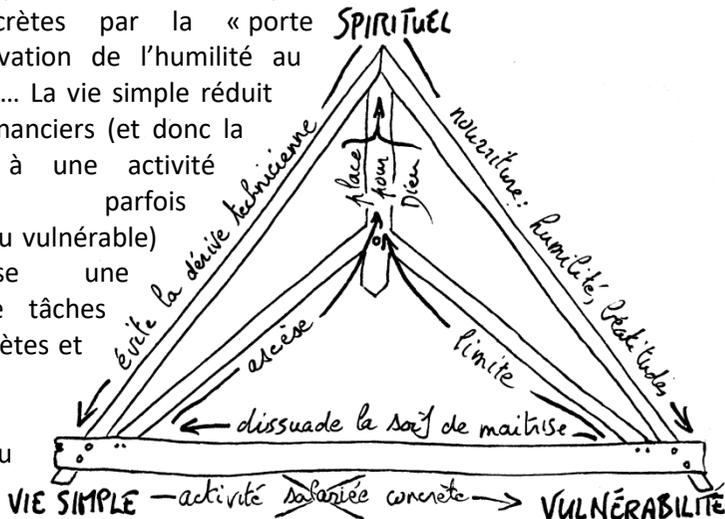
Dans mon esprit, il y a trois piliers principaux :

- foi en Jésus. Approfondir un ancrage chrétien (chrétien dans le sens de « suivre le Christ ») ;
- vie simple. Recréer peu à peu les fondements d'un « vivre sans nuire » qui soit pourtant joyeux ;
- vulnérabilité. Composer une structure de soutien mutuel et de valorisation des vies vulnérables.



La triangulation solidifie considérablement les édifices... Voyons comment nos trois piliers peuvent se relier entre eux, à grands renforts de jambes de force, d'aisseliers, d'entraits, de goussets et autres poinçons !

- consolidation du spirituel : l'ascèse de la vie simple et les limites engendrées par la vulnérabilité, en ce qu'elles mettent à distance les stimulations du « monde », aident à s'orienter vers Dieu.
- consolidation de la vie simple : lorsqu'elle est fondée spirituellement, la vie simple résiste mieux aux dérives techniciennes, comptables et autocentrées. Lorsqu'elle est portée par des vulnérables, ce sont la volonté de maîtrise et les tentations idéalistes qui s'estompent...
- consolidation de la vulnérabilité : la foi chrétienne nourrit le vulnérable par tous les pores de son âme : paradoxe des béatitudes, merveilles gardées discrètes par la « porte SPIRITUEL étroite », élévation de l'humilité au rang de vertu... La vie simple réduit les besoins financiers (et donc la dépendance à une activité rémunérée, parfois inaccessible au vulnérable) et propose une multitude de tâches variées, concrètes et valorisantes, souvent adaptées au vulnérable.



Tout cela s'entrelace en une sorte de « retour à l'évidence », selon l'expression de Lanza del Vasto.

D'autres piliers peuvent bien sûr s'y adjoindre : accueil, pratique des arts, etc.

3. *Soutenir et tenir*

a) **Un lieu trois fois « safe »**

Chacun des piliers est distinctement désaligné par rapport à la marche du « monde », comme le présente le tableau ci-dessous :

	spiritualité	écologie	capacité
monde	athéisme : le rejet du spirituel constitue la pièce centrale de l'entreprise de déshumanisation de l'être humain portée par la modernité	matérialisme/ bourgeoisie : même les courants écologistes, focalisés sur l'activisme, tendent à se désintéresser de la vie simple	Paradigme de la validité : chacun s'enjoint soi-même à suivre le rythme, à se présenter exempt d'imperfections...
cordée	foi en Jésus	vie simple	vulnérabilité

On remarque que, de par leur « désalignement par rapport à la marche du monde », les piliers « foi en Jésus » et « vie simple » deviennent également des lieux de vulnérabilité. La vulnérabilité est donc un axe qui traverse toutes les composantes de la Cordée.

D'où la volonté que cette dernière soit une sorte d'abri, un espace « safe », pour des personnes qui souffrent de leur inadaptation avec le monde sur certains de ces piliers.



Très concrètement, il s'agit d'un espace dans lequel les phrases suivantes ne sont, disons-le, pas spécialement les bienvenues :

- foi : « les croyances, c'est quand même ça qui détruit le monde » ;
- écologie : « en France, ça va, côté émission de CO₂. C'est les autres... » ;
- santé : « t'es fatigué ? C'est parce que tu te bouges pas assez ».

Il peut y avoir des discussions, des débats, mais la sensibilité du plus « minorisé », du plus blessé, doit être protégée par la structure. Sur ces trois sujets, la structure préfère la position de désalignement (en prenant soin de ne pas persécuter pour autant le « partisan du monde » !).

Cette idée d'abri résonne avec l'intuition de Cynthia Fleury ({{CV}}) : « résister à la prédation et à la liquidité de la modernité [par]

- une forme de solidité-solidarité, celle de l'humus, de la terre, de ce qui demeure inappropriable, hors de captations, de ce qui se dérobe ;
- une force vitale ancrée, autrement dit de stabilité dans le monde actuel dégradé, instable, impropre, parcouru de multiples failles systémiques ».

Au-delà d'un ancrage qui conforte, la Cordée vise aussi à être un espace qui favorise et encourage les initiatives. Mais nous en reparlerons plus loin².

b) Une structure suffisamment alimentée pour être robuste

Dans la partie précédente, on décrit comment la structure protège les individus qui la composent. Mais encore faut-il que la structure, elle-même, ne défaille pas !



- notamment au vu de la durée de vie moyenne des écolieux, douloureusement courte ;
- d'autant plus pour une structure qui s'édifie à contre-courant des vents dominants du monde (ça use, ça !) ;
- à plus forte raison quand la structure est portée par des personnes vulnérables.

Bref, on voit bien qu'il faut une base robuste ! Il faudrait faire en sorte que la Cordée « œuvre à l'état de repos » : les membres n'auront pas l'énergie pour la porter à bouts de bras.

Pour cela, il semble opportun de choisir avec soin les membres de la cordée³. Il est vain, et malsain, d'espérer rassembler uniquement des personnes parfaitement ancrées dans chacun des trois piliers. Nous sommes tous au contact de l'athéisme, du matérialisme bourgeois et du paradigme de la validité, et il se joue en chacun de nous une lutte pleine de contradiction :

- habitudes de vie : entre profonds rejets et tentations alléchantes,
- idéologie : entre opposition radicale et connivences inconscientes.

Pour que la Cordée soit la Cordée, il faudrait donc que :

- chaque membre ait, a minima, *envie de grandir* selon chacun des trois axes, pour se prémunir contre les dissensions épuisantes.
- chaque pilier s'appuie sur un *nombre suffisant de membres convaincus* et enflammés, pour garantir le positionnement de l'ensemble et protéger les personnes fragilisées.

Par exemple, pour le pilier foi : quelques membres à la foi enracinée, et un ou deux membres en chemin de découverte.

Il faut bien se garder de tomber dans l'excès inverse de la pensée unique et de l'entre-soi : les moins enflammés des membres, ainsi que les personnes de passage seront des sources de questionnements, des bouffées d'air frais !

² cf. « D.3.b - Un lieu de fécondité », dans ce chapitre

³ cf. « La bonne dose de Simone et de Paul » : on va un peu plus loin sur le sujet

C. Réflexion sur la radicalité

Toute initiative qui, considérant que l'état actuel du monde nous mène dans une voie indésirable, décide de bifurquer de sa trajectoire doit bien questionner ce terme polémique de « radicalité ».

Le développement qui suit examine surtout la radicalité écologique mais le sujet impacte bien chacun des trois piliers.

1. *La radicalité de la vulnérabilité est-elle exigeante ?*

a) **La radicalité, en conscience**

On parle parfois, et à juste titre, d'une « dictature verte », dont les pharisiens écologues actuels seraient les tyrans : « honte à toi si tu manges de la viande, ou si tu as un téléphone portable »... C'est tellement humain : comprendre quelque chose de si important pour soi qu'on est pris d'une envie irrésistible de le généraliser à tous, par la contrainte si besoin.

« Dictature verte », ça sonne déjà un peu comme un paradoxe... mais imaginer une « dictature de la vulnérabilité », là, on est clairement dans l'oxymore !

Et pourtant, le risque est bien là, car le paradigme de la vulnérabilité vient avec un ensemble de pratiques qui tranchent avec les pratiques courantes.

J'entends la réserve sur le mot « radical »...

Est radical ce qui, revenant à une racine considérée saine, fonde ses pratiques sur cette racine. Le fait que pour certaines personnes, la radicalité évoque l'extrémisme ne dit pas que la radicalité est objectivement extrémiste, mais que l'écart est grand entre les pratiques de ces personnes et celles des radicaux. Peut-on en faire une occasion de questionner nos propres pratiques, et d'évaluer les racines dont celles-ci découlent ?!

Comment effectuer une bascule de paradoxe sans en passer par une forme de radicalité ? Le christianisme lui-même ne se base-t-il pas sur une suite d'événements radicaux (jusqu'à la mort sur une croix...) ? Le Christ aurait-il pu se contenter d'une attitude conformiste pour extraire le monde de sa tiédeur lénifiante ?

Alors, oui, je redis ce mot radicalité, comme mon idéal à moi... mais, respectueux des principes mêmes du paradigme de la vulnérabilité, je ne l'impose à personne. Je témoigne de ce qui m'anime ; le reste ne m'appartient pas.

Ainsi, radicalité, oui, mais radicalité en conscience. On comprendra mieux la nature de cette « radicalité en conscience » avec la partie suivante.

b) Ça part de l'intérieur de soi

J'ai regardé certains matchs de la coupe du monde de foot (bouououh !!!). Je n'en ai pas honte, alors que le boycott était à mon sens largement justifié.

Plus largement, ils sont irrespirables, ceux qui nous disent : « ha ! Tu te dis écolo, mais tu as un ordinateur portable ! ». Oui, il est moralement défendable de dénoncer les ravages du numérique, tout en ayant soi-même un ordinateur portable, car il n'est pas incompatible de souhaiter qu'une chose soit autre, tout en étant soi-même pris dans ce qu'elle est. Ainsi, mon besoin, envers moi-même comme avec mes frères et sœurs,

- n'est pas d'être un être parfait qui interagit avec des êtres parfaits,
- mais de garder bien présent à l'esprit (avec la due goutte de sueur qui perle au front : « mon Dieu ! ») que rares sont les actes de ma vie qui sont exempts d'une part de crime envers la Création ;
- et de vouloir, au rythme adapté, selon la conscience du cœur (et c'est beaucoup plus puissant que les lois, si j'écoute bien mon cœur⁴ !), scruter chaque élément de ma vie (aucun n'étant trop enchevêtré dans le paradigme de la modernité⁵ pour que la résignation soit la seule option envisageable), et les purifier chacun.

Plutôt que de se juger les uns les autres, accueillir les blocages et limites de chacun, et s'aider⁶ ! Finalement, ce sont moins *les personnes* qui portent la signature de l'exigence que *le collectif*. Le collectif serait en effet ce qui crée l'appel d'air vers la poursuite du chemin de conversion individuel : ce qui inspire, ce qui donne envie. Probablement qu'il est bon que le collectif écrive une « charte de l'utopie », pour fixer ensemble un idéal commun auquel chacun déclare adhérer en théorie. Quand un membre s'en éloignera, cédant aux assauts de ses complicités avec le monde, les autres n'interpréteront pas l'éloignement fâcheux comme un acte délibéré, mais une malheureuse chute...

Bref, tout ce qui compte, pour moi, c'est l'engagement sincère à se laisser déranger ; à consentir à se laisser transformer. Non pas se laisser déranger par ce que dictent les haut-parleurs, quels qu'ils soient : se laisser déranger par la voix de sa conscience.

⁴ Kierkegaard : « vouloir admirer Christ plutôt que le suivre [...] est une invention de ceux qui veulent rester à une distance raisonnable de Jésus » (il parle de la foi, mais c'est généralisable pour tout domaine où ma conscience me mène à la radicalité !)

⁵ autre nom du paradigme de la validité, avec une connotation légèrement différente.

« paradigme du monde » est parfois également utilisé

⁶ cf. {CC}, méditation « La bienveillance sur le chemin de conversion »

2. *La radicalité de la vulnérabilité excluante ?*

Je comprends la peur de se couper du monde que la notion de radicalité éveille. Alors, je voudrais prendre le temps de préciser comment la Cordée imagine son rapport au monde. Cela, en trois étapes :

- pointer la distinction avec l'approche des structures de solidarité classiques (a) ;
- expliquer les raisons de cette distinction (ce qui commencera à atténuer la peur de se couper du monde) (b et c) ;
- placer tout ça dans un processus en évolution (ce qui continue à atténuer la peur de se couper du monde !) (d).

a) **Etre plutôt qu'aller**

La Cordée n'est pas un lieu où des personnes du monde, missionnées aux périphéries, prennent soin des malheureux qui s'y trouvent. Que ce soit pour les aider à vivre ou pour les « réinsérer » dans le monde du travail (la Cordée n'est pas un tremplin qui renforce des êtres afin qu'ils soient aptes à retourner vivre dans la folie du monde)...

L'intention de tels lieux est louable. Ils aident merveilleusement certaines personnes à se remettre debout... Mais la Cordée a autre chose à apporter.

Souvent, on entend l'appel à « aller aux périphéries ». Pour la Cordée, la périphérie n'est pas une démarche, mais une nature. L'appel devient alors « être une composante des périphéries ». Et pour être sûr de bien couper avec cette notion de périphérie non-incarnée, j'utiliserai le mot de « marge ».

Si j'aspire à cette essence marginale, ça n'est pas par masochisme : ce qui sous-tend cette aspiration, c'est une *conversion du désirable* :

- non, le monde ne m'apparaît plus désirable (b),
- et oui, les marges me semblent plus conformes à la nature humaine et à son épanouissement (c).

b) **Je ne veux plus vivre avec mon temps**

Voici en quoi le monde ne m'apparaît plus désirable (et, par suite, pourquoi l'installation de la Cordée sur le terrain du monde me rebute) :

- sur le plan de la foi, notre temps ne rejette-t-il pas Dieu, ou bien, quand il l'accueille, ne l'affuble-t-il pas d'un embarrassant accoutrement bourgeois qui l'étouffe ?
- sur le plan de la vulnérabilité, notre temps ne nous incite-t-il pas à masquer nos fragilités, pour toujours se montrer autonome et performant ?

- sur le plan environnemental, je viens chercher ici mon premier point Godwin : n'aurions-nous pas tiqué, si, en 1940, on avait entendu un citoyen allemand, participant comme tout un chacun à l'effort de guerre, dire : « il faut vivre avec son temps » ? Ne lui aurions-nous pas dit : « Um mit Ihrer Zeit zu leben, tragen Sie zu einem Völkermord bei⁷ » ? 80 ans plus tard, ne dit-on pas ici ou là que notre mode de vie met en danger la présence même de l'être humain sur terre ? En vivant avec notre temps, dans notre « banalité du mal » à nous, ne travaillons-nous pas au génocide de l'humanité elle-même ?

c) La marginalité désirable

On peut tout de suite mettre à distance la comparaison astronomique : être hors du *monde*, ça ne revient pas à divaguer dans l'espace infini, tel un astronaute dont la ligne de vie aurait été détachée. Ma marge, elle se sent héritière d'une culture profondément ancrée dans la nature humaine :

- elle s'inscrit dans le sillage de l'Évangile. Jésus, et de nombreux saints, ont été marginaux aux yeux du monde ;
- elle repose sur des liens d'interdépendance forts, inscrits en nous depuis toujours et attestés par de nombreux scientifiques⁸ (et qui découlent également des préceptes de l'Évangile) ;
- elle intègre une cohérence environnementale unifiante, également inscrite en nous depuis toujours (et toujours en écho avec l'Évangile).

Voilà les guides que je choisis pour être et pour grandir. C'est ici que mon désir se porte. C'est pour cela que je ne veux plus vivre avec mon temps.

Il peut arriver à chacun, par des occasions fugaces, d'expérimenter cette marge. Sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, par exemple : l'amointrissement des codes sociaux, l'absence d'agendas, la grande simplicité de vie, l'effort physique, l'entraide, le contact de la nature, la spiritualité discrète mais omniprésente... On peut se dire : « qu'elle est ressourçante, cette parenthèse en marge du monde ». Ou bien on peut se dire : « j'en fais le vœu : voilà la vie vers laquelle je désire aller ». On peut n'en garder qu'une carte postale dépaysante. Ou bien on peut acquérir une carte de membre engagé.

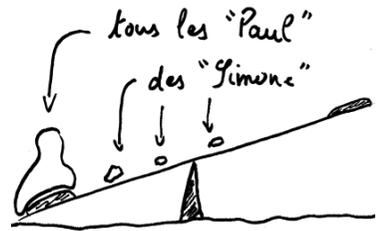
Malgré tout cela, je ne crois pas qu'il soit bon de se couper du monde : celle qui se coupe, c'est la secte ! Heureusement, je ne crois pas que le choix de la radicalité amène à se couper du monde. C'est ce qu'on voit dans ce qui suit...

⁷ « À vivre avec ton temps, tu contribue à un génocide »

⁸ notamment *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, de P. Servigne et G. Chapelle

d) L'aspect dynamique

Appelons « Paul » le stéréotype d'une personne intégrée au monde. Appelons « Simone » le stéréotype d'une personne qui a du mal à y trouver sa place, parce que trop sensible aux questions environnementales, ou malade, etc.



D'année en année, Paul sent poindre en lui un inconfort par rapport au « monde ». Mais les marges ne constituent pas une alternative enviables à ses yeux :

Simone à se débattre seule dans son inadaptation, n'inspire pas grand' monde.



Arrive la Cordée. Son cœur, son regard, l'aiguille de sa boussole pointent vers les marges. Ainsi, de même nature que Simone, elle accueille Simone.

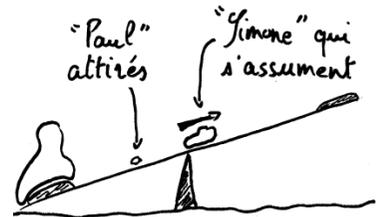


Se sentant accueillies et valorisées,

les Simone de la Cordée se redressent peu à peu. Vivant les alternatives qu'elles portent en elles, elles édifient un corps dont elles deviennent fières.

Elles se sentent légitimes. Si bien que ce corps devient force d'attraction : la marge devient désirable. Des Paul précurseurs s'y intéressent...

Ouverte à Simone, la Cordée l'est également à Paul : à toutes celles et ceux qui, depuis le monde, sentent confusément le désir de rejoindre les marges...



e) Au-dedans de chaque Paul, une Simone s'éveille

De plus en plus, le mot « radicalité » attire plutôt qu'il ne repousse. Par pans entiers, au même rythme que des blocs de banquise se détachent des pôles, des Paul suivent leur appel intérieur à une vie hors « du monde », car les voies du monde révèlent chaque jour davantage leurs lacunes⁹.

Pour preuve : les gens affluent en grand nombre partout où la radicalité est expérimentée (au Gwenves, sur la ZAD, ou à la ferme de la Chaux...).

Ainsi, la Cordée accompagne la croissance des Simone à l'intérieur de tous les Paul qui s'y sentent attirés.



C'est toujours comme ça : le centre, engoncé par ses habitudes, peine à se transformer. Le renouvellement vient toujours des marges ! Toujours, les débuts sont hésitants et poussifs. Et toujours, un phénomène d'emballement finit par se produire.

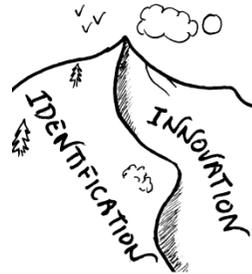
Rappelons ici les enseignements du deuxième chapitre : ce à quoi la Cordée contribue (certes modestement : ce sont les catastrophes sociales et environnementales qui vont faire le gros du boulot¹⁰ !), c'est au basculement du monde occidental dans le paradigme de la vulnérabilité !

f) La bonne dose de Simone et de Paul

Pour que des flots de Paul s'assument en Simone, deux ingrédients sont nécessaires :

- l'identification. Car Paul a besoin de se sentir précédé par des Paul ! Il faut donc que les Paul extérieurs s'identifient aux membres de la Cordée.
- l'innovation. Sans des pratiques qui tranchent avec le monde, l'identification n'amène Paul nulle part : il reste dans ce qu'il connaît déjà.

Il n'échappera à personne que ces deux termes sont, à peu de choses près, des contraires. Il s'agit donc de trouver une ligne de crête toute en nuance.



⁹ les dessins de cette balançoire évoquent {EI}, apport « La conversion communautaire », « Les perspectives que ça ouvre »

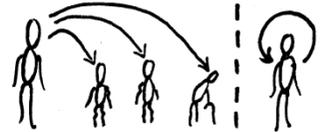
¹⁰ cf. chapitre « II – D.5 - L'effet de demain »

De là, quatre cas :

- s'il y a trop de valides, le risque est grand de se faire rattraper par l'esprit « du monde ». Nous en sommes imbibés (moi, au moins !). La seule présence de valides peut réactiver en chacun la soif d'efficacité, de maîtrise, de puissance¹¹... Le paradigme de la vulnérabilité est probablement le bien le plus fragile de la Cordée ! Ici, il n'y a pas d'innovation, et Paul reste insensible.



- si la Cordée est un mélange de personnes très valides et de très vulnérables, on s'expose à la mise en place d'une autre forme d'esprit du monde, le modèle {assistant-assisté} : les forts s'occupent des faibles. De l'extérieur, Paul se dit : « c'est une structure de charité chrétienne, chacun est dans son rôle ». Identification avec l'assistant, mais pas d'innovation.



- si l'on rassemble des personnes très vulnérables entre elles, c'est le risque d'entre-soi qui prime. Paul voit la Cordée comme il voit l'entraide entre deux SDF : il peut trouver ça beau. Mais il ne s'identifie pas. Ça ne le transforme pas.



- enfin, si la vulnérabilité des personnes de la Cordée est
 - peu marquée, alors l'identification peut se faire. Paul s'intéresse.
 - homogène et assez marquée pour que des mécanismes innovants (d'interdépendance, de rapport au temps, etc.) puissent se mettre en place, alors Paul est surpris.



Alors, la Cordée devient ce qu'elle est appelée à être : un outil de transformation des imaginaires de tous les Paul de notre société.

¹¹ lorsque les féministes se retrouvent en non-mixité, c'est précisément pour une raison analogue : elles savent que la présence d'un seul homme réactive les mécanismes dont elles sont elles-mêmes pétries, d'effacement, de sentiment d'illégitimité, etc.

XIV. Au sujet de l'identification...

En écrivant tout ça, je pense fort à Thierry. Thierry est reconnu dans le monde. Il y joue un rôle, notamment dans le domaine économique et social. Il travaille, il aide, il décide, comme un vrai Paul. Pourtant, Thierry a une Simone en lui, mais il la garde cachée. Un jour, dans un festival, il participe à un atelier où des Paul-Simone, avec les codes sociaux d'un Paul, échangent sur le thème de la vulnérabilité. Thierry s'identifie, et sent pourtant l'innovation. Alors, il se lâche, Thierry : il a trouvé l'endroit où exprimer sa Simone. Nos Simone intérieures se sont prises dans leurs bras. Et moi, j'en étais tout retourné !

Tout cela est résumé par {VE} : « La vulnérabilité assumée peut devenir positivement contagieuse. Assumée par l'un, elle éveille la possibilité chez un autre, qui en est le témoin, de l'assumer à son tour ».

3. La radicalité de la vulnérabilité militante ?

a) Le soin du quotidien avant la lutte militante

Le militant estime le rapport de force, met en place des stratagèmes, recherche l'efficacité, le nombre, l'ampleur, œuvre pour la victoire de mains d'hommes. Bien souvent, il se croit contraint à

- « vivre en nuisant » : il fait usage lui-même de ce contre quoi il milite (contre le forage d'un puits de pétrole, mais usager régulier de la voiture) ;
- « réparer en nuisant » : il utilise les folies du monde (la voiture, les réseaux sociaux, etc.) pour ramener le monde à la sagesse.

Voilà que je taxe le militant de pompiers pyromanes ?! Alors que j'écrivais plus haut qu'il ne s'agissait pas de faire porter sur l'individu la folie du système !

Aucun jugement : je cherche simplement à dire qu'une autre voie est également légitime, alors, je souligne en quoi le mode de vie que je défends, s'il a des lacunes, peut aussi corriger certaines faiblesses de la voie militante habituelle. Il y a de la place pour tout le monde : chacun sert la cause comme il se sent appelé à le faire. Complémentarité ! ☺

La « radicalité de la vulnérabilité » ne mène pas aux modes d'action du militant : elle dilate le cœur comme le ferment fait lever la pâte, dans l'intime, au quotidien...

- désormais limité dans ma capacité d'action militante, mon activité principale consiste, si je ne peux agir pour le « bien », au moins à chercher à ne pas faire le « mal ». Cette réappropriation de ma vie, en allant, de proche en proche, vers des choix toujours plus simples et unifiés, en

rendant de nouveau vertueux chaque petit geste du quotidien pollué par la modernité (manger, me déplacer, me vêtir...), me rend finalement heureux.

- le consentement à la non-maîtrise, le renoncement à la conservation de ce qui est, l'acceptation des limites et du ralentissement, le développement d'une attitude d'espérance sont des aspirations qui m'apparaissent paradoxalement plus authentiquement écologiques que la suractivité militante !

Bref, tâcher de n'être ni pyromane, ni pompier, mais simplement habitant de la terre, avec pour devise la fameuse maxime de la déontologie médicale « Primum non nocere » (en premier, ne pas nuire).



Précisons quand même que le lâcher-prise induit par la culture de la vulnérabilité produit parfois des engagements étonnamment radicaux, sur le modèle de celui qui n'a rien à perdre, rien à craindre, de l'écorché vif mu par l'énergie du désespoir.

- Emmanuel Mounier (dans *Refaire la renaissance – œuvre I*) exprime bien cela : « Ce que nous avons à sauver, c'est infiniment plus qu'une civilisation ou le maintien d'une espèce noble [...]. Nous avons compris que nos vies seront aventureuses et compromises. Nous ne redoutons rien, ni la pauvreté, ni l'isolement. Nous venons témoigner pour d'autres biens que nos propriétés » ;
- {EB} : « Il y a dans la haine quelque chose à sauver : le dernier refuge de l'énergie de vivre. Il faut, dans cette masse fumante de haine folle, tailler et marteler l'épée de l'Ange nouveau, qui tue la mort. Une violence neuve qui ne cédera jamais plus à la séduction de la mort ».

b) Créer les conditions structurelles de la non-nuisance

Voilà plusieurs fois que je parle de la difficulté d'ajuster son mode de vie sur ses aspirations, étant dans un monde qui nous en écarte en permanence.

Très souvent, on est dans une situation où l'on ne voit pas d'alternative (comme aurait dit Thatcher !) : « Avec mon boulot, je peux pas faire sans ma voiture », ou encore « J'ai besoin de mon téléphone : mes réseaux sont tous sur whatsapp ». Dans ce contexte,

- il y a la « radicalité d'effort », qui consiste à se priver (autant qu'on peut, mais finalement bien peu, et rarement sur le long terme) pour ménager sa conscience : je prends mon vélo chaque fois que je peux, et je prolonge au maximum la durée de vie de mon portable.

- et puis il y a la « radicalité de structure », dans laquelle je travaille un cran en dessous, en remplaçant les éléments de ma vie qui amènent des contradictions par de nouveaux éléments enfin vertueux. A moins de se sentir une âme d'ermite, ça passe souvent par le renforcement de l'aspect communautaire :

- un lieu de vie simple en collectif (mutualisation et sobriété) peut réduire le recours à une activité professionnelle, et faciliter l'émergence d'activités professionnelles locales (maraichage, gîte, formation, etc.), ce qui éteint la nécessité d'une voiture ;
- un quotidien relationnel nourrissant sur le lieu de vie peut rendre indolore le renoncement au téléphone portable.

Créer les conditions structurelles permettant de se sentir vertueux à l'état de repos : voilà bien un principe qui plait au vulnérable !

D. Développements sur les piliers

1. *Le pilier spirituel*

Pourquoi un ancrage spécifiquement chrétien ?

- Réponse ironique : pour se tirer une balle dans le pied ! En effet : dans de nombreux collectifs où l'écologie est un marqueur fort, la question spirituelle gagne une place certaine ; mais très rarement sous un aspect chrétien. Avec ce genre d'intersection, c'est sûr de rater ! ☹️
- Plus sérieusement, il s'agit d'aller là où on se sent appelé. La figure de Jésus est centrale pour moi, et il me serait douloureux de la mettre de côté. C'est finalement la même chose que pour les autres piliers : rendre possible, pour moi-même et pour d'autres frères et sœurs esseulés, une aventure collective revigorante, fidèle à ce que nous sommes !

Puisqu'il y a autant de façons d'être chrétien que de Chrétiens, il est bon de rechercher un dénominateur commun pas trop restrictif. Quel est le cœur ?

- une conscience relativement commune de l' « existence » d'une intention d'amour « créatrice », qui propose un cap (celui de l'amour) à l'humanité, et à laquelle on choisit d'accéder préférentiellement par la voie du Christ et des Evangiles ;
- une conscience relativement commune du sens de la vie : un pèlerinage dans lequel on grandit, on tâche de s'aimer les uns les autres, et on essaie d'apporter une contribution à la réalisation de la Création, et puis on se retire humblement vers Dieu...

Reste à expliciter pourquoi j'ai cru bon d'ajouter « chrétien dans le sens de "suivre le Christ" » dans la présentation du pilier sur la foi.

En substance, il s'agit de préférer la source du Christ et des Evangiles à celle de l'institution, dont les faux pas ont parfois amené l'Eglise à se placer à l'opposé de l'appel du Christ¹².

Ce positionnement est important dans la Cordée : il permet d'inclure des personnes qui auraient été vulnérabilisées par une attitude écrasante de la part de l'institution chrétienne.

¹² cf. {ML}, chapitre 1.C – « Rarement ce qu'on dit de lui » – les raisons de la distance avec l'institution chrétienne y sont détaillées

2. *La vie simple*

La réflexion sur la radicalité a déjà bien brossé le tableau. Donnons-en les points saillants relatifs à la vie simple :

- a) Le malaise initial se situe dans la conscience d'appartenir à un monde qui ne sait plus vivre sans détruire la nature et une bonne part de la population humaine. Comme il est déchirant de consentir à détruire ce qu'on aime !
- b) Il m'apparaît que ce qui nuit à la nature nuit également, par une conjonction mystérieuse mais implacable, à l'être humain.
- c) Même si le paradigme de la modernité en a effacé l'accès, il existe indubitablement, pour l'être humain, un chemin de retour à un mode de vie ajusté, dans lequel il soit possible de vivre sans nuire.
- d) Selon la réciproque de b) que je présume vraie, ce mode de vie sera également heureux, bon pour ceux qui le choisissent.
- e) L'excitation, par le paradigme de la modernité, d'instincts présents en nous-mêmes (posséder, contrôler, etc.) fait qu'il est difficile, pour un individu isolé, de parcourir le chemin du retour évoqué en c).

D'où la volonté de parcourir ce chemin à plusieurs.

Le point c) mérite un complément.

On peut l'entendre à chaque coin de rue, la voix raisonnable affirmant qu'on ne peut pas vivre sans les biens de consommation que la modernité extrait violemment de la Terre. Petit dialogue :

- Le processus de réalisation de ces biens menace la vie sur Terre...
- Peut-être, mais on ne peut pas faire sans !
- Ça revient à considérer que Dieu a posé sur Terre un être humain intrinsèquement nuisible...
- Si tu veux, mais on ne peut pas faire sans !
- ...
- C'est IN-DIS-PEN-SABLE, on te dit ! La question du bien ou du mal ne se pose pas, quand c'est indispensable (il est bouché, lui !)
- Mais... sur 99,9 % de son histoire¹³, l'humanité a fait sans...
- (*se bouchant les oreilles et parlant volontairement fort pour couvrir toute autre voix*) IN-DIS-PEN-SABLE-IN-DIS-PEN-SABLE-IN-DIS-PEN-SABLE.

Le déni est habile : nécessité fait loi... Ainsi cette croyance mortifère s'habille en raison supérieure, en raison-avec-une-cravate, et toute objection porte le sceau de la rêverie utopiste... Peut-on, quand même, rester avec les quelques

¹³ Homo sapiens a 300 000 ans ; la révolution industrielle date de 3 siècles

lignes de ce dialogue, juste le temps d'une lente inspiration-expiration ? N'y a-t-il vraiment d'autres horizons pour l'humanité ? L'humanité n'a-t-elle pas su vivre relativement harmonieusement avec la nature, avant le plastique, les supermarchés et la télé ?

...

L'intention de la Cordée en matière de vie simple est de contribuer à éroder cette croyance. Pour cela, elle propose de modifier les paramètres de l'équation qui sous-tend le rapport de force en présence :

- selon la modernité, le paramètre « nos modes de vie actuels », c'est un invariant. Tout le reste (la Terre, les frères et sœurs, etc.) est variable d'ajustement ;
- dans la Cordée, tout simplement, on inverse les {invariants/variables d'ajustement}, et on voit ce que ça permet de composer comme vies. Et je crois bien qu'on tombe sur quelque chose de pas moche, et de plutôt aligné avec notre nature humaine !

Bien sûr, avec patience, selon nos capacités... mais l'intention est celle-là.

3. La vulnérabilité

Comme il est dit plus haut, le paradigme du monde est inadapté aux vulnérables :

- d'une part, il les malmène¹⁴ ; ce qui inspire l'envie d'un lieu refuge (prochain paragraphe) ;
- et d'autre part, il les empêche de développer les grâces propres à leur condition (paragraphe, euh... suivant suivant).

a) Un refuge, un climat de « vulnérabilité OK » dans l'air

(1) Une situation difficile, mais belle

« Tout le monde est vulnérable ». Les valides de bonne volonté l'expriment également.

Mais il y a vulnérable et VuLnErAbLe ! Il y a l'amateur et le professionnel 😊 !

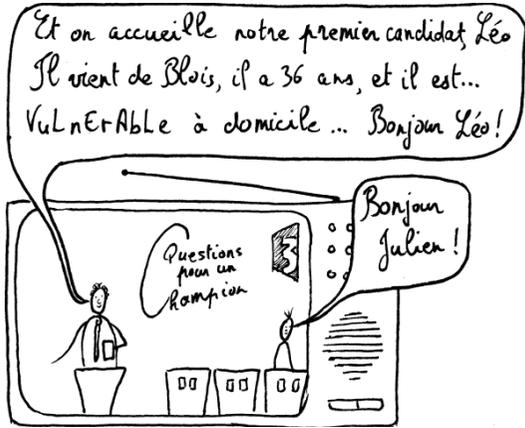
Il y a le valide qui a une part de vulnérabilité, et le VuLnErAbLe :

- qui ressent qu'il est empêché : de petits et grands empêchements par rapport à la « norme » s'amoncellent. Dans mon cas : manger comme tout le monde, se sentir apte à se lancer dans une formation, travailler comme tout le monde (même si de toute façon, ça, je ne le souhaite pas !), voir des amis et suivre leur rythme, se marier, avoir des enfants, pouvoir dire « oui, je serai là ! », etc. Jusqu'à ce que se dessine un « moi » et un « les autres ». Toujours, il apprend à composer avec ces empêchements, mais

¹⁴ cf. différents points de chapitre « II – C - Anatomie des paradigmes »

ceux-ci sont comme autant de cailloux dans la chaussure. A un moment, il arrête de marcher avec le monde.

- dont les empêchements ne sont plus momentanés, mais structurels, consubstantiels à l'être. Ils le définissent. Là où le valide se définit souvent par son travail, ou le nombre de ses enfants, le VuLnErAbLe se définit d'abord par sa vulnérabilité...



Ce qui me pèse le plus dans la vulnérabilité au quotidien, ce sont les représentations « mondaines » qui décrètent ce qui est reconnu comme une vie valable et heureuse¹⁵ : des projets, des réussites personnelles et professionnelles... Suivant le prisme de cette réalité, je suis plutôt parmi les « ratés ». Voilà qui ne m'aide pas à m'ancrer fermement dans la joie d'être petit. D'autant plus que ces représentations ne me sont pas seulement extérieures : elles sont présentes en moi, et se traduisent par de la frustration, de la déception, de la jalousie... Ma vanité blessée en a, des choses à dire !

Pourtant, la joie d'être petit a davantage de valeur à mes yeux. Ce ressenti intime coïncide d'ailleurs avec ce que me suggère l'Évangile. Y'a d'la grâce, incontestablement, de ce côté-ci !

D'où la lutte en moi entre la polarité « société » et la polarité « Évangile ».

On retrouve ici ce qui a été décrit plus haut¹⁶ : ce qui est dur, c'est l'inadaptation culturelle.

¹⁵ cf. chapitre « II – C.3.a - Validité : vouloir tout »

¹⁶ cf. chapitre « II – B.5.b - Heureux comme un pauvre en cordée »

(2) Un environnement pour vivre sereinement en vulnérables

Je suis très poreux à mon environnement :

- de même que la compagnie de personnes « du monde » vient titiller et blesser le champ de la « réussite » en moi,
- retrouver des personnes vulnérables me place dans un contexte où l'on se désintéresse des choses du monde, au profit d'autres substances. Ça m'aide à assumer qui je suis et à croire que le second prisme est bien plus qu'un ersatz du premier.

XV. It is like when I speak English

L'interaction avec des personnes marquées par le paradigme de la validité me fait parfois me sentir comme quand je suis seul Français dans un groupe d'Anglais. Je parle anglais, mais avec une certaine frustration ; et à la longue, c'est épuisant. A l'inverse, c'est reposant d'être avec des compatriotes !

En s'associant entre personnes à qui la vulnérabilité va bien, nous pouvons créer le refuge qui rend, pour chacune et chacun, le quotidien des jours plus vivable et potentiellement plus heureux :

- définir un autre système de référence ({CV} : « Constituer un milieu inclusif où la prise en considération de la vulnérabilité permet d'élaborer le plus équitablement possible la norme ») :
 - on entend moins : « oh la la, j'ai couru toute la journée... et puis ce soir, j'étais colère : une heure de queue à la pompe à essence ! »
 - mais plutôt : « hé, content de m'être réveillé vivant ce matin – pas très vivant, mais assez pour pouvoir vous retrouver, les copains¹⁷ ! »
- assumer une autre temporalité, un ralentissement qui permet une autre présence au monde ;
- se créer un système de valorisation qui n'est pas celui du monde, notamment en étant plutôt dans l'« être » que dans le « faire »¹⁸.
- se faire l'effet d'une famille, avec
 - de gestes d'amour : moi qui suis célibataire sans enfants, lorsque j'aide un ami, je ressens parfois la joie de me donner gratuitement, comme un parent le fait pour son enfant. J'aime aussi, en situation inversée, me sentir fils de l'un d'eux (prudence, bien sûr : garder la réciprocité, ne pas créer des situations de dépendance¹⁹)... Mais, au fond, l'amour filial et l'amour amical ont évidemment un lien de parenté !

¹⁷ cf. chapitre « I – F.3 - Rendre grâce pour chaque instant qui nous est confié »

¹⁸ cf. chapitre « I – D.3.a - L'efficacité selon le plan de Dieu »

¹⁹ cf. {ML}, chapitre II.D – « Massage et charité »

- des liens d'appartenance : avoir une réponse qui vient naturellement, quand, dans un formulaire, on voit la case « personne à prévenir en cas de problème ». 😊
- un soutien « endogène » : en situation de souffrance, il est toujours bon d'être soutenu. Mais lorsque l'aidant n'est pas identifié comme un frère vulnérable, il arrive que l'on s'impose à soi-même un douloureux jugement, par effet de contraste. Si l'on sait notre aidant conscient de ses propres vulnérabilités, on ressent moins cette pénible dévalorisation de soi. {VE} : « Il existe donc une socialité des vulnérabilités qui ne repose plus sur la solidarité (aide du plus faible par le plus fort) mais sur la collégialité (reconnaissance) et la coopération ».
- vivre des expériences collectives fortes (ha ! nostalgies de ces épopées collectives qui fondent l'histoire d'un groupe...).

Comme il est dit plus haut, « certains ne traversent pas le mur »²⁰ : face à la souffrance, on peut se retenir de s'abandonner à Dieu, s'empêchant ainsi de naître de nouveau.

Il est plus facile de traverser le mur quand on sait que de l'autre côté se trouve une belle communauté ! Ainsi, de même qu'un chrétien seul est un chrétien en danger, un vulnérable seul est un vulnérable en danger.

b) Un lieu de fécondité

Je commence ce paragraphe par, de nouveau, une expression de la fécondité de la vulnérabilité. Elle n'apporte rien de nouveau, mais elle exprime cette fécondité en concentré...

²⁰ cf. chapitre « I – B.2 - La fêlure et la lumière »

XVI. *Vivre une grâce que le monde ne connaît pas*

« Tu fais quoi dans la vie ? ». Je suis parfois bien en peine de répondre à cette question, surtout quand je sens que mon interlocuteur honore le paradigme du monde. Mon activité contributrice au PIB, c'est quelques chantiers par-ci par-là, rémunérés en chèque emploi-service universel, cette forme d'argent de poche pour adultes pauvres. Le RSA complète. Je passe beaucoup de temps dans ma chambre : trop fatigué, souvent, pour voir du monde, m'inscrire dans les projets stimulants... Piteux...

Et pourtant ! Pourtant le vide terrestre de ma vie ouvre mon cœur à des merveilles célestes tellement fortes ! Faut voir ça ! Le vivre ! Avoir le temps de donner toute sa valeur à l'instant vécu, apprendre à se réjouir de tout, puiser du bonheur dans celui des autres, aimer sa petitesse, se sentir en communion évangélique avec les autres souffrants, ressentir en soi l'indéfectible Appui puisqu'on a dû renoncer à certains appuis du monde, expérimenter le paradoxe des béatitudes, trouver dans son cœur un petit bonheur qui, n'ayant pas de source terrestre identifiable, prouve Dieu et se change alors en allégresse²¹ ! Depuis le paradigme de la vulnérabilité, ce qui est piteux, c'est une vie étrangère à tout ça !

C'est assez terrible, parce que je ne sais pas ce qui me coupe le plus du « monde » : la fatigue brumeuse, ou bien ces ressentis délicieux mais incompris (si, en vrai, je sais, quand même : faut pas exagérer... fichue brume !) ? Alors, je crois qu'un lieu où ces ressentis sont connus, courants, naturels et peuvent être partagés tout autant que leur équivalent de souffrance m'aiderait à rester en lien avec des frères et sœurs, le temps de mon pèlerinage terrestre (c'est quand même plus sympa !).

(1) Un lieu de recherche : éclaireurs du monde

Toute improductive (aux yeux du monde !) que soit notre vie de vulnérables, elle peut néanmoins être féconde : en étant là, en visibilisant de manière joyeuse et inspirante l'espace de la vulnérabilité²² !

La surmortalité des abeilles nous alerte : de par leur sensibilité, elles sont les premières à subir les dérèglements du monde. Il en est de même pour l'humain vulnérable. Le regroupement en Cordée permet aux vulnérables d'assumer ce qu'ils sont, plutôt que de se cacher, honteux. Forts de cette conscience collective de la valeur de leur aventure, encouragés par la

²¹ liste inspirée des enseignements du chapitre « I – Appris en chemin »

²² cf. chapitre « II – E.5.e - Visibiliser l'autre désirable »

dynamique porteuse du groupe²³, ils se mandatent eux-mêmes d'une mission, ils deviennent un petit laboratoire, et ils osent témoigner de leurs messages. Dans la période actuelle, ce n'est pas rien, ce petit laboratoire : car ce qu'ils sont contraints d'expérimenter (passer de la maîtrise à l'abandon, de la toute puissance à la limite, ralentir, s'émanciper du faux moteur de la vanité... etc.) est précisément l'inévitable traversée dans laquelle le monde va devoir consentir à se lancer²⁴.

Cet aspect « recherche appliquée, relecture à des fins de témoignage vers l'extérieur » m'intéresse beaucoup, mais si je me retrouve seul à le faire vivre, je l'accepterai (je vois bien que c'est pas tout le monde – et heureusement – qui théorise-écrit-consigne à tout bout de champs !). Un temps, j'ai rêvé d'un « centre de recherche sur la fécondité de la vulnérabilité », mais là, c'est *vraiment* si Dieu veut !

(2) Déjà loin d'être seuls !

Plusieurs livres, publications et événements récents portant sur la vulnérabilité me conforte dans l'idée qu'il s'agit d'une réflexion opportune :

- 2005 : {EB} ;
- 2014 : texte d'Elena Lassida paru dans la revue Etude : *Revisiter l'institution à partir de la fragilité* ;
- 2018 : {IS}, {FG} ;
- 2021 : {VE} ;
- 2022 : {CV} ;
- 2024 : {FO}, Passage Ste Croix à Nantes – exposition permanente : *Fragiles dans un monde fragile*.

Quelques phrases que j'ai été heureux de trouver dans ces textes. Elles placent les espaces de vulnérabilité comme des lieux de renouveau :

- {CV} : « pas des lieux "déficitaires", mais proprement des points pionniers qui sont aux avant-postes du réel » ;
- {CV} : « des lieux dont il faut prendre soin pour comprendre à quel point ils sont vecteurs de connaissance et potentiellement des leviers capacitaires pour envisager d'autres modalités d'agir, de consommer, de penser » ;
- {CV} : « créer dans les entrelacs des abandons, des fatigues, des blessures et des vexations le renouveau nécessaire à l'élaboration des futures légitimités » ;

²³ cf. {EI}, apport « La conversion communautaire » - « Une réserve où puiser les capacités d'agir »

²⁴ cf. chapitre « II – E.5.d - Le point de vue précieux des professionnels de la loose ! »

- {CV}: « des êtres brisés [...], mais qui demeurent les pionniers d'un futur plus réflexif et critique » ;
- {CV}: « des formes de compagnonnage qui logent des fécondités dans quantité d'interstices oubliés, dévalués, rendus invisibles parce qu'ils étaient souvent ceux des êtres plus vulnérables » ;
- {FO} (E. Grieu): « en ces temps qui apparaissent comme décisifs, la vulnérabilité a quelque chose à dire [...]: elle inaugure un monde, est créatrice d'un monde » ;
- {IS}: « S'appuyer sur ceux que Michel Gaudet appelle "les conspirateurs du futur", ces hommes et ces femmes qui, parce qu'ils ont vécu ou vivent dans la rue, peuvent être prophètes d'un besoin et porteurs de solutions alternatives souvent en avance sur la société » ;
- {VE}: « Produire de la compétence neuve et utile à partir de la vulnérabilité ».
- {VE}: « Incrire la vulnérabilité ontologique dans une dynamique collective réellement créative et comme point d'origine de toute forme de novation et de société ».
- {VE}: « Les personnes vulnérables sont de précieux témoins, acteurs de la société et forces de propositions ».
- {EB}: « appeler en témoignage ceux qui ont goûté l'enfer du monde. Quelque chose crie en eux. L'homme d'en-bas :
 - ressent comme une vague de douleur monstrueuse qui monte par dessous les manèges et les buvettes de la grande fête populaire.
 - sait que le formidable réseau qui couvre la planète et qui donne aux humains de vertigineuses sensations de jouissance et de puissance est un voile léger et fragile jeté sur un formidable chaos ».
- {EB}: « C'est dans l'en-bas lui-même, par furieuse nécessité, que naissent les grands désirs, les ambitions démesurées, qui finissent, si l'on s'y tient, par donner fruit. Voyez ce que fut la vie des grands créateurs, artistes, scientifiques, philosophes, saints ».
- {EB}: « Comme ils y sont contraints, ce sont ceux d'en bas qui ont quelque chance de changer la terrible pâte humaine en un pain qui sera mangeable. Ce qui était la honte et la haine deviendra la furieuse puissance de créer, engendrer, aimer - heureuse fureur. Nous avons besoin de ces fauves-là ».

E. Concrètement

1. Général

a) Comme je l'imagine :

- Qui ?
 - Combien de personnes ?
 - Commencer petit ?
 - A terme, un nombre suffisant (une dizaine d'adultes ?) :
 - pour que ça fasse communauté (qu'on n'ait pas à chercher les loisirs ailleurs) ;
 - pour que ça soit résilient si une personne part ;
 - pour augmenter la portée des mutualisations ;
 - quitte à avoir une plus grande autonomie individuelle (car plus on est nombreux, plus l'harmonisation fine de nos vies prend du temps).
 - profil imaginé :
 - des hommes, des femmes, des jeunes, des vieux, des entre-les-deux, des mères célibataires, des enfants, des burn-out, des fatigués, des on-sait-pas-trop,
 - des en pleine forme, mais sensibles à la vulnérabilité (les gens en pleine forme dynamisent la vie du lieu !) ; des non-croyants mais qui souhaitent le devenir (les non-croyants déplacent par leurs questions) ; des vilains pollueurs qui aspirent à l'harmonie avec la Création (les vilains pollueurs empêchent l'illusion de pureté)...
 - pour les « vulnérables », peut-être plutôt des personnes qui étaient dans le monde et qui ont été contraintes d'en sortir, pour une raison ou pour une autre : ça fait un ressenti commun. Et puis, ça vient créer aux yeux des valides un sentiment d'identification susceptible de les toucher et leur permettre de changer de paradigme !
- comment ?
 - faibles besoins, grâce à une vie sobre et mutualisée ;
 - relative autonomie financière de chacun :
 - aides sociales (c'est un maigre salaire pour des chercheurs tels que nous, mais on prend quand même !) ?
 - temps partiel à l'extérieur ?
 - activité professionnelle sur place ?
- où ?
 - espaces de vie à géométrie variable, selon les besoins et le site trouvé ;

- idéalement, un lieu pérenne où il soit possible de s'enraciner (achat collectif ?) ;
- pourquoi pas commencer par une colocation temporaire pour créer le groupe et le projet ?
- quoi ?
 - respect du rythme et des besoins de chacun ;
 - des temps en commun : vie quotidienne, prière, fête, ...

b) Les sources d'inspiration

- La CNV
- La sociocratie, gouvernance partagée

2. Foi

a) Comme je l'imagine

- au petit matin, on prend un temps ensemble pour placer notre journée au service du projet de Dieu (joie !) ;
- bénédictités d'avant repas ;
- autres temps de prière, lectio divina, etc. selon un rythme qui va bien...

b) Les sources d'inspiration

- Chants de Taizé,
- l'arche de Lanza (temps de « rappel »),
- la ferme de la Chaux (temps de prière créatifs et en résonance avec le vécu, les relations, les émotions : « pardon, merci, s'il te plait », etc.)

3. Vie simple

a) Comme je l'imagine

- Idée de progression, fondée sur le désir d'*autre chose* davantage que sur l'effort de privation²⁵ ;
- privilégier la mutualisation des objets ;
- poules, abeilles, autres animaux, etc. ;
- temps de vie quotidienne (cuisine, vaisselle, jardinage, couture, bricolage,...) ;

²⁵cf. aussi « C.3.b - Créer les conditions structurelles de la non-nuisance », dans ce chapitre - cf. {E1}, apport « Les clés de la conversion » (clés de l'enthousiasme et de l'être par le faire, je crois)

- tout cela visant également à créer un ensemble résilient (à la grâce de Dieu, pas dans un esprit survivaliste !), en vue des bouleversements des décennies à venir.
- Militantisme :
 - à titre individuel, et à condition que ça ne nuise pas aux autres membres, engagement militant selon les souhaits de chacun ;
 - au niveau collectif, une place pour la féroce indignation, et pour autant de militantisme que le collectif peut en porter. Mais il est nécessaire de s'abstenir de toute action militante collective qui pourrait déstabiliser un membre ou qui accaparerait des ressources nécessaires à la vie du lieu ;
 - faire de la Cordée un lieu d'accueil des militants fatigués ?

b) Les sources d'inspiration

- Les low-tech lab (créativité),
- l'arche de Lanza (sobriété, unification de la vie en un lieu, technologie questionnée et mise à distance, éclairage à la bougie).

4. Vulnérabilité

a) Comme je l'imagine

- une attention portée entre les membres
 - soutien mutuel²⁶ ;
 - atmosphère adaptée à nos besoins et spécificités ;
 - expérimentation ensemble du paradoxe des béatitudes ;
- sensibilité à l'idée d'être des éclaireurs du monde (« recherche ») ;
- pas de profil « aidant » et de profil « aidé » (pour apporter une contribution à la transformation sociale²⁷). Il ne faut donc pas être trop ambitieux : impossible pour des vulnérables de porter des trop-vulnérables. Chacun est :
 - dans son état de santé moyen : à peu près autonome ;
 - dans son état dégradé : pas trop durablement dépendant des autres ;
 - dans son état de forme : apte à aider.
- une attention devra être portée à la compatibilité entre les vulnérabilités : préférer des combinaisons potentiellement pourvoyeuses de synergies positives à des situations où les blessures s'activent réciproquement ;

²⁶ faire une mini-société contre-culturelle, cf. chapitre « II – E.4.d - Niveau 3 – contre-culture »

²⁷ cf. « C.2.f - La bonne dose de Simone et de Paul », dans ce chapitre

- des structures de dialogue, de relecture et d'invitation au pardon devront être mises en place, afin de pouvoir comprendre, aimer et soigner les vulnérabilités des autres plutôt que se sentir agressé par elles.

b) Les sources d'inspiration

- Les lieux
 - L'arche de Jean Vanier (la place de la personne, la fête, etc.)
 - La Source (la qualité d'écoute, les structures collectives accompagnent la croissance individuelle).

5. *Groupes en soutien et en lien*

Plusieurs types d'accompagnements/compagnonnages seraient à développer :

- Accompagnements :
 - œil extérieur sur le respect de la vision initiale, ou sur le suivi conscient de sa modification, le cas échéant ;
 - accompagnement spirituel.
- Collectifs amis :
 - pour le simple fait de savoir que l'on n'est pas seul ;
 - pour des échanges d'outils, de bonnes idées ;
 - pour diffuser des recherches de membres, ou autres...
- Réseau recherche :
 - pour que ce qui est vécu et expérimenté puisse servir de matière aux structures qui mènent des programmes de recherche ;
 - pour bénéficier de l'apport « savoir froid » de ces mêmes structures.

F. Conclusion

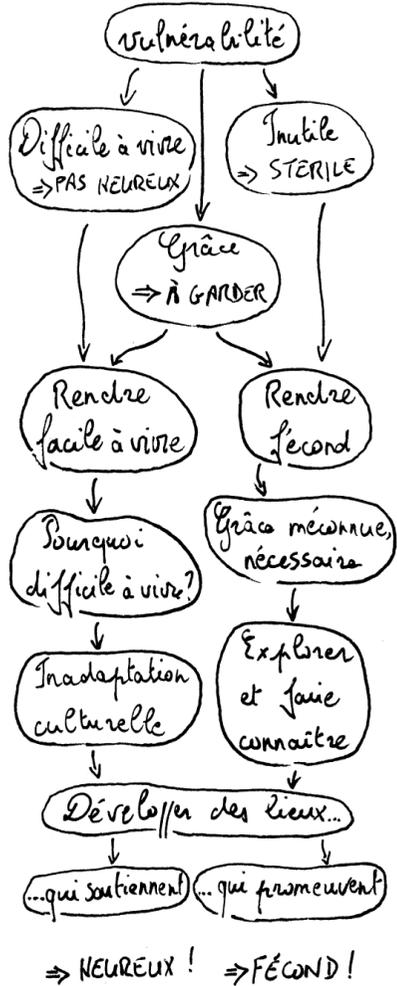
La vulnérabilité vécue en communion vient créer une sorte de « cordée » : j'expérimente déjà cela « à distance », ou par petites touches ; mais à vivre sur un lieu collectif, ça doit être très beau !

Oui, c'est ça : je voudrais vivre dans un lieu simple, humble, fraternel, priant. Je pressens que les vulnérabilités mises ensemble pourraient bien faire résonner en nous une corde que le monde a laissé s'atrophier.

Et...que ferais-je en cas de retour à une bonne santé ? C'est peut-être là que la Cordée me serait le plus utile, en me retenant de retourner dans le paradigme du monde !

Je voudrais proposer un schéma qui redit le cœur de la démarche...

- La vulnérabilité
 - n'est pas facile à vivre ;
 - pourtant, elle est une grâce.
- Il s'agit donc :
 - non pas de sortir de la vulnérabilité ;
 - mais de créer les conditions pour que ça soit vivable.
- Or, c'est pas tant la vulnérabilité qui est douloureuse, mais l'inadaptation culturelle.
- D'où la création de lieux qui soutiennent les vulnérables...
 - => c'est heureux !
- La vulnérabilité :
 - semble souvent stérile ;
 - pourtant, elle est une grâce.
- La grâce de la vulnérabilité est méconnue. Pourtant, notre monde en a aujourd'hui grand besoin.
- Voilà bien une mission pour la cordée : contribuer à l'avènement d'une culture de la vulnérabilité au niveau sociétal...
 - => c'est fécond !



Conclusion générale

Ces pages ne sont qu'une tentative d'exploration d'un sacré paradoxe ! Tout paradoxe est difficile d'accès ; tout paradoxe est contre-intuitif. Alors, c'est peut être ça, le but de ce livre : mettre de la conscience sur cette drôle de réalité que nos esprits peinent à saisir.

Mais pourquoi y a-t-il besoin de le saisir, alors que tant de gens plutôt bien portants, sans rien théoriser, ont déjà un pied dans le paradigme de la vulnérabilité : ils prennent le temps de causer avec la petite grand-mère d'en face, ils confient leurs fragilités à leurs proches, ils accueillent des migrants quitte à se priver de leur confort, etc. ?

Parce que, je crois, la situation, telle qu'elle n'est pas pensée, engendre une certaine retenue. Nous sommes pris dans un conflit entre :

- la logique du monde, la raison raisonnable, qui nous dit bien naturellement : « les premiers seront les premiers », ou encore « bienheureux les riches »,
- l'aspiration de notre cœur à l'ouverture et au don de soi...

Ainsi écartelés, nous ne donnons pas la pleine mesure à notre vocation humaine (d'autant plus que



la raison raisonnable, placée sur un piédestal par la modernité remporte souvent la bataille !).

En revanche, si l'on prend le temps de voir, de sentir, de goûter, et au final, d'attester pour vrai que « les derniers seront les premiers » et « bienheureux les pauvres », alors la même raison qui plus haut nous recommandait une chose, en vient à nous recommander son exacte opposée. Avec autant d'assurance. Alors, le conflit est résolu, et c'est tout entier qu'on peut plonger dans la joie de l'Évangile.

Ce qui précède donne un aspect soudain qui peut effrayer. En réalité, il s'agit de choisir délibérément le fleuve dans lequel on se met. C'est ça : un paradigme, c'est un fleuve dont le courant nous amène dans des codes, une normalité, un environnement donnés.

En somme, il s'agit de faire vibrer au rythme de l'Évangile à la fois l'intime de notre cœur (ça, c'est encore assez accessible) et l'âme de notre société occidentale (ça, c'est bien plus compliqué : elle s'est massivement égarée).

Les nombreux drames de notre époque deviennent une chance s'ils terminent de rendre invivable cette arythmie, et s'ils contribuent à nous orienter vers la « porte étroite ».

A chaque époque, des êtres cherchent à lire les folies ordinaires, à travers la voile opaque des habitudes. Pas par fantaisie ou par provocation, mais parce que ces folies, invisibles au plus grand monde, viennent les blesser, eux, dans leur chair et dans leur âme. Depuis quelques décennies, les mouvements écologistes, antiracistes, féministes (et d'autres encore), révèlent certains des mauvais plis les plus saillants de notre Occident assoupi. Depuis là où je parle, il m'apparaît – à travers tout le cheminement que propose ce livre – que la vulnérabilité est un sujet dont l'ampleur est comparable à celle des autres grandes luttes contemporaines. Beh oui, rien que ça... Je vous laisse juge !

Mais cette pauvre opinion, au détour d'une page d'un livre, n'aura rien de performative ! Heureusement, entre l'échelle de la société, désespérément lente et insaisissable et l'échelle individuelle, inopérante (car la vulnérabilité vécue seule, sans résonance collective, est non seulement stérile, mais encore accablante), il reste la dimension collective... Alors oui, une Cordée... des Cordées... des tas de lieux qui ressemblent de près ou de loin à la proposition de la Cordée...

Euh... à chacune et chacun de faire un usage juste de ces réflexions : s'en inspirer, amener plus loin, prendre le contre-pied... Car le relatif consensus sur l'aspect calamiteux de la situation actuelle de notre monde ne dit rien de ce qui serait souhaitable. Continuons donc à chercher et à expérimenter !

Sommaire

Introduction générale.....	1
I - Appris en chemin.....	5
A. Introduction.....	5
B. Le paradoxe fondamental.....	8
C. Les grâces de la limite.....	12
D. Un nouveau point fixe.....	17
E. La substance de mon être.....	29
F. Tout est grâce.....	34
G. Un nouveau rapport à l'événement.....	42
H. Conclusion.....	49
II - D'un paradigme à l'autre.....	51
A. Introduction.....	51
B. Défrichage initial.....	54
C. Anatomie des paradigmes.....	66
D. Approche temporelle.....	75
E. Imaginer autre chose.....	86
F. Conclusion.....	103
III - La cordée.....	105
A. Introduction.....	105
B. La cordée, vue d'ensemble.....	105
C. Réflexion sur la radicalité.....	109
D. Développements sur les piliers.....	119
E. Concrètement.....	128
F. Conclusion.....	132
Conclusion générale.....	133
Sommaire.....	135
Me contacter.....	136

Encarts

I.	Décentré du monde, on goûte au spirituel.....	13
II.	La porte de l'infini en soi.....	15
III.	Nager dans les flots de Dieu.....	20
IV.	Libération : rien n'est grave !.....	21
V.	La traversée.....	22
VI.	Allons, tout compte fait, c'est pas si mal....	26
VII.	De l'amour à l'amour.....	33
VIII.	Du « je-tu » à la communion universelle.....	33
IX.	Voir le miracle ordinaire.....	35
X.	Les dés de Luc.....	36
XI.	Un cri du cœur !	69
XII.	Un regard sans voile.....	82
XIII.	L'apôtre vulnérable.....	102
XIV.	Au sujet de l'identification.....	116
XV.	It is like when I speak English.....	123
XVI.	Vivre une grâce que le monde ne connaît pas...	125

Me contacter

Dispo pour discuter de tout ça !

Y'a aussi un blog où sont rangés tous mes textes & émissions de radio :
<https://oliviertempereau.wixsite.com/seletolivier>

olivier.tempereau@gmail.com

06 87 62 48 87

Je vis à Nantes

Il faudrait probablement, ici, écrire des choses inspirantes, qui donnent envie de lire... Mais ... j'en ai pas l'énergie 😊... J'ai tout donné dedans ! 😊
Alors, si le cœur t'en dis, jette donc un œil à l'intérieur !

J'explique quand même la couverture :

